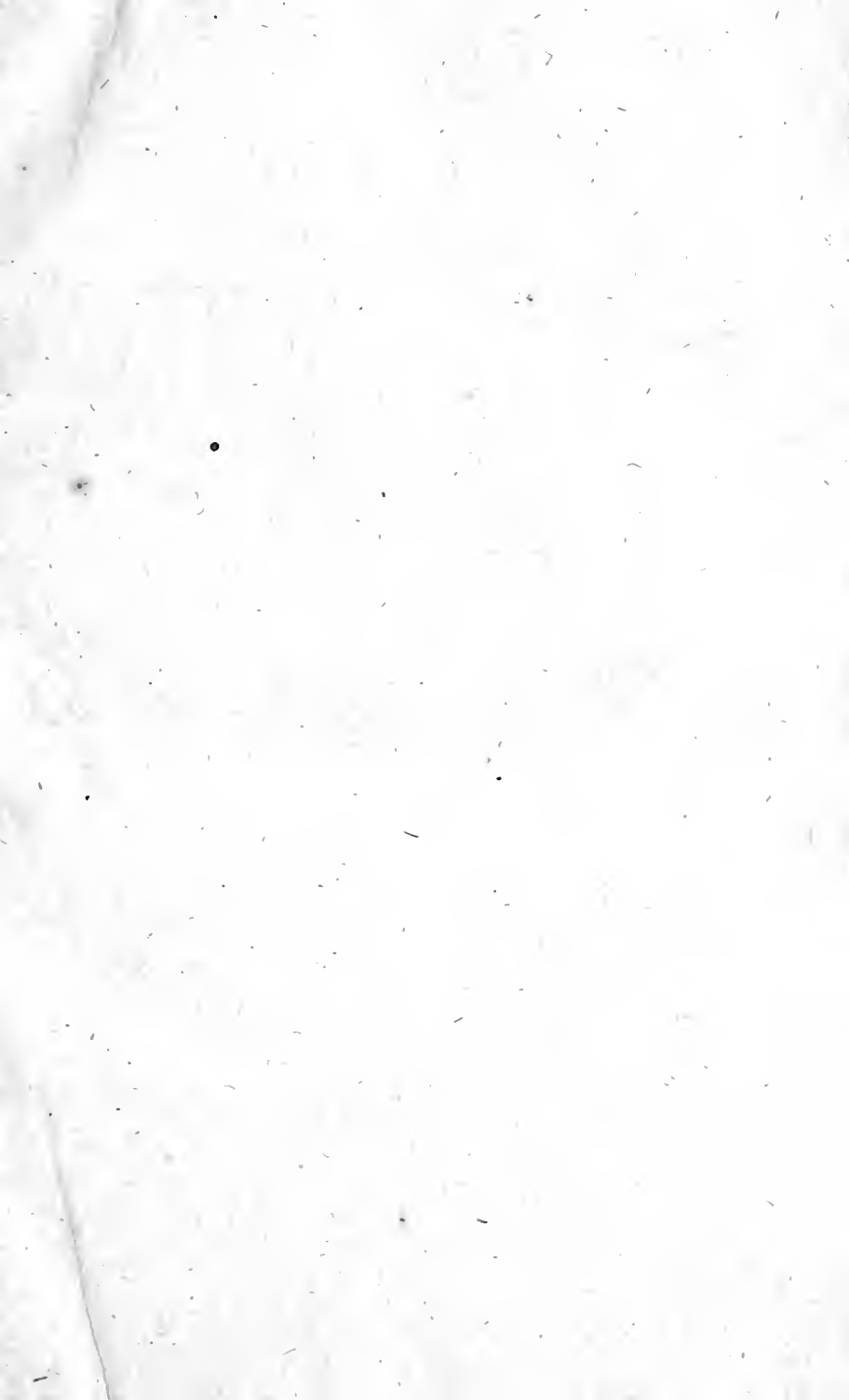






Universitas  
BIBLIOTHECA  
Ottaviensis







# ŒUVRES

## DE THEATRE

### DE

## M<sup>R</sup>. DE BOISSY,

---

### THEATRE ITALIEN.

---

### TOME V.



### A PARIS,

Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres,  
au Paradis.

---

### M. DCC. XXXVIII.

### AVEC PRIVILEGE DU ROI.

PQ

1957

.B55 A19

1738

v.5

---

# TABLE DES COMEDIES

contenuës au Tome cinquième.

*Théâtre Italien.*

LES AMOURS ANONYMES.

LE COMTE DENULLY , Comédie héroïque.

LA \*\*\*\* , Comédie anonyme.

TABLE 1. JUNE 1964

CONTINUED FROM TABLE 1

TABLE 1

TABLE 1. JUNE 1964

CONTINUED FROM TABLE 1

TABLE 1. JUNE 1964

LES  
AMOURS  
ANONIMES,  
COMÉDIE.

*De Monsieur* DE BOISSY.

Représentée pour la première fois par les  
Comédiens Italiens, le 5. Decembre 1735.

*Le prix est de 24 sols.*



A PARIS,  
Chez PRAULT, pere, Quay de Gesvres;  
au Paradis.

---

M. DCC. XXXVI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

LES

A M O U S

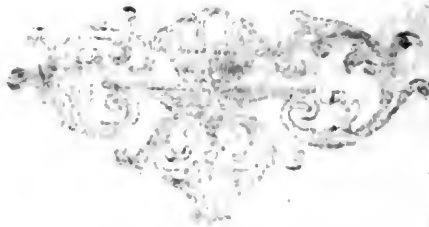
AMOUR

COMÉDIE

De MONTAIGNE DE BOISSY

Représentée pour la première fois par les  
Comédiens Français le 2. Décembre 1757.

Le jour de la représentation.



A. P. A. M. I. S.

Chez FEAULT, chez de G...  
au Palais.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation de l'Académie de Paris.





## A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Les Amours anonymes*, Comédie ; & j'ai crû que le Public en verroit l'impression avec plaisir. A Paris ce 14. Decembre mil sept cens trente-cinq.

Signé, GALLYOT.

---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L**OUIS par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pièces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il fouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expositant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pièces ci-dessus spécifiées en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titres, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Expositant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expositant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-unième jour du mois d'Aoust, l'an de grace mil sept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

*Registré sur le Registre V<sup>III</sup>. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 437. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris ce premier Fevrier 1733.*

*Signé, G. MARTIN, Syndic.*

**LES AMOURS**  
**ANONIMES,**  
**COMÉDIE.**

**A**

---

## A C T E U R S.

LA COMTESSE, veuve.

LUCINDE.

AGATE.

ORONTE, amant anonyme d'Agate.

DAMIS.

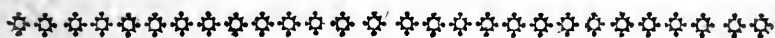
DORANTE, époux anonyme de Lucinde.

ARLEQUIN, valet de Dorante.

*La Scene est en Touraine sur la Terrasse d'un  
Jardin.*



# LES AMOURS ANONIMES, COMÉDIE.



## ACTE PREMIER. SCENE PREMIERE.

LUCINDE *seule.*



A beauté de ces lieux n'adoucit point  
ma peine

Dorante est à Paris, je m'ennuie en  
Touraine.

On me croit insensible, & personne ne sçait  
Que nous sommes tous deux unis d'un noeud se-  
cret.

4 LES AMOURS ANONIMES ;  
Qu'on souffre à déguiser les tourmens de l'absence

Sous les traits de la joie , & de l'indifférence !  
Ce qui rend mon esprit encor plus inquiet ,  
Je ne vois point venir Arlequin son muet.  
Il devoit au plutôt m'écrire par ce more ;  
Quinze jours sont passés , & je l'attens encore !  
Quoi ? Son amour déjà seroit-il ralenti ? ...  
Non : J'ai tort. Notre himen est trop bien assorti.  
Il est , de plus , caché ; le mystère l'anime ,  
Et l'époux est amant , quand il est anonyme ;  
La Comtesse paroît ; & tourne ici ses pas ;  
Feignons , & que ses yeux ne nous pénètrent pas.

---

## SCENE II.

LUCINDE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**D'**Où vous vient aujourd'hui cette humeur  
solitaire ?

LUCINDE.

Aux fadeurs de Damis j'ai voulu me soustraire.  
Du grand monde qu'il cite , il a mal profité ,  
Et je n'ai jamais vû d'homme plus aprêté :

## COMEDIE.

Quand il ne vous dit mot, son air vous déso-  
blige,

Et s'il vous entretient, son jargon vous afflige.

La bonne Compagnie est son terme chéri,

Et viser au grand bien est son goût favori.

Tranchant du bel esprit, & du Seigneur sans  
l'être,

Il s'exprime en pédant & pense en petit maître.

### LA COMTESSE.

Il est vrai, c'est un fat qui ne ressemble à rien.

Pour vous dédommager d'un pareil entretien,

Je vous dirai qu'Oronte incessamment arrive.

### LUCINDE.

Le contraste est parfait. Ma joie en est très-vive.

### LA COMTESSE.

Ce qui rend à mes yeux son mérite plus grand,

C'est qu'il est né modeste autant que bienfaisant;

Et qu'il cache les dons de sa main libérale,

Avec le même soin qu'un autre les étale.

La Cour, où le grand art est souvent d'être faux,

A poli ses vertus, & non pas ses défauts.

### LUCINDE.

Ajoutez à cela que son esprit allie,

La solide raison à l'aimable faillie.

Philosophe du monde, il est gai, complaisant,

Et sçait l'art d'amuser, même en moralisant.

## 6 LES AMOURS ANONIMES,

Sans en être la duppe , il se plie à l'usage ,  
Et sous l'homme du siècle , il cache le vrai sage.

### LA COMTESSE.

Cet éloge est complet ; & si de votre cœur ,  
Je pouvois ignorer l'invincible froideur ,  
Je vous croirois sensible au mérite d'Oronte ,

### LUCINDE.

A former des soupçons , je ne suis pas moins  
prompte.

Et j'en croirois autant de vous même en ce jour ,  
Si je ne sçavois pas que les traits de l'amour  
Ne font sur votre esprit qu'une atteinte légère ,  
Et qu'il n'est occupé que du désir de plaire.

### LA COMTESSE.

Ma vanité médite un triomphe plus beau ,  
Et veut se signaler par un effort nouveau.  
Forcer des cœurs communs à me rendre les ar-  
mes ,

Ne m'offre qu'une gloire au-dessous de mes char-  
mes.

Parlez-moi de soumettre un homme indifférent ,  
Qui , mettant comme vous son bonheur le plus  
grand

A braver de l'amour le pouvoir redoutable ,  
Hors la tranquillité , ne trouve rien d'aimable.  
Voilà l'ambition qui flatte mes attraits ,



Et la seule conquête échappée à mes traits.  
Si j'attache à mon char un amant de la sorte,  
Il n'est point de beautés sur qui je ne l'emporte.

LUCINDE.

Quel est donc cet amant ?

LA COMTESSE

Dorante.

LUCINDE *à part.*

Mon époux !

*( à la Comtesse. )*

Oh ! Vous le soumettez avec des yeux si doux.

LA COMTESSE

Plaisanterie à part, j'ai tout lieu de le croire.  
J'ai déjà pour le moins ébauché ma victoire.  
Dans un long entretien qu'avec lui par hazard,  
Je liai quelques jours avant notre départ,  
Il blâma poliment ma parure coquette,  
Disant que l'art nuisoit à la beauté parfaite.  
Moi, je lui répondis que j'en avois besoin ;  
Qu'à mes femmes pourtant j'épargnerois ce soin,  
Si je croïois par-là m'attirer son hommage.

LUCINDE.

Et que répliqua-t'il à ce tendre langage ?

LA COMTESSE.

Non, dit-il en riant, gardez-vous de changer,  
Et ne m'exposez pas à ce cruel danger.

A iiij

## 8 LES AMOURS ANONIMES,

Si vous faisiez sur vous un effort si pénible,  
Je craindrois à mon tour de devenir sensible.  
Je pars pour la Campagne afin de l'essayer,  
Repartis-je à l'instant, j'ose vous défier.  
Que Monsieur vienne armé de son indifférence ;  
Sa défaite sera le prix de ma constance :  
Et pour venger l'honneur de mon sexe outragé,  
Je vais dans mon Château l'attendre en négligé.

LUCINDE.

A ce défi galant, il souscrivit sans doute ?

LA COMTESSE.

Oui, quelque grand que soit le péril qu'il redoute,

Dorante m'a promis de venir l'affronter ;  
Et pour l'affujettir je sçaurai tout tenter.

LUCINDE *à part.*

O ! Situation & cruelle & gênante !

Je suis en même tems rivale & confidente.

Elle m'ouvre son cœur, je dois cacher le mien,  
Je brûle de parler, & ne puis dire rien.

LA COMTESSE.

Comme j'ai dans l'esprit qu'il viendra ce jour même,

J'ai fait dans ma parure une réforme extrême,  
Et mon goût a voulu se conformer au sien.

Comment me trouvez-vous ?

LUCINDE *à part.*

Elle s'adresse bien!

LA COMTESSE.

Ma coëffure , parlez, sied-elle à ma personne?

LUCINDE *à part.*

Que trop !

LA COMTESSE.

Est-elle , là , modestement friponne.

Répondez franchement ; suis-je bien ?

LUCINDE.

A charmer.

LA COMTESSE.

Je puis donc me flatter de pouvoir l'enflâmer.

LUCINDE *à part.*Ah ! Si ma main osoit toucher à sa coëffure ,  
Elle lui donneroît toute une autre tournure !

LA COMTESSE.

Un tel ajustement convient à mon état.

LUCINDE.

Oui , d'une jeune veuve il rehausse l'éclat ,  
Quand elle a comme vous le bonheur d'être belle ;  
Et la simplicité semble faite pour elle.

LA COMTESSE.

A Dorante mes yeux ne feront nul quartier ,  
Un négligé galant n'est que plus meurtrier :  
Mais on vient. C'est Agate.

10 LES AMOURS ANONIMES;  
LUCINDE.

Un moment je vous laisse,  
Pour achever d'écrire une lettre qui presse.

( elle se retire. )

---

S C E N E I I I.

LA COMTESSE, AGATE.

LA COMTESSE.

**V**ous venez à propos, Agate, approchez-vous;

Je dois vous découvrir un secret des plus doux.  
D'un servile devoir désormais affranchie,  
Vous n'êtes plus chez moi que sur le pied d'amie.  
De l'état de suivante aujourd'hui vous sortez.

A G A T E.

Moi ! Madame.

LA COMTESSE.

Oùi, vous même, & vous le méritez.  
A de nobles parens vous devez la naissance;  
Vous n'aviez contre vous que leur seule indigence,  
Titre plus respectable auprès des gens de cœur,

Que la richesse acquise aux dépens de l'honneur.  
C'étoit de la fortune un injuste caprice,  
Elle repare tout par un retour propice;  
Et sa main, dans ce jour, prépare à vos beautés,  
Un sort même au-dessus du sang dont vous sortez.  
Vous pouvez en jouir sans honte & sans bassesse;  
Et de vos sentimens on vous laisse maîtresse.

## A G A T E.

Un tel discours m'étonne avec juste raison.  
Apprenez-moi, de grace, à qui je dois ce don?

## L A C O M T E S S E.

Vous devez à vous même un si grand avantage,  
Et de votre mérite il est l'heureux ouvrage.  
Puisqu'il faut découvrir ce mystère à vos yeux,  
Un inconnu m'envoie un dépôt en ces lieux;  
Il joint à ce trésor un billet anonyme  
Dans lequel il m'écrit qu'un amour plein d'estime  
Et qui n'a pour objet que le bien de vos jours,  
L'oblige à me prier d'accepter ce secours,  
Pour vous faire un état plus digne de vos charmes;

Que vos malheurs, qu'il sçait, ont fait couler ses larmes:

Qu'ils augmentent pour vous son zèle & ses égards,

Et rendent vos attraits plus chers à ses regards.

## 12 LES AMOURS ANONIMES ;

Il viendra, poursuit-il, dans ce séjour champêtre,  
Sçavoir vos sentimens qu'il brûle de connoître.  
Il laisse votre cœur libre parfaitement,  
Et ne vous enrichit que pour vous seulement.  
Il veut, selon le choix qu'il vous plaira de faire,  
Devenir votre époux, ou vous servir de pere.  
Et ses feux sont si purs, qu'il se compte pour  
rien,  
Et qu'à vous rendre heureuse il borne tout son  
bien.

### A G A T E.

Ce que j'apprens, Madame, est si peu vrai-sem-  
blable

Que mon esprit encor, le prend pour une fable.

Comment croire un tel fait ? Il n'est pas dans nos  
mœurs ;

Car le bel air consiste à séduire nos cœurs.

Dans un tel procédé je méconnois les hommes,

Les présens qu'ils nous font, dans le siècle où nous  
sommes,

Sont moins un don pour nous, qu'un prix hon-  
teux & bas

Que leur propre intérêt attache à nos appas.

On les voit pour eux seuls donner à leurs maî-  
tresses,

Et payer leurs vertus moins cher que leurs foi-  
blesse.

COMEDIE.  
LA COMTESSE.

13

Plus vōus avez de peine à concevoir ce trait,  
Plus vous devez d'estime à celui qui l'a fait.  
Vous ne pouvez avoir trop de reconnoissance;  
Votre cœur peut lui seul être sa recompense.

A G A T E.

Je sens comme je dois sa générosité,  
Et me conforme en tout à votre volonté.  
Je ne puis m'égarer en vous ayant pour guide.  
Mon ame, cependant, délicate & timide.  
Sent de la répugnance à recevoir ses dons,  
Et d'un pareil bienfait je rougis, dans le fonds.  
De refuser tout homme on nous fait un précepte;  
Il en est un.

LA COMTESSE

Son cœur merite qu'on l'excepte.  
Envers vous l'inconnu se conduit de façon  
Qu'il ferme sagement tout chemin au soupçon.  
Pour n'être point suspect, c'est à moi qu'il s'a-  
dresse :

Tel est même l'excès de sa délicatesse,  
Qu'il rend votre destin independant du sien,  
Et vous laisse à vous même, en vous comblant  
de bien.

A G A T E.

Madame, vos raisons dissipent mon scrupule,

14 LES AMOURS ANONIMES,  
Je bannis ma frayeur , puisqu'elle est ridicule.

LA COMTESSE.

Toute injuste qu'elle est , j'aime à l'appercevoir ;  
Elle montre un esprit jaloux de son devoir.

Votre vertu me plaît ; votre bonheur m'enchanter ;  
Et je ne vous vois plus que comme une parente.  
Allez , dans ma Maison je prétens, désormais  
Que chacun vous distingue autant que je le fais.

A G A T E.

Ah ! c'est trop de bontés : ma fortune , Madame ,  
En changeant mon état , ne change point mon  
ame.

Non , Agate jamais ne se méconnoîtra ;  
De ce qu'elle vous doit elle se souviendra.  
Plus vous aurez pour moi d'égard & d'indul-  
gence ,

Madame , plus j'aurai pour vous d'obéissance ;  
Et ce bien qu'on accorde à mon peu de beauté ,  
Augmentera mon zele , & non ma vanité.

( elle sort. )



## SCENE IV.

LA COMTESSE *seule.*

**E**Lle est digne en effet d'un sort si favorable,  
Elle à tout ce qui peut rendre une fille aimable ;  
A l'exacte sagesse elle unit l'agrément ,  
Et joint beaucoup d'esprit à plus de sentiment.  
Mais à mes yeux surpris quel objet se présente ?  
N'est-ce pas Arlequin le muet de Dorante ?  
C'est lui même. Je suis dans le ravissement !  
Et son Maître sans doute arrive en ce moment.

## SCENE V.

LA COMTESSE , ARLEQUIN.

LA COMTESSE à *Arlequin.**( il fait signe que non. )*

**D**Orante te suit-il ? Non. Il doit donc m'écrire ?  
Tu ne fais aucun signe , & je ne sçai que dire :  
Mais je vois un billet que veut cacher ta main.  
Cesse de badiner , donne donc Arlequin.

## 16 LES AMOURS ANONIMES,

Pourquoi tant de façons ? C'est à moi qu'il s'adresse ;

Tu dois me reconnoître , & je suis la Comtesse.

Pour l'obliger plus vîte à rendre ce papier ,

Du chemin qu'il a fait , il faut le défrayer.

*Arlequin tend les deux mains pour recevoir  
l'argent de la Comtesse , & laisse tomber le  
billet.*

*( elle ramasse le billet & lit )*

» Las de faire en public le rôle d'insensible ,

» Je suivrai de près ce billet ,

» Pour faire près de vous celui d'amant parfait.

» Ce personnage-là me sera moins pénible ,

» Quoique je n'ose encor le remplir qu'en secret.

» Sous ce titre à vos yeux je veux toujours paroître ;

»

» Et je jure au fond de mon cœur ,

» D'en conserver toujours l'ardeur ,

» Et de ne vivre que pour l'être.

*( après avoir lû. )*

Mes desirs sont remplis ! Dorante est amoureux ;

Et je suis en secret l'objet de tous ses vœux !

Ce billet me répond de sa vive tendresse.

C'est par discretion qu'il n'a pas mis d'adresse.

J'aurois tort d'en douter ; c'est à moi qu'il l'écrit.

Il a trop de rapport à tout ce qu'il m'a dit.

Arlequin ,

Arlequin, je n'ai plus besoin de ta présence ;  
De tout ce jeu badin cesse l'extravagance.  
Va je veux être seule. Obei ; laisse moi ,  
C'est trop me fatiguer. Vîte , retire-toi.

*Arlequin se retire avec peine , après avoir fait  
plusieurs lazzis qui marquent l'embarras &  
le chagrin où il est , de voir entre les mains  
de la Comtesse le billet qui est pour Lucinde ,  
& qu'il n'ose redemander , de peur de décon-  
vrir l'Anonyme que Dorante lui a recom-  
mandé de garder.*

---

## SCENE VI.

LA COMTESSE *seule.*

**J'**Attens, j'attens Lucinde avec impatience ;  
Je veux de mes transports lui faire confidence.  
Dans le sein d'une amie il est doux d'épancher  
Un bonheur qu'à tout autre on a soin de cacher.  
Quand on le communique, il flatte davantage ;  
Et l'on sent doublement un bien qui se partage.

---

---

SCENE VII.

LA COMTESSE, LUCINDE.

LUCINDE *sans voir la Comtesse.*

Pour chercher Arlequin , je reviens sur mes pas ,

Je le croyois ici , mais je ne le vois pas.

LA COMTESSE *appercevant Lucinde.*

Ah ! Lucinde, approchez pour partager ma joie !

Et lisez ce billet que Dorante m'envoie.

Vous y verrez ma gloire , & dans tout son éclat.

LUCINDE *à part, ayant jeté les yeux sur le billet.*

*( après avoir lû. )*

Voilà son caractère. Ah ! Quai-je lû ? L'ingrat !

A d'autre qu'à moi-même auroit-il dû l'écrire ?

Mais cachons à ses yeux le trouble qu'il m'inspire.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous le voyez, mon triomphe est parfait.

Mais prenez y donc part.

LUCINDE.

J'y prens part en effet

Plus que vous ne pensez ; & j'y suis si sensible ,

Que de vous l'exprimer il ne m'est pas possible !

COMEDIE. 19  
LA COMTESSE.

C'est pour moi que Dorante arrive dans ces lieux,  
Et je puis m'applaudir du pouvoir de mes yeux.  
Quelle gloire d'avoir vaincu ce cœur rebelle !  
Pouvois-je remporter de victoire plus belle ?  
C'en est fait, dans mes fers, pour toujours je le  
tiens ;

Un esclave pareil ne rompt point ses liens.  
L'amour prend à le vaincre une peine infinie :  
Mais quand il est soumis, c'est pour toute la vie ;  
Et son ame entraînée avec rapidité,  
Passe de la froideur à la fidélité.

LUCINDE *à part.*

Ah ! Je fais du contraire une épreuve cruelle !  
Il étoit insensible, il devient infidelle !

LA COMTESSE.

Lucinde, en ce moment, pour sentir mon bonheur,  
Je voudrois que l'amour eût touché votre cœur.  
Ce cœur pourroit alors connoître par lui-même,  
Quel est l'enchantement de plaire à ce qu'on  
aime.

Non, tous les autres biens n'ont qu'un goût im-  
parfait.

Pour les amans heureux le vrai plaisir est fait.

LUCINDE *à part.*

Et la vive douleur pour l'épouse trahie.

20 LES AMOURS ANONIMES;

J'ai peine à contenir ma juste jalousie !

LA COMTESSE.

Je vois que vous sentez mon discours foiblement.

LUCINDE.

Non non, vous vous trompez, je le sens vivement.

Mais Damis vient. Adieu, son aspect m'importune,

*( à part en s'en allant. )*

Allons seule, en secret, pleurer mon infortune.

LA COMTESSE.

Oui, c'est le beau Damis; qu'il a l'air radieux !

Allons, préparons-nous à converser au mieux.

---

## SCENE VIII.

LA COMTESSE, DAMIS.

DAMIS.

**M** Adame, vous voïez un homme dans l'ivresse.

LA COMTESSE.

Si matin ?

D A M I S.

C'est d'esprit , d'esprit , belle Comtesse.  
Je ne me lasse pas d'admirer ce Château ;  
Il est beau , beau , très beau , du vrai beau , du  
grand beau :

La tournure en est neuve ; ouï , neuve , interres-  
sante ;

Sa beauté me surprend , sa beauté m'épouvante,  
Vrai , d'honneur , en honneur , & sur mon grand  
honneur.

LA COMTESSE.

Oh , ma foi , sur ma foi , ce discours me fait peur.

D A M I S.

J'aime à voir ce jet d'eau s'élançant par boutade ,  
Pousser en grand son onde , & jouer la cascade.  
Et ce bassin du jour répétant la splendeur ,  
Badiner le soleil , & le rendre en douceur.  
Ce jardin décoré de berceaux , de terrasses ,  
Est planté par le goût , façonné par les graces ;  
Et ces bosquets touffus semblent formés exprès  
Pour les plaisirs furtifs , pour les amours secrets ,  
Et les tendres faveurs , d'une jeune bergere ,  
Que l'ombre doit cacher , & le mystere , taire.  
Quoique jeune & badin , je suis vraiment discret ;  
Je traite l'anonyme au plus fin , au parfait ,  
Et je file au plus doux , le sentiment , le tendre.

## 22 LES AMOURS ANONIMES ;

Moins légère aujourd'hui , si vous vouliez m'entendre ,

Nos cœurs pourroient porter le Roman au plus haut ,

Soupirer au plus fort , & brûler au plus chaud.

A goûter le piquant d'une flâme anonime ,

Tout ce qu'on voit ici vous porte , vous anime :

Ce beau désert , ce Ciel aussi calme que pur ,

Le silence prudent de ce bois sombre , obscur ,

Cette grotte isolée , & ce ruisseau que j'aime ,

Dont le murmure est doux , & secret à l'extrême ;

L'exemple familier de ces petits moineaux ,

Moineaux que vous voïez cachés sous ces berceaux :

Ces oiseaux écartés que forme la tendresse ,

Retiennent leur gosier , pour taire leur caresse.

Suivons de ces derniers l'instinct sûr & charmant ;

Ils s'aiment tendrement , fortement , sagement ,

Et voilà de l'amour , voilà le vrai système.

Pour le traiter au mieux , dans le sublime même ,

Entrons , Madame , entrons dans un de ces bosquets ,

Dont les feüillages sont épais . frais & discrets.

### LA COMTESSE.

Non , non , je suis l'amour , l'amour & le mystere ,

Monsieur , ma liberté , liberté m'est trop chere ;



Ce qui fait , aujourd'hui , que votre amour secret ,  
Me surprend au plus fort , & me choque au parfait :

j'eûs toujours pour le tendre une haine invincible ,

Et des bosquets épais l'ombrage m'est nuisible.

Si des oiseaux par moi l'exemple est imité ,

C'est dans leur badinage & leur légèreté.

Voiez là-bas , voiez cette linote alerte ,

Linote sautillant sur cette branche verte ;

Un étourneau s'approche , & voudroit l'attendrir :

Zeste ! elle prend l'essor , quand il croit la tenir.

Dès qu'on veut près de moi le prendre pour modèle ,

Comme elle je m'échape , & vole à tire d'aîle ;  
Tire d'aîle.

( elle fuit. )

---

## SCENE IX.

DAMIS *seul.*

**L'**Adieu me paroît singulier ,  
Il est particulier ; mais très-particulier !

B iiij

## 24 LES AMOURS ANONIMES ;

Tout bien examiné , sa fuite est impolie ;  
Elle fait bien , parbleu , d'être femme & jolie :  
Je veux , pour la punir , je veux la subjuguier ,  
Et je lui montrerai qu'on doit me distinguer ;  
Que partout où je vais , je prens d'une maniere ;  
Qui ne lui permet pas de me rompre en visiere ;  
Que je suis transcendant en commerce réglé ,  
Et que , dès qu'il me voit , le beau sexe est com-  
blé.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

DAMIS *seul.*

**J**E veux , pour un moment , oublier la Com-  
tesse ,

Et vais , près de Lucinde , essayer ma tendresse :

Par son air sérieux , loin d'être rebuté ,

Mon cœur se sent piqué par la difficulté.

Pour vaincre je ne veux qu'un simple tête à tête :

Mais , bon , l'Amour déjà m'amene ma conquête.

Lucinde rêve. O ciel ! Quel changement flatteur !

Elle pousse un soupir , soupir qui part du cœur !

Sa personne respire un triste qui m'enchanté.

Aurois-je triomphé de sa froideur glaçante ?

Elle parle. Ecoutons pour en être éclairci.



S C E N E I I.

DAMIS, LUCINDE.

LUCINDE *sans voir Damis.*

**V**oyage malheureux ! Pourquoi venois-je ici ?  
L'Amour m'y préparoit le coup le plus à  
craindre !

DAMIS *à part.*

Hem ? Qu'avois-je dit ?

LUCINDE.

J'aime , & sans oser m'en plaindre,  
Un ingrat , un volage.

DAMIS *à part.*

Un volage , un ingrat ;  
Voilà mes qualités ; c'est moi sans être fat.

LUCINDE.

La Comtesse lui plaît ; il me quitte pour elle !

DAMIS *à part.*

Oui , je lui rends des soins ; autre preuve nouvelle.  
Bon , j'ai déjà soumis la plus fiere des trois.  
Parlons-lui. J'ai pitié du trouble où je la vois.

LUCINDE.

Auroit-il dû tromper la flâme la plus pure ?

DAMIS *haut.*

Il ne la trompe pas , c'est lui qui vous l'assûre.

LUCINDE.

Qui me parle ?

DAMIS.

Damis, qui partage vos maux.

LUCINDE *à part.*

Ah, Ciel !

DAMIS.

Consolez-vous, vous n'aimez pas à faux.

LUCINDE *à part.*

Je suis au désespoir ! M'auroit-il entenduë ?

DAMIS.

Ne dissimulez plus ; votre ardeur m'est connuë.

LUCINDE.

Mon ardeur ?

DAMIS.

Oui, l'ardeur que vous avez pour moi.

LUCINDE *à part.*

Quel est mon embarras !

DAMIS.

Madame, sur ma foi,  
Si vos feux sont parfaits, mon amour est sublime ;  
Et, pere du Respect, il est fils de l'Estime.

LUCINDE.

Ce discours n'est, Monsieur, qu'un galimatias. A

28. LES AMOURS ANONIMES,  
D A M I S.

Mais vous m'aimez.

L U C I N D E.

Qui? Moi? Je ne vous aime pas.

D A M I S.

Mais j'ai tout entendu : c'est feindre à pure perte ;  
J'entre dans la douleur que vous avez soufferte ;  
Votre état , en honneur , m'attendrit tout-à fait.  
Je vous parois volage , & sans l'être en effet.

Vrai, ma Lucinde, au vrai, mes soins pour la  
Comtesse

Sont pur amusement , & simple politesse.

L U C I N D E.

Pour tenir ce propos , il faut , en verité,  
Il faut être, Monsieur, bien plein de vanité.

D A M I S.

Mais, quand d'amour pour moi je vous crois pos-  
sédée ,

Ma vanité , Madame , est tout au mieux fondée.  
Je vous surpréns ici vous plaignant d'un amant ,  
Qui vous y fait souffrir le plus cruel tourment :  
Cet amant ne peut être un autre que moi-même ;  
Car je vous fais ma cour avec un soin extrême.  
Vous n'y voyez, d'ailleurs, d'homme aimable que  
moi.

Allons, convenez-en, foyez de bonne foi.

## LUCINDE.

Je ne sçaurois tenir contre une telle audace ;  
Et je prens le parti d'abandonner la place.

DAMIS.

C'est moi qui me retire ; & , par discretion ;  
Je dois vous laisser seule en cette occasion ;  
C'est le dernier combat d'une fierté mourante ;  
Qui fuit de son vainqueur la vûë embarrassante.  
Adieu. Je choisirai , pour revenir vers vous ,  
Un tems où mon aspect vous semblera plus doux ,  
Plus doux.

( *Il se retire.* )

---

---

SCENE III.

LUCINDE *seule.*

**V** It-on jamais orgüeil plus méprisable ?  
Son excès , après tout , me devient favorable ,  
Puisqu'il ferme les yeux au mérite d'autrui ,  
Et ne laisse tourner ses regards que sur lui.  
Mais qui vois je paroître ? Ah ! c'est mon infidelle !  
Et sa présence ajoûte à ma peine mortelle !



## SCENE IV.

DORANTE, LUCINDE.

DORANTE.

**J**E revois ma Lucinde. Ah, quel ravissement!  
Embrassez votre époux, ou plutôt votre amant  
Que ses feux empressés vous ramènent plus tendre.

Mon transport est si vif, qu'il ne peut se comprendre!

Quoi! Vous vous refusez à ce transport si doux?  
Lucinde, est-ce l'accueil que j'attendois de vous?

LUCINDE.

Perfide! c'est celui que vous doit une femme  
Dont vous avez trahi la trop crédule flâme.

DORANTE.

J'ai trahi votre flâme! Ah! Qu'est-ce que j'entens?  
Je demeure muet à ces mots insultans.

LUCINDE.

Ne vous contraignez plus; allez à la Comtesse,  
Allez porter l'ardeur promise à ma tendresse;  
Courez vous applaudir de l'infidélité,  
Et faire, de ma peine, hommage à sa beauté:  
Mais, elle vous prévient; ma présence vous gêne.



Vous m'offensez , Lucinde , & c'est plutôt la  
sienne.

---

## S C E N E V.

DORANTE, LUCINDE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

A H ! Dorante , c'est vous ! Nos vœux sont  
satisfaits ,

Et vous avez suivi votre billet de près :

C'est être ponctuel à tenir sa promesse.

DORANTE *bas à Lucinde.*

Quoi ! Vous avez montré ma lettre à la Comtesse ?

LUCINDE *bas à Dorante.*

Ah ! Le tour est fort bon ! C'est elle , ce matin ,

Traître , qui m'a fait voir un billet de ta main ,

DORANTE *à part.*

Qu'entens-je ?..

LA COMTESSE *à Dorante.*

Mon discours paroît vous interdire.

DORANTE *à part.*

Arlequin s'est mépris , & je ne sçai que dire.

32 LES AMOURS ANONIMES;  
LA COMTESSE.

L'amour vous rend timide. Allez, rassûrez-vous,  
L'aveu de votre ardeur, je l'ai lû sans courroux.

DORANTE *d'un air embarrassé.*

Je fuis.....

LA COMTESSE.

Lucinde sçait votre flâme secrete,  
Vous pouvez tout me dire; elle est sage & discrete.

DORANTE.

Je voudrois... m'expliquer... mais... à ne rien celer,  
En présence d'un tiers... je ne sçaurois parler.

LUCINDE *bas à Dorante.*

Perfide! tu voudrois que je me retirasse!

DORANTE *à la Comtesse.*

Je dois fuir tout témoin ; & sur cette terrasse....

LA COMTESSE.

Oui, l'on est trop en vûë, & vous avez raison ;  
Nous serons beaucoup mieux , Monsieur, dans  
mon salon :

Pour tromper les regards je vais seule m'y rendre,  
Vous y viendrez ensuite , & je vais vous attendre.

( *Elle rentre.* )



SCENE

## SCENE VI.

DORANTE, LUCINDE.

LUCINDE.

**V**ous brûlez d'être seul, je vois votre embarras ;

Mais non, j'aurai l'honneur d'accompagner vos pas.

DORANTE.

Au contraire, je suis charmé qu'elle nous quitte,  
Et vous me soupçonnez sans que je le mérite.

LUCINDE.

Par ton propre billet n'es-tu pas convaincu ?  
Tu l'as écrit.

DORANTE.

Pous vous.

LUCINDE.

Quand elle l'a reçu...

DORANTE.

C'est à vous qu'Arlequin devoit ici le rendre,  
Et je ne sçai comment il a pû s'y méprendre.

LUCINDE.

Quoi ! vous m'auriez écrit ce billet dans ce jour

34 LES AMOURS ANONIMES;  
DORANTE.

Pouvez vous en douter, puisqu'il est plein d'a-  
mour?

Vos yeux qui m'ont fait seuls connoître la ten-  
dresse,

Ont-ils pû s'y tromper, quoiqu'il fût sans adresse?

Je veux, pour vous convaincre & chasser tout  
soupçon,

Parler devant vous même à la Comtesse.

LUCINDE.

Non.

Pardonnez au dépit qui vous a fait outrage,

Et d'un excès d'amour songez qu'il est l'ouvrage.

DORANTE.

Pour payer cet amour comme il l'a mérité,

Apprenez que je touche au moment souhaité

Où ma bouche pourra déclarer l'hyménée,

Qui tient mes jours liés à votre destinée.

La Charge que je viens d'obtenir par Cléon,

Assure ma fortune, & sert notre union.

Lui même s'est chargé de l'apprendre à mon  
Pere;

J'attens son agrément: Mais, nous fut-il contraire,

Ma flamme dans vos droits sçaura vous maintenir,

Et le trépas lui seul pourra nous défunir.

## L U C I N D E.

De joye à ce discours votre épouse est comblée !  
Mais à cette douceur une crainte est mêlée ;  
La froideur suit souvent un hymen déclaré,  
Et le mari l'est trop dès qu'il est averé.

## D O R A N T E.

Je dois être excepté de la regle commune ;  
C'est pour votre bonheur que j'aime ma fortune.  
Vous ne verrez jamais mon cœur se démentir ;  
Et l'amour d'un époux ne peut se ralentir  
Quand il a la beauté pour objet légitime,  
Pour guide le devoir , & pour base l'estime.

## L U C I N D E.

Je me sens rassurer par des mots si flatteurs.  
Nous devons cependant contraindre nos ar-  
deurs.

Et nous avons , sur tout , à craindre la Comtesse.  
Votre esprit dans l'erreur doit laisser sa tendresse.

## D O R A N T E.

Un procédé pareil tient de la fausseté.

## L U C I N D E.

D'une coquette on peut tromper la vanité  
Sans blesser la franchise, & choquer la droiture :  
Par la feinte après tout c'est punir l'imposture.  
On vient. Séparons-nous de peur d'être surpris.

36 LES AMOURS ANONIMES;  
DORANTE.

Je maudis la contrainte.

LUCINDE.

Et moi, je la chéris!

Nous devons nos plaisirs, Dorante, à cette gêne;  
Et si nous nous quittons l'un & l'autre avec peine,  
A nous retrouver seuls nous mettrons nos efforts,

Et nous nous reverrons avec plus de transports.  
L'obstacle à la tendresse est souvent nécessaire;  
C'est-là ce qui nourrit le désir de nous plaire:  
L'hymen, par ce secours, devient un noeud charmant,

Et d'un commerce tendre il a tout l'agrément.

---

SCENE VII.

AGATE *seule.*

O Ciel! inspire-moi ce qu'il faut que je fasse!  
Autant qu'il me surprend, mon bonheur  
m'embarrasse:

Je voudrois m'acquitter par le don de mon cœur,  
Mais, par malheur, un autre en est le possesseur.  
On vient. C'est Arlequin.

## SCENE VIII.

AGATE, ARLEQUIN.

AGATE.

Q Ue veut-il faire entendre ?  
A tous ces signes-là je ne puis rien comprendre.

ARLEQUIN *fait plusieurs signes à Agate ,  
pour lui faire entendre qu'il est amoureux d'elle.*

AGATE.

Comment donc ? l'insolent ! Il veut baiser ma main.

Ne nous exposons point avec un tel coquin.  
Fuyons, dérobons-nous aux transports de ce more.

ARLEQUIN *retenant Agate.*

Belle Agate , arrêtez. Arlequin vous adore.

AGATE.

O Ciel ! ce muet parle ! Un tel événement  
Redouble ma frayeur & mon étonnement !

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, ma reine, & demeurez, vous  
dis-je ,

Ma tendresse , aujourd'hui , fait seule ce prodige ;

38 LES AMOURS ANONIMES,  
Et je suis Arlequin muet par amour.

A G A T E.

Vous ?

A R L E Q U I N.

Oui, ma langue est très-libre, & ce n'est entre  
nous ,

Que pour pouvoir ici vous rendre mon hom-  
mage ,

Que j'ai feint d'en avoir perdu l'entier usage.

A G A T E.

Pourquoi donc employer cet étrange moyen ?

A R L E Q U I N.

Je n'en avois point d'autre ; & pour ne cacher rien,  
N'ayant aucun accès près de votre maîtresse ,  
Et sçachant que Dorante ami de la Comtesse ,  
Vouloit prendre un muet pour en être servi ,  
J'en ai joué le rôle & suis entré chez lui ,  
Dans l'espérance qu'en ces lieux il feroit un voyage ,  
Et que je vous verrois sous ce faux personnage.  
Heureusement pour moi mon piège a réussi ;  
Je vous vois , je vous parle , & vous déclare ici  
L'amour prompt & subtil que j'ai pris dans la rue ;  
Un jour que le hazard vous offrit à ma vûë.  
Pour vous voir, par ce trait jugez de mon ar-  
deur ,

J'ai feint d'être muet , moi qui suis grand parleur



J'attens à vos genoux , j'attens la récompense  
D'un si parfait amour , & d'un si dur silence.  
Prononcez , belle Agate , arbitre de mes jours ,  
Un mot va terminer ou prolonger leur cours.

A G A T E.

La déclaration est touchante & flatteuse ,  
La conquête brillante , & la journée heureuse :  
Mais, Monsieur, l'attitude est gênante pour vous ,  
Et vous serez levé , beaucoup mieux qu'à genoux.  
Mon ame sent le prix d'un cœur comme le vôtre :  
Mais nous ne sommes pas , Monsieur , faits l'un  
pour l'autre.

A R L E Q U I N.

Mon destin est pourtant conforme à votre sort ,  
Et nos personnes même ont beaucoup de rapport.  
Vous servez la Comtesse , & moi, je sers Dorante ;  
Je suis Valet de chambre , & vous êtes Suivante ;  
Vous êtes brune , enfin , & je ne suis pas blond :  
Je puis vous épouser sans vous faire d'affront.

A G A T E.

Oùï, mais vous êtes, vous, toujours dans le service ,  
Et de Suivante , moi , je ne fais plus l'office ;  
Vous êtes né Valet , & fait pour obéir ;  
Moi , je suis Demoiselle , & l'on doit me servir.

A R L E Q U I N.

Demoiselle ? Tant mieux ! Je vous en félicite :

40 LES AMOURS ANONIMES,

Mais la naissance , au fond , ne fait pas le mérite.

A G A T E.

Songez , quoi qu'il en soit , à respecter mon sang.

A R L E Q U I N.

Eh ! Madame , l'Amour ne connoît point de rang.

Vous me la donnez belle avec votre noblesse !

Le plus noble est celui qui sent plus de tendresse ;

Et par là , plus qu'aucun , je dois l'être pour vous :

Prenez en ma faveur des sentimens plus doux.

Pourquoi vous offenser de mes ardeurs parfaites ?

Nos Seigneurs , tous les jours , préfèrent des griffettes.

A G A T E.

Vous vous moquez de moi ! Le cas est différent :

Un homme peut fort bien descendre en soupirant ;

Dès qu'une fille est belle , elle a droit de lui plaire ;

Et la Beauté , Monsieur , n'est jamais roturière.

A R L E Q U I N.

Je ne dispute pas , Madame , là-dessus :

Par là même , pour moi , je combats vos refus ;

Puisqu'un Grand peut aimer une griffette aimable ,

Une Dame , à son tour , d'un Bourgeois estimable

Peut écouter les vœux.

A G A T E.

Non pas sans se trahir ;

L'Amour doit l'élever , & jamais l'avilir.

## ARLEQUIN.

Ah ! Vous me faites voir une fierté que j'aime ;  
Sçachez donc que je puis vous élever moi-même.

A G A T E.

Comment ?

## ARLEQUIN.

Vous m'avez dit votre état dans ce jour ;  
Je dois vous dévoiler ma naissance , à mon tour.  
Bien loin d'être au-dessous de votre destinée ;  
Apprenez que je suis fils d'un Roi de Guinée.  
Je cache un nom fameux sous celui d'Arlequin ,  
Et vous voyez en moi le Prince Morachin.

A G A T E.

Eh ! qui vous a réduit, Seigneur, dans l'esclavage ?

## ARLEQUIN.

Les injustes fureurs d'une Reine sauvage :  
Sa haine m'a contraint d'errer dans l'univers ;  
Et du sein des grandeurs , j'ay passé dans les fers.

A G A T E.

Je vais de votre rang instruire la Comtesse ;  
Afin qu'en ce Château l'on rende à votre altesse ;  
Prince , tous les honneurs qu'elle peut mériter.

## ARLEQUIN.

Tout beau ; gardez-vous bien de rien faire éclater ;  
Pour tout autre que vous, je suis Prince anonyme.

42 LES AMOURS ANONIMES;

A G A T E.

C'est trop de modestie, & l'ardeur qui m'anime,  
m'oblige malgré vous . . . . .

A R L E Q U I N.

Non, belle Agate, non.

Je dois tenir cachés mon destin & mon nom;  
Mes jours sont en danger si ce secret transpire.  
De grace, en même tems, gardez-vous de détruire  
La croyance où l'on est que je suis né muet.  
S'il étoit détrompé, Dorante me tûroit.

A G A T E.

Soit. Je veux jusques-là porter ma complaisance;  
Mais à condition, qu'en un profond silence,  
Vous tiendrez renfermé votre amour indiscret.  
Si vous dites un mot, adieu votre secret.

A R L E Q U I N.

Souffrez . . . .

A G A T E.

Ne parlez plus sur ce point qui me touche.

A R L E Q U I N.

Mais . . . .

A G A T E.

Prince Morachin, je vous ferme la bouche.  
Quelqu'un vient. C'est Oronte. Allez, retirez-  
vous.

## SCENE IX.

AGATE, ORONTE, ARLEQUIN.

ORONTE.

[ à Arlequin. ]

**B**onjour , charmante Agate. Un moment  
laissez-nous.

Je veux lui parler seul.

ARLEQUIN *bas en s'en allant.*

Malheureux ! Je suffoque,  
De nous & de nos feux la cruelle se moque.

## SCENE X.

ORONTE, AGATE.

ORONTE.

**L'**Eclat de vos beautés augmente tous les ans,  
Celui de vos vertus s'accroît en même tems,  
Et je sens , belle Agate , un plaisir véritable  
D'apprendre en arrivant que le sort favorable  
Récompense des dons si rares & si doux ,

#### 44 LES AMOURS ANONIMES,

Et vous donne un état moins indigne de vous.  
Mon cœur , vous le sçavez, vous a toûjours chérie ;

Lui seul vous parle ici ; ce n'est point flatterie :  
Je suis sincere & vrai dans tout ce que je dis ;  
L'inconnu plus que moi n'est pas de vos amis.

A G A T E.

Monsieur , de votre estime Agate est trop flattée ;  
Son heureuse fortune en paroît augmentée :  
L'Anonime a surpris , & surpassé mes vœux ;  
Je ne mérite pas ses bienfaits généreux.

O R O N T E.

Ah ! Que dites-vous-là ? De tant de grace ornée ,  
Vous ne sçauriez jamais être assez fortunée :  
Votre mérite est tel qu'il les efface tous ;  
Quelques biens qu'on vous fasse , ils seront au-dessous.

A G A T E.

Non, je n'en suis pas digne, & je me rends justice ;  
Le sort devoit pour moi se montrer moins propice :

Je ne puis m'acquiter envers mon bien-faïcteur.

O R O N T E.

Ils sera trop païé s'il obtient votre cœur :  
Mais Quoi ! Vous soupirez ? Le bien qu'on vous  
envoïe

Cause votre tristesse , & non pas votre joie ?  
D'un juste étonnement mon esprit est frappé.  
D'où peut naître aujourd'hui ce soupir échapé ?  
Excusez ; mais mon zèle & mon experience ,  
De vous parler ainsi m'ont acquis la licence :  
J'ai pris dans tous les tems part à vos intérêts ,  
Et vous m'avez toujours confié vos secrets.  
Qui peut causer en vous ce trouble , belle Agate ?

## A G A T E.

Ma fierté qui se joint à la peur d'être ingrate :  
L'une & l'autre à mon cœur livre un fâcheux  
combat ;

Sur la reconnoissance il est si délicat  
Que l'excès d'un tel bien l'embarasse & l'étonne :  
Il craint de trop devoir à celui qui lui donne.  
Ce cœur en même tems aussi fier qu'ingenu ,  
Gémit de recevoir les dons d'un inconnu.  
Quoique sans intérêt sa bonté les lui fasse ,  
Ce secours qu'il accepte est toujours une grâce  
Dont le ressouvenir l'avilit en secret ;  
Et s'il benit la main , il rougit du bienfait.

## O R O N T E.

Qu'entens je ? Pouvez-vous rougir d'une largesse ,  
Qu'on fait à vos beautés moins qu'à votre sagesse ?  
Songez , qu'à la rigueur , ces presens vous sont dûs ;  
C'est un tribut qu'on rend , Agate , à vos vertus.

46 LES AMOURS ANONIMES,

Ils changent votre sort , sans blesser votre gloire.  
Montrez-vous donc plus gaïe , où vous me ferez  
croire

Qu'un soin tout différent vous agite aujourd'hui.

A G A T E.

Monsieur.... Mais Damis vient. Je vous laisse  
avec lui.

[ *Agate s'en va.* ]

---

S C E N E X I.

O R O N T E , D A M I S.

D A M I S.

**E**N croirai-je ma vûë ? Est-ce Oronte ?

O R O N T E.

Oui, lui-même.

D A M I S.

Ton retour me ravit , me transporte au suprême.  
Après un si long-tems j'embrasse , quel bonheur !  
Un homme que j'estime & que j'aime de cœur.  
Loin de toi les plaisirs semblent tous s'interrom-  
pre ,

On s'ennuïe à perir , & l'on baille à tout rompre.  
Isolé de ta vûë , on ne tient plus à rien ,



Et si tôt qu'on te voit, on est du dernier bien.

ORONTE.

Quel langage est ce là ? Mais c'est un idiôme  
Que tu parles, je crois, toi seul dans le Roïau-  
me.

DAMIS.

C'est celui du grand monde & des cercles polis.

ORONTE.

C'est donc depuis un an que j'ai quitté Paris.  
Je te jure qu'alors cet étrange langage,  
A la Ville, à la Cour, n'étoit point en usage.

DAMIS.

Ton goût est devenu Bourgeois, des plus Bour-  
geois.

Les mots dont je me sers sont tous termes de  
choix.

Je m'exprime au plus pur, & c'est la langue unie,  
Que parle couramment la bonne compagnie.  
Oui, la bonne, te dis-je, où l'on épure tout,

ORONTE.

La mauvaise plutôt. Tu me pousses à bout.  
La bonne Compagnie a des clartés plus sûres ;  
Tu ne la connois pas, ou tu la défigures :  
Et je te dirai, moi, qui ne déguise rien,  
Qui l'ai plus fréquentée & qui suis ton Doyen,  
Que celle que tu viens me citer avec faste,

48 LES AMOURS ANONIMES,  
Est sa fausse copie, ou plutôt son contraste.  
DAMIS.

Quelle erreur !

ORONTE.

Je dis vrai. La tienne gauche en tout ;  
Adopte les faux airs , & suit le mauvais goût ;  
Son ton est précieux , sa démarche affectée ,  
Et son expression est toujours apâtée :  
C'est elle qui fait voir à nos yeux , si souvent ,  
Le faux Seigneur anté sur le demi-sçavant ;  
Son sein du ridicule est la source fertile ,  
Et de mots hazardés elle sème la Ville ;  
Elle produit, par-là, des fots toujours nouveaux ,  
Et peuple tous les ans Paris d'originaux.  
La bonne Compagnie & digne de ce titre ,  
Du véritable esprit le modele & l'arbitre ,  
Différente en tout point , n'affecte aucun jargon ;  
Son guide est le bon goût , sa règle est la raison ;  
Elegant sans recherche , & simple sans bassesse ,  
Son discours réunit, l'aisance & la noblesse :  
De la mode qu'on outre , elle arrête l'excès ,  
Et du beau seul qu'elle aime , elle fait le succès ;  
Son commerce poli , son vernis agréable ,  
Font le vrai connoisseur , & forment l'homme  
aimable ,

Qui , sans l'étudier , possède l'agrément ,

Dans

Dans le monde qu'il orne , évite également  
 Le ton de bel esprit & l'air de petit Maître ,  
 Et juge bien de tout sans vouloir s'y connoître.  
 Reconnois le mérite à des traits si marqués ,  
 Et l'imites plutôt que des esprits manqués.

D A M I S.

Ton coloris , mon cher , est mince , du plus mince ,

Et tu t'es enrouillé l'esprit dans la Province :  
 Tu peins le vieux mérite , & l'homme trivial ,  
 J'en recherche un plus neuf , qui soit original ;  
 Et qui du singulier se montrant le modele ,  
 De mots comme d'habits sans cesse renouvelle.  
 La varieté charme , & fait que nous brillons ;  
 Cameléons le jour , & le soir Papillons ,  
 Nous changeons de couleur , & voltigeons sans  
 cesse.

O R O N T E.

Pour aller de travers. Oh ! la plaisante espece  
 Qui vole en étourdie , & tombe à tous les bonds !  
 Des Papillons pareils sont de vrais Hanneçons.  
 Peut-être un peu trop fort je tis de ta méprise ;  
 Mais à railler ainsi la raison m'autorise.

D A M I S.

Je pourrois m'en fâcher à la Ville , à Paris  
 Où dans le sérieux le moindre terme est pris.

D

50 LES AMOURS ANONIMES ;  
Mais aux Champs , en Touraine où l'on peut  
tout se dire ,

Je me prête à la chose & je n'en fais que rire.  
Brisons là : J'ai besoin d'un sage confident ;  
Et je te choisis.

O R O N T E.

Moi !

D A M I S.

Je te connois prudent.

Ami , j'ai sur les bras une terrible affaire.  
A trois beautés ici j'ai le dessein de plaire :  
Je compte y réussir , & me faire un grand nom.  
Je veux tout à la fois façonner un tendron ,  
Fixer une coquette & vaincre une insensible.

O R O N T E.

L'entreprise est hardie !

D A M I S.

Elle l'est au possible.

O R O N T E.

Qui sont donc les objets de cette triple ardeur ?

D A M I S.

La Comtesse & Lucinde ont part à cet honneur :  
Mais un troisième objet qu'avec feu je pour-  
chasse ,  
Les combat dans mon cœur & souvent les en  
chasse.

COMEDIE.

51

ORONTE.

Tu n'as pas peu de soins !

DAMIS.

Son pouvoir singulier

M'oblige de brûler d'un amour roturier.

La Comtesse est aimable , adorable , charmante ;

Mais je donne la pomme à sa belle suivante.

Agate ( c'est son nom ) porte un de ces minois

Qui captivent un cœur dès la première fois.

ORONTE.

Mais sçais-tu bien qu'Agate est bonne Demoiselle ?

Sur le pié de suivante elle n'est plus chez elle ;

Sa conduite , d'ailleurs , égale ses appas ,

Et dans la bagatelle elle ne donne pas.

DAMIS.

Oh ! je sçai comme il faut attaquer cette brune ;

Et je joie à jeu sûr l'homme à bonne fortune :

Je sçai l'art.... il suffit , je ne m'explique point :

Mais je les réduirai toutes trois à leur point.

ORONTE.

As-tu fait du progrès , déjà , près de ces belles ?

DAMIS.

Un progrès infini.

ORONTE.

Comment es-tu près d'elles ?

Dij

52 LES AMOURS ANONIMES ;  
Ne me déguises rien. Là , parle franchement.

D A M I S.

Plaisante question ! J'y suis excellemment ;  
Car Agate me fuit , & Lucinde m'évite ,  
Et , dès que j'ai parlé , la Comtesse me quitte.

O R O N T E.

Grande preuve d'amour !

D A M I S.

Oùi , pour l'œil connoisseur.

O R O N T E.

La vanité voit tout par le côté flatteur.  
Mais c'est trop m'occuper de tes frivoles flâmes.  
Adieu. J'entre au Château pour rejoindre ces  
Dames.

Je te laisse vaquer au soin de tes amours.  
Va , tu n'as pas de tems à perdre en vains discours.  
Qui poursuit trois beautés , doit emprunter des  
aîles.

D A M I S.

J'ai les jambes , mon cher , aussi bonnes que belles.

O R O N T E.

Qui court plus d'une proie est un mauvais chaf-  
feur.

D A M I S.

On ne manque jamais , quand on est fin tireur.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LUCINDE.

LA COMTESSE.

**L**Ucinde , je ne sçai que penser de Dorante ,  
Et de son froid accueil je ne suis pas contente.  
Ah ! Que son entretien est bien loin de l'ardeur  
Que sa lettre flatteuse annonçoit à mon cœur !

LUCINDE.

Mais ne vous a-t'il pas confirmé qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

Il me l'a dit d'un ton à me glacer moi-même ;  
Ses yeux indifferens qu'il détournoit toujours ,  
Et son maintien forcé démentoient son discours.



## SCENE II.

LA COMTESSE, LUCINDE, DORANTE.

LA COMTESSE à *Dorante*.

A H ! Monsieur , vous voilà ; Je parlois de vous-même :

Je n'ai rien de caché pour Lucinde que j'aime ,  
Et je lui témoignois que j'avois , en ces lieux ,  
Trouvé votre billet plus tendre que vos yeux :  
Ils rendent foiblement ce qu'il sembloit promettre.

DORANTE.

Non , leur expression encherit sur ma lettre,

( à *Lucinde*. )

Ils doivent assurer celle à qui je l'écris ,  
Que plus je la regarde & plus j'en suis épris ;  
Et pour en être ici pleinement convaincuë ,  
Qu'elle fixe les siens un moment sur ma vuë :  
Ils y liront un feu si vif & si flatteur ,  
Qu'aucun terme ne peut en exprimer l'ardeur.  
Je vois avec transport qu'elle vient de m'entendre !

Et j'en ai pour garant le coup d'œil le plus tendre !



Nos regards sont d'accord ; & dans ce doux moment ,  
Mon cœur de leur concert sent tout l'enchantement !

## LA COMTESSE.

Vous voilà tel enfin que désiroit mon ame ;  
Et dans vos yeux les miens trouvent toute la flamme

Qu'ils attendoient , Dorante , & méritoient de vous ;

Leur pouvoir est flatté d'un triomphe si doux.

LUCINDE *à part.*

Ce triomphe est pour moi. La coquette est déçue !

Et mon amour obtient ce qu'elle s'attribuë.

Après tous les tourmens qu'elle m'a fait souffrir ,  
Je vois sa vanité trompée avec plaisir.

## LA COMTESSE.

Rien ne peut égaler l'éclat de ma victoire !

Soïez , toujours , soïez le même pour ma gloire.

## DORANTE.

Je le ferai toujours , & j'en fais le serment ;

Oui , le ciel m'a formé pour aimer constamment ;

Et loin de s'alterer , ma tendresse fidelle

Va recevoir du tems une force nouvelle.

L'objet de mon ardeur gagne par l'examen ;

56 LES AMOURS ANONIMES;

Il est fait pour braver les tiédeurs de l'hymen.  
Je vais trop loin peut-être, en cette circonstance;  
Ma bouche feroit mieux de garder le silence :  
Mais je commande à peine à mon trouble confus ;

Et s'il m'étoit permis , j'en dirois encor plus !

LA COMTESSE.

Dorante, mon amour vous permet de tout dire.

DORANTE.

Cet excès de bonté ne peut que m'interdire.

---

SCENE III.

LES ACTEURS *précédens* , AGATE.

AGATE à la Comtesse.

Plusieurs Danseurs , Madame , & nombre de  
Chanteurs ,  
Viennent pour vous offrir leurs talens séducteurs.

LA COMTESSE.

Je vais les arrêter , & ma joie en est grande ,

AGATE à Dorante.

Monsieur, en même tems, un Courier vous demande.

DORANTE *à part.*

Le Ciel l'envoie exprès pour m'ôter d'embarras !

*( à la Comtesse. )*

Je vous quitte , pardon.

*( Il sort. )*

LA COMTESSE.

Nous marchons sur vos pas.

*( elle s'en va avec Lucinde. )*

---

---

SCENE IV.

DAMIS, AGATE.

DAMIS.

**J**E vous trouve isolée , & je m'en félicite.  
Engageons le discours , mon aimable petite.  
Hem ? Comment va le cœur ? Que dit-il de nouveau ?

AGATE.

Mais il dit aujourd'hui... que le jour est fort beau.

DAMIS *d'un air misterieux.*

Il est vrai. Sçavez-vous encore une nouvelle ?

AGATE.

Non , Monsieur.

58 LES AMOURS ANONIMES;  
D A M I S.

Le mien dit que vous êtes plus belle...  
Où, plus belle, en effet, que ce jour radieux.

A G A T E.

Monsieur....

D A M I S.

Rien n'est égal au brillant de ses yeux :  
Elle a l'air distingué, distingué, plein de grace ;  
Il promet de l'esprit du plus fin qui se fasse.  
Cela fait, de tout point, le plus joli sujet ;  
Et trois de mes leçons vont le rendre parfait.

A G A T E.

De vos leçons !

D A M I S.

Leçons de bonne compagnie ;  
Qui vont faire de vous une fille accomplie ,  
Et vous distingueront des gens de votre état.

A G A T E *à part.*

Avec son air pincé l'insupportable fat !

D A M I S.

Je veux presentement vous donner la première  
Soyez-vous avec moi, ma brillante écolière ;  
Soyez-vous : le fauteuil arrange l'entretien ;  
Et l'on converse assis singulièrement bien.

A G A T E *à part.*

De m'asseoir un moment ayons la complaisance

Pour voir de son esprit toute l'extravagance.

D A M I S.

Comme de mes leçons il faut ne perdre rien,  
Approchez un peu plus votre siege du mien.

A G A T E.

Je suis fort bien ainsi ; laissez-moi, je vous prie.

D A M I S.

Mais apprenez qu'il faut se prêter dans la vie !

A G A T E.

J'aime à prendre de loin de pareilles leçons.

D A M I S.

Du brusque dans l'humeur ! Corrigez ces façons.

Elles visent au dur, ce ne sont pas les bonnes ;

Il faut plus de liant dans les jeunes personnes ;

Et la vertu de mode est la docilité.

Vous avez en partage esprit, grace, beauté :

Mais pour les secourir & les mettre en lumière,

Il vous faut. ....

A G A T E.

Quoi, Monsieur ?

D A M I S.

Apprêt, jargon, maniere.

A G A T E.

Mais l'apprêt, le jargon. ....

D A M I S.

Mais c'est le goût courant.

60 LES AMOURS ANONIMES,

Les graces sans apprêt sont d'un uni trop grand ;  
La beauté sans maniere offre un éclat barroque ,  
Et l'esprit sans jargon, est d'un bourgeois qui choque.

A G A T E.

Moi, j'avois crû, Monsieur, jusques à cet instant,  
Le jargon ridicule , & l'apprêt révoltant.

D A M I S.

Vieille erreur !

A G A T E.

Daignez donc m'expliquer chaque terme ;  
Je brûle d'être au fait du vrai sens qu'il renferme.

D A M I S.

Je vais vous satisfaire, & ce discours me plaît.

A G A T E.

Qu'entendez-vous d'abord par le terme d'apprêt ?

D A M I S.

L'apprêt : écoutez bien, le vrai, celui de France,  
Autrement appelé l'apprêt par excellence,  
Est ce vernis flateur qui, déguisant le faux,  
Exagere la grace & soustrait les défauts ;  
Décore le beau sexe & préside aux toilettes ,  
Donne à l'ajustement des tournures parfaites ,  
Renferme l'art profond d'arranger un cheveu ,  
De bien mettre une épingle & de bien faire un  
nœu :

Communique du vif à la blonde mourante ,  
Et répand certain doux sur la brune piquante ;  
Aux charmes naturels joint l'agrément acquis ,  
Et des graces du tems forme le coloris.  
Sans lui , dans ses projets une belle s'égare ,  
L'agrément ne prend plus si l'on ne le prépare.

A G A T E.

Mais on m'a dit toujourns que l'art le détruiſoit.

D A M I S.

Votre grande maman jadis vous le diſoit.  
Le jargon : je vous prie , attention profonde ;  
L'art de bien converſer , le précis du beau monde  
Se trouvent renfermés dans ce terme important.  
Le jargon qu'il employe & que lui ſeul entend ,  
Eſt ſingulièrement l'art incomprehenſible  
De ſ'exprimer au mieux & de dire au poſſible ;  
Et comme ce jargon renouvelle chaque an ,  
Tout mot fraîchement fait eſt un vrai talifman :  
Celui du jour , ſur-tout , pour peu qu'on le re-  
pete ,  
D'enchanter pleinement a la vertu ſecrete ;  
Il ſçair mettre en crédit les diſcours *brillants* ,  
Et donner de la vogue à des *frivolités* ;  
De ce jargon divin la force eſt infinie ,  
Et du grand monde on peut l'appeller la magie.

62 LES AMOURS ANONIMES;  
A G A T E.

Il en est le grimoire incontestablement ,  
Et vous le possédez très-singulièrement.

D A M I S.

Oùi , singulièrement ; vous faisissez le terme ,  
Et du goût pour le vrai je vois en vous le germe.  
Mais ce n'est pas assez de sçavoir le jargon ;  
Il faut , pour le bien rendre , il faut encore un  
don.

A G A T E.

Et quel don , s'il vous plaît ?

D A M I S.

C'est le ton , belle Agate :

Ce ton supérieur qui subjugue & qui flatte ;  
Ce ton maître de tout , arbitre des succès ,  
A la Cour , à la Ville , au Théâtre , au Palais ;  
Qui soutient la parole & lui donne la vie ,  
Et fait passer l'esprit dans les sons qu'il varie :  
Par lui le trivial du neuf prend la couleur ,  
Et , sans lui , le brillant perd toute sa lueur.  
Vous employez en vain une frase d'élite ,  
Si le ton distingué n'en rend tout le mérite ;  
A l'image du mot il doit-être ajusté :  
La conversation est un livre noté ;  
Il faut prendre le ton pour y faire harmonie ,  
Autrement l'entretien devient monotonie.



Tout le feu renfermé dans une expression,  
Qui nous le fait sentir? C'est.... c'est l'inflexion,  
Que je dise uniment: Agate a ma tendresse,  
Sa beauté me ravit, sa taille m'intéresse,  
Ses yeux ont pour charmer un jargon singulier;  
Son maître d'agrément devient son écolier.  
Ce discours dénué du ton vif, pathétique.  
Perd sa grace intrinsèque & sa force énérgique.  
Mais qu'à ces mots flateurs je joigne l'action,  
Et que j'en rende ainsi toute la passion,  
En me tournant vers vous: Agate a ma tendresse;  
Sa beauté me ravit, sa taille m'intéresse,  
Ses yeux ont pour charmer un jargon singulier,  
Son maître d'agrément devient son écolier.  
Hem? Ne sentez vous pas que le ton qui l'en-  
flâme  
Rend la chose au plus tendre, & lui prête de l'a-  
me?  
Un jargon singulier. Ce ton original,  
Au langage des yeux donne un prix sans égal:  
Sa taille m'intéresse. Inflexion mourante,  
Qui peint le doux pouvoir d'une taille touchan-  
te.

A G A T E *se levant avec dépit.*

A ce dernier discours je me sens émouvoir.

64 LES AMOURS ANONIMES;  
D A M I S.

Ah ! de l'inflexion vous sentez le pouvoir !  
Je suis . . . je suis comblé ! Vous avez l'ame tendre ;  
Vous donnez de l'amour & vous devez en prendre.

Cet aveu détourné que je fais en ce jour ,  
Entre nous , part du cœur & merite un retour.  
Je l'attens.

A G A T E.

C'est à tort , & votre ame est déçue.  
C'est d'un juste dépit que je parois émûe  
Je ne ressens pour vous que beaucoup de froideur ,  
Monsieur , & ce discours , entre nous , part du cœur.

D A M I S.

Mais vous devez m'aimer , & ce propos m'étonne.  
Mon esprit , mes façons , mon air , & ma personne ,  
Tout vous invite . . .

A G A T E.

A fuir.

D A M I S.

Non , non , vous m'aimerez ,  
Tout git dans la maniere ; & lorsque vous sçau-  
rez . . .

AGATE.

A G A T E.

Je ne veux rien sçavoir sur pareille matiere ;  
Le ton m'a dégoûté, Monsieur, de la maniere.

D A M I S.

A ce que vous ferez prenez garde à present.  
Je vous offre à la fois l'utile & l'amusant.  
Je prétens & je puis faire votre fortune.

A G A T E.

Ma fortune, Monsieur !

D A M I S.

Qui sera peu commune ;  
Et je veux vous donner un état, qui plus est.  
Il unit le plaisir, la gloire & l'interêt.  
Des amours près de vous assemblant le cortège,  
Il vous fera jouir de l'heureux privilege  
D'en goûter les douceurs même avec dignité,  
Et de vous enrichir de votre volupté.  
Vous verrez à vos pieds la jeunesse de France,  
Et vous sacagerez le corps de la Finance ;  
Et pour mettre le comble à vos contentemens,  
Vous aurez du Public les applaudissemens.

A G A T E.

Quel est donc cet état si brillant ?

D A M I S.

Le Théâtre

Où vos appas rendront tout Paris idolâtre.

E

66 LES AMOURS ANONIMES;  
A G A T E.

Monsieur en verité m'honore infiniment.

D A M I S.

Le préjugé sur vous agit en ce moment.

Vous craignez le mépris que l'erreur adoptée . . .

A G A T E.

Non , par vous ma surprise est mal interpretée.

Une Actrice qui joint la sagesse aux talens ,

Merite , selon moi , les égards les plus grands.

Elle est par sa vertu d'autant plus élevée ,

Que par l'occasion elle est plus éprouvée.

Je n'en crois pas , Monsieur , les esprits prévenus :

J'estime le Théâtre & j'en blâme l'abus.

Son art est en lui-même un art très estimable.

C'est le défaut de mœurs qui le rend méprisable :

Le vice fait lui seul , quoiqu'il soit protégé ,

La honte d'un état & non le préjugé.

D A M I S.

Morale hors d'usage & qui n'est que sensée :

La sagesse au Théâtre est gauche & déplacée ;

Tous les gens du bel air sont de ce sentiment.

A G A T E.

Je fais gloire , Monsieur , de penser autrement.

Vous vous êtes mépris dans votre fausse attente ,

Et je suis de vos feux , la très-humble servante.

Puisque vous le prenez sur ce ton de hauteur,  
C'est moi de vos mépris qui suis le serviteur.  
A votre mauvais goût Damis vous abandonne,  
Et je vous brusque en plein ma petite personne.  
(*Il sort.*)

---

SCENE VI.

AGATE *seule.*

**Q**ue dans un autre tems je l'aurois badiné!  
Mais, vers d'autres objets mon cœur est entraîné.  
Que ne puis-je étouffer l'ardeur qui me surmonte.  
Et rendre à l'inconnu ... Mais j'apperçois Oron-  
te.

---

SCENE VII.

ORONTE, AGATE.

ORONTE.

**A** Gate, je vous cherche avec empressement,  
Nous voilà seuls; je puis vous parler librement.  
C'est de la part ....

68 LES AMOURS ANONIMES;  
A G A T E.

De qui, Monsieur?

O R O N T E.

De l'Anonyme.

A G A T E.

Quoi! vous le connoissez?

O R O N T E.

Oùï, je suis son intime.

Comme nos intérêts furent toujours liés,  
Qu'il sçait d'ailleurs en moi que vous vous confiez,  
Et que je vous connois dès l'âge le plus tendre,  
Dans un Billet qu'on vient à l'instant de me  
rendre,

Il se découvre à moi sous le sceau du secret,  
Et m'écrit qu'il attend de mon zele parfait  
Que je vous parlerai sur un point qui le touche.  
Il espere par moi sçavoir de votre bouche  
Quels sont vos sentimens qui regleront les siens;  
C'est son propre discours ici que je vous tiens:  
Dans toute leur franchise il prétend les connoître,  
Et décider par eux s'il doit enfin paroître.

Si votre cœur est libre, & peut être obtenu,  
A vos piés au plû-tôt vous verrez l'inconnu;  
Il fera trop heureux d'unir son sort au vôtre:  
Mais, si ce même cœur sent du goût pour un  
autre,

Il est si délicat , Agate , sur ce point ,  
Qu'il restera caché pour n'y prétendre point ;  
Et n'apprehendez pas qu'un tel aveu l'offense ,  
Non , il redoublera plu-tôt sa bienveillance ;  
Et pour récompenser cet effort vertueux ,  
Il hâtera , sous-main , le bonheur de vos feux.  
Je demande pour lui que vous soyiez sincere ;  
Son amitié de vous ne veut que ce salaire :  
Ouvrez-moi donc votre ame , & songez , qu'au-  
jourd'hui ,  
Son repos en dépend & le vôtre avec lui.

A G A T E.

Ce discours me surprend , & je reste interdite.

O R O N T E.

Ce trouble accompagné d'une rougeur subite ,  
Etonne mes esprits & m'arrête à mon tour !  
Seroit il en effet l'ouvrage de l'amour ?  
Belle Agate , parlez , la chose est importante.  
Vous ne répondez rien & votre trouble aug-  
mente.

Ah ! je le vois ; un autre a surpris votre cœur ,  
Et j'en ai pour garant ce surcroît de rougeur.

A G A T E.

A quelle extrémité réduisez vous Agate ?  
Malgré moi , ma foiblesse en cet instant éclate :  
Je voudrois , mais envain , vous déguiser mon feu ;

70 LES AMOURS ANONIMES,

Votre ascendant sur moi m'en arrache l'aveu !

ORONTE.

Ce coup pour mon ami m'afflige au fond de l'ame.

Mais, quoiqu'un tel aveu soit contraire à sa flamme,

Il vous en tiendra compte , & son bien l'exigeoit.

A G A T E.

C'est d'un prix bien cruel payer ce qu'il a fait !

ORONTE.

Celui que vous aimez est sans doute estimable.

A G A T E.

Oùi , par ses qualités il est recommandable.

Du seul discernement mon amour est le fruit ;

Mon cœur dans un tel choix n'a pas été séduit

Par l'éclat passager d'une vaine jeunesse :

Au mérite éprouvé j'ai donné ma tendresse ;

Je me crois d'autant plus excusable aujourd'hui ,

Que le feu qu'il m'inspire a la raison pour lui.

Ce qui me flatte seul, dans ma fortune insigne ,

C'est que d'un tel amant elle me rend plus digne,

Qu'elle donne du lustre à mes foibles appas ;

Et pour lier nos cœurs , rapproche nos états.

Mais où va m'égarer l'espoir vain qui me flatte ?

Je ne sçaurois former ces vœux sans être ingrate ;

Et l'auteur genereux d'un changement si doux ,

M'en défend la pensée & doit les fixer tous.



## O R O N T E.

Non , quoiqu'en son amour l'inconnu soit à plaindre ,  
Il doit combler vos vœux & non pas les contraindre.

## A G A T E.

Ah ! C'est à moi plutôt d'éteindre mon ardeur ;  
Le tems & mon devoir dégageront mon cœur :  
Il doit de ses bienfaits être la récompense ,  
Et j'immolerai tout à la reconnoissance.  
J'espere y réussir d'autant plus aisément ,  
Que l'objet de mes feux ignore en ce moment  
Le triomphe secret qu'il obtient sur mon ame ;  
Et lui-même est bien loin de répondre à ma flamme !  
Pressez donc l'inconnu de venir en ces lieux ;  
Que pour m'aider à vaincre il paroisse à mes yeux :  
Son aspect désiré hâtera ma victoire.

## O R O N T E.

Je suis , pour l'en presser , trop jaloux de sa gloire.  
Je le prîrai plutôt de ne pas se montrer.

## A G A T E.

Vous avez tort, Monsieur, vous pouvez l'assurer ...

## O R O N T E.

Non, Agate, il n'est plus dans la saison de plaire ;  
Sa presence feroit un effet tout contraire.

72 LES AMOURS ANONIMES,  
A G A T E.

Mais quel âge a-t-il donc ?

O R O N T E.

Le mien exactement.

Et nous nous ressemblons en tout parfaitement.

Je vois qu'à ce portrait vous gardez le silence :

L'inconnu vous déplaît sur cette ressemblance ;

Et je vais lui marquer qu'il est enfin haï.

A G A T E.

Arrêtez ! N'allez pas abuser votre ami.

O R O N T E.

Quoi ! Ses traits vous plairont ?

A G A T E.

N'en doutez plus vous-même,

Puisqu'ils ressembleront, Monsieur, à ceux que  
j'aime.

O R O N T E.

Qu'entens-je ?

A G A T E.

Qu'ai-je dit dans mon égarement ?

O R O N T E.

Mes traits sont-ils pareils à ceux de votre Amant ?

Que je serois heureux, dans ce jour qui m'alarme,

Si moi-même j'étois cet Amant qui vous charme !

A G A T E.

Il est trop vrai. Je dois rougir de mes transports.

## O R O N T E.

Sortez d'erreur, Agate, & calmez vos remords.  
Vous pouvez vous livrer à votre amour sans  
honte;

Voyez, à vos genoux, l'inconnu dans Oronte.

## A G A T E.

Oh ! bonheur surprenant ! il remplit mes souhaits,  
Et j'ai donné mon cœur à qui je le devois.  
Je trouve mon Amant dans mon bienfaiteur  
même ;

Ma fortune s'accroît, faite par ce que j'aime ;  
Et la reconnoissance est un tribut bien doux,  
Quand l'amour l'a fait naître & l'exige de nous !

## O R O N T E.

Non, non, ce n'est plus vous qui m'êtes rede-  
vable :

Votre main est un bien d'un prix inestimable.

J'ai voulu, pour l'avoir, consulter votre goût ;

Et puisque vous m'aimez, c'est moi qui vous dois  
tout.



## S C E N E V I I I.

AGATE, ORONTE, LA COMTESSE,  
D A M I S.

LA COMTESSE.

Ciel ! Quelle est ma surprise ! Oronte aux  
pieds d'Agate !

D A M I S.

A juger par son air , cet hommage la flatte.

A G A T E à Oronte.

La Comtesse & Damis tournent ici leurs pas.  
Oronte , levez vous.

D A M I S à Agate.

Ne vous dérangez pas.

Je vois qu'à ses leçons vous êtes plus docile.

A G A T E.

J'y trouve l'agréable , & l'honnête , & l'utile :  
Les vôtres ne tendoient qu'à séduire mon cœur,  
Et les siennes ne vont qu'à faire mon bonheur.  
Madame , pardonnez à cet aveu sincere ,  
Mais vos propres conseils m'enseignent à le faire.  
Mon sieur est l'inconnu qui ma comblé de bien ,  
Son amour genereux mérite tout le mien.

COMEDIE.  
LA COMTESSE.

75

Que m'apprent on, Monsieur : vous êtes l'anonyme !

Un si beau trait pour vous redouble mon estime.

ORONTE *à la Comtesse.*

Je mets toute ma gloire à me voir son époux.

J'attens votre agrément pour un lien si doux.

LA COMTESSE.

J'y consens avec joye & je la felicite;

Son destin est heureux ; mais elle le mérite.

DAMIS *à part.*

Lucinde me console , & j'en suis adoré.

---

SCENE IX.

LES ACTEURS *précédens*, LUCINDE,  
DORANTE.

DORANTE *à Lucinde au fond du Théâtre.*

**M**On pere approuve enfin notre hymen ignoré.

Cleon par un Courier m'apprend cette nouvelle.

LA COMTESSE.

Lucinde vient ici ; Dorante est avec elle !

76 LES AMOURS ANONIMES ;  
D'où naît l'enchantement qui paroît dans leurs  
yeux ?

DAMIS.

Ils se parlent de près.

LA COMTESSE.

Que vois-je ? juste Cieux !

Il lui baise la main !

DAMIS.

Elle le laisse faire !

DORANTE à *Lucinde*.

De ma félicité ne faisons plus mystère ,  
Je puis la publier au gré de mon amour.

LUCINDE.

Je dois faire éclater ma tendresse à mon tour ;  
Le plaisir le plus vif a pénétré mon âme.

LA COMTESSE.

Je ne puis retenir le dépit qui m'enflame.

[ à *Lucinde*. ]

Courage , poursuivez cet amoureux transport.  
Vraiment de vos froideurs vous vous corrigez  
fort.

LUCINDE.

Oui , Dorante sur moi remporte la victoire ,

LA COMTESSE.

Vous n'en rougissez pas ?

## LUCINDE.

Non, j'en fais plutôt gloire :  
Je puis marquer pour lui tout l'amour que je sens ;  
En dépit des jaloux , en tous lieux , en tout tems ,  
Dans l'éclat du grand jour , dans l'ombre du silence ,

Sans blesser la vertu , sans choquer la décence ;  
Et même l'embrasser en presence de tous ,  
Puisque ma flâme est juste & qu'il est mon époux.

D A M I S.

Ah ! C'est un guet à pan !

LA COMTESSE.

Ciel ! Que viens - je d'entendre ?

LUCINDE *à la Comtesse.*

Je vous frappe à regret par l'endroit le plus tendre :

Mais puisqu'il faut trancher les discours superflus ;  
Des motifs importans qui ne subsistent plus ,  
Me forçant à tenir notre union cachée ,  
De vous défabufer m'ont tantôt empêchée.

D A M I S *à Lucinde.*

Mais l'ingrat dont tantôt , vous vous plaigniez si fort ?

LUCINDE.

C'est mon mari , Monsieur , que j'accusois à tort.

78 LES AMOURS ANONIMES;  
DAMIS.

Ce coup pour tous les deux est affommant ;  
Comtesse.

LA COMTESSE.

Il cause ma surprise , & non pas ma tristesse.  
Je vois cette union d'un regard de pitié ,  
Et Dorante est puni , puisqu'il est marié.  
Pour m'en dédommager , j'ai plus d'une con-  
quête.

J'ai fait dans ce Château préparer une fête ;  
Je veux , pour faire voir que je ris de ces nœuds ,  
Je veux qu'à l'instant même elle serve pour eux.  
Je prétens , qui plus est , y danser la première ,

DAMIS.

Je vous imiterai , c'est la grande manière.

ORONTE à *Damis*.

Hé bien , l'événement a trompé ton espoir :  
Dorante à la Comtesse a plû sans le vouloir ;  
Il possède Lucinde , & j'épouse ta brune.  
De trois Belles , mon cher , te voilà sans aucune.

DAMIS.

Va , je ne me tiens pas encore pour battu ,  
Mes charmes prévaudront sur toute leur vertu.

[ à la Comtesse. ]

L'affront nous est commun , & ma cause est la  
vôtre ,



COMEDIE.  
LA COMTESSE.

79

Oui , pour venger nos droits, liguons-nous l'un  
& l'autre.

D A M I S.

Nous sommes beaux tous deux ; employons nos  
attraits

Pour ôter à l'hymen les vols qu'il nous a faits.  
Forçons-les tous les quatre à brûler d'autres flâ-  
mes :

Ayez soin des maris , je me charge des femmes.

---

SCENE DERNIERE.

*D I V E R T I S S E M E N T.*

LE CHANTEUR, LES DANSEURS ;  
LES DANSEUSES.

LE CHANTEUR.

**J**Eunes Beautés, tendres Amans,  
Dont l'ame est, en secret, éprise ;  
Venez à petit bruit dans ces jardins charmans ;  
Venez, la nuit vous favorise :  
Sous un masque emprunté profitez des momens.

80 LES AMOURS ANONIMES,  
Ne craignez point les feux dont brillent ces re-  
traites ;

Leurs clartés, bien loin d'être faites  
Pour éclairer les yeux jaloux ,  
Ne jettent un éclat si doux  
Que pour guider les pas des Bergeres discrettes.

Jeunes Beautés, tendres Amans,  
Dont l'ame est, en secret , éprise ;  
Venez à petit bruit dans ces jardins charmans ,  
Venez , la nuit vous favorise :  
Sous un masque emprunté profitez des momens.

---

## V A U D E V I L L E .

### LE CHANTEUR.

#### I.

**P**Ar aventure qu'un Epoux  
Trouve sa femme en rendez-vous  
Avec un Abbé qu'elle estime :  
S'il est un fort il fait du bruit ;  
S'il a du monde & de l'esprit,  
Il garde l'anonime.

## I I.

Que sur un Ouvrage goûté  
Un Rimeur soit félicité,  
A l'avouer l'orgueil l'âme :  
Mais, Auteur d'un couplet mordant,  
S'il en reçoit un prix cuisant,  
Il garde l'anonyme.

## I I I.

Qu'un Gascon parvienne aujourd'hui  
Par le beau sexe son appui,  
Son discours bruyant nous l'exprime :  
Mais au jeu , par un art heureux,  
S'il corrige le fort fâcheux,  
Il garde l'anonyme.

## A U P A R T E R R E.

Si, par bonheur, la Piece a pris ;  
Messieurs, par un aimable *bis* ,  
Que votre bouche nous l'exprime ;  
Si l'Ouvrage ne vous plaît pas,  
Arlequin vous prie, en ce cas,  
De garder l'anonyme.

## F I N.

# LIVRES ET PIECES DE THEATRE

Imprimés, & qui se vendent à Paris chez PRAULT pere,  
Quay de Gèvres, au Paradis.

*De Monsieur DE BEAUCHAMPS.*

**R**echerches sur les Théâtres de France, depuis 1161:  
jusqu'en 1735. in-8°. 3. vol. ou en 1. vol. in-4°. gr. pap.

*De Monsieur MAUPOINT.*

Bibliothèque des Théâtres, in-8°.

*De Monsieur DE BOISSY.*

Oeuvres de Théâtre, in-8°. quatre volumes.

*Les deux premiers volumes du Théâtre François, contiennent,*

Tome I. { La Rivale d'elle-même, Comedie.  
L'Impatient, Comedie.  
Le Babillard, Comedie.  
Admete & Alceste, Tragedie, *Hollande.*

Tome II. { Le François à Londres, Comedie.  
L'Impertinent malgré lui, Comedie.  
Le Badinage, Comedie, *Hollande.*

*Les deux derniers volumes du Théâtre Italien, contiennent,*

Tome I. { Le Triomphe de l'Interêt, Comedie, *Holl.*  
Le Je ne sçai quoi, Comedie.  
La Critique, Comedie, avec le Prologue de  
l'Auteur superstitieux.  
La Vie est un songe, Comedie héroïque.

Tome II. { Les Etrennes, ou la Bagatelle, Comedie; avec  
les nouvelles Prédications.  
La surprise de la Haine, Comedie.  
Apologie du Siecle, ou Momus corrigé, Com.  
Les Billets doux, Comedie.

*Toutes ces Pieces se vendent aussi séparément.*

Les Amours anonimes, Comédie du même Auteur, se vend  
séparément des Oeuvres de Théâtre.

**De Monsieur DESTOUCHES, de l'Academie Françoise.**

Oeuvres de Théâtre, in-12. trois vol. avec des corrections, des changemens, & des augmentations considerables à toutes ses Comedies.

Tome I. { Le Curieux impertinent.  
L'Ingrat.  
L'Irresolu.  
Le Medisant.

Tome II. { Le triple Mariage.  
L'Obstacle imprévu.  
Le Philosophe marié.  
L'Envieux, *sous presse.*

Tome III. { La fausse Agnès, *sous presse.*  
Les Philosophes amoureux.  
Le Glorieux.  
Le Tambour nocturne, *sous presse.*

Toutes ces Pieces se vendent séparément.

**De Monsieur DE MARIVAUX.**

Nouvelles Oeuvres de Théâtre, in-12. trois volumes.

Les deux premiers Volumes contiennent les Pieces du Theatre François.

Tome I. { Annibal, Tragedie.  
Le Dénouement imprévu, Comedie.  
L'Isle de la Raison.

Tome II. { La seconde surprise de l'Amour.  
La réunion des Amours.  
Les Sermens indiscrets.

Le troisième Tome contient les Pieces du Theatre Italien.

Tome III. { L'Isle des Esclaves.  
Le triomphe de l'Amour.  
L'Ecole des Meres.  
L'heureux Stratagème.

Toutes ces Pieces se vendent séparément.

*De M. DE R\*\*\*.*

Les caprices de l'Amour, Comedie.

La Dupe de soi-même, Comedie.

*Ces deux Pieces se trouvent à la fin de chaque partie du Livre intitulé, La Veuve en puissance de Mari, in-12. 2. vol.*

*De Monsieur BRUEYS.*

L'Avocat Patelin, Comedie, in-12.

L'Opiniâtre, in-12.

Le Sot toujours sot, in-12.

*De Monsieur RICCOBONI.*

Ode prononcée à l'ouverture du Théâtre Italien, en l'année 1733. in-8°.

Compliment prononcé à la clôture du même Théâtre, en 1734. in-8°.

*De Monsieur ROMAGNESI.*

Compliment prononcé par Mademoiselle Silvia & par lui-même, pour la clôture du Théâtre Italien, en 1733.

*De differens Auteurs.*

L'Amante retrouvée, Opera comique, de M. Niveau. in-12.

L'après-dinée des Dames, Piece en trois actes, in-12. Nantes.

Le Caprice & la Ressource, Prologue, in-12.

Le Complaisant, Comedie, avec la Musique, in-12.

Le Prologue & les Entrées des Ballets de l'Hercule amoureux,

Opera. Cette Piece se trouve dans le Livre intitulé, Lettres historiques sur les Spectacles de Paris, in-12.

Le Procès des Sens, Comedie de M. Fuselier. in-8°.

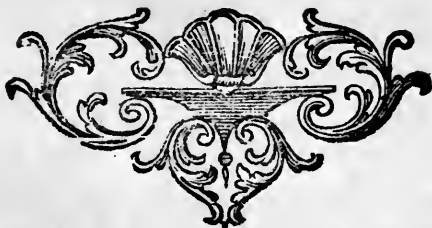
Le triomphe des Melophilettes, in-8°. Hollande,

# LE COMTE DE NEUILLI, COMÉDIE HEROÏQUE.

*De Monsieur* DE BOISSY.

Représentée pour la première fois par les  
Comédiens Italiens , le 18 Janvier 1736.

*Le prix est de 24 sols.*



A PARIS ,

Chez PRAULT, pere , Quay de Gefvres ,  
au Paradis.

---

M. DCC. XXXVI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

THE COMPTON

MANUFACTURING

COMPANY

NEW YORK

ESTABLISHED 1852

MANUFACTURERS OF

STATIONERY

AND

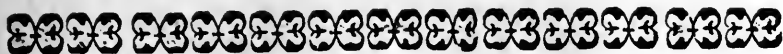
PRINTING

WORK

OF ALL KINDS

AND





## A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Le Comte de Neuilli*, Comédie; & j'ai crû que le Public en verroit l'impression avec plaisir. A Paris ce 17. Janvier mil sept cens trente-six.

Signé, GALLYOT.

---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L**OUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrences*, ou *la Bagatelle*, & autres Pièces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caractères, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pièces ci-dessus spécifiées en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titres, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-unième jour du mois d'Aoust, l'an de grace mil sept cent trente-trois, & de notre Règne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 437. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris ce premier Fevrier 1733.*

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LE COMTE  
DE NEUILLI.  
COMÉDIE HÉROÏQUE.

---

---

A C T E U R S.

LE COMTE DE NEUILLI.

LA MARQUISE.

LE MARQUIS, fils de la Marquise.

LEONORE, cruë fille de la Marquise.

LUCIE.

NELTON, Confident du Comte de  
Neuilli.

*La Scene est à Paris dans l'Hôtel de  
la Marquise.*



LE COMTE  
DE NEUILLI.  
COMÉDIE HÉROÏQUE.

\*\*\*\*\*

ACTE PREMIER.  
SCENE PREMIERE.  
NELTON, LUCIE.

LUCIE.



Eut-on sçavoir ici quel sujet vous  
attire ?

NELTON.

Faites-moi , s'il vous plaît , la grace  
de me dire

Si Madame bientôt reviendra de la Cour.

A ij

4 LE COMTE DE NEUILLI;  
LUCIE.

Monsieur , ce matin même on attend son retour.  
NELTON.

Milord Neuilli pour elle est pénétré d'estime.  
Du Comte de Suffex ce Seigneur fut l'intime :  
Il sçait qu'à sa famille elle a servi d'appui ,  
Il est impatient de la voir aujourd'hui ;  
Brûlant de l'assûrer de sa reconnoissance  
Il est déjà venu deux fois dans son absence.

LUCIE.

Vous venez de la part du Comte de Neuilli !  
Et vous appartenez à cet homme accompli ?

NELTON.

J'ai ce bonheur , Madame.

LUCIE.

Ah ! pour vous quelle gloire !

La renommée ici nous a fait son histoire ;  
Et dans tous ses récits nous l'a peint si parfait  
Que je m'estime heureuse avec juste sujet  
D'avoir reçu le jour aux lieux qui l'ont vû naître.

NELTON.

La renommée est juste à l'égard de mon maître ;  
Elle ne peut jamais trop vanter ses vertus ;  
Et quoiqu'elle en publie , elles sont au-dessus.  
Paris des Etrangers fut de tout tems l'asile :  
Milord , pour les aider , a choisi cette Ville.

# COMEDIE HEROIQUE 5

Sa patrie est par-tout où son cœur généreux  
Peut verser en secret ses dons aux malheureux :  
Sa vie est un tissu d'actions héroïques ;  
Pere de ses vassaux , & de ses domestiques ,  
Il soulage leur peine , il prévient leurs besoins ,  
Et le plus misérable obtient ses premiers soins.

LUCIE.

Quels traits !

NELTON.

Des gens de bien, c'est le parfait modele.  
Il est maître aussi bon , qu'il est ami fidele.

LUCIE.

C'est tout dire en un mot. On nous a raconté  
Que pour Milord Suffex il avoit tout quitté.

NELTON.

Pour suivre cet ami qu'avoit proscrit l'envie,  
Il a plus fait encore, il a risqué sa vie ;  
Et, par un rare exemple, il a sacrifié  
Repos, grandeur, fortune aux droits de l'amitié.  
D'autres par plus d'exploits ont brillé dans la  
guerre :

Mais souvent ces guerriers, qui ravageant la terre,  
Ne se font admirer que par des traits sanglans,  
Doivent toute leur gloire à des vices brillans.  
Quoiqu'elle ait moins d'éclat, la sienne est plus  
solide,

6 LE COMTE DE NEUILLI,  
Et si la probité , si la vertu rigide  
Font seules le grand homme aux yeux de la raison,  
Personne plus que lui n'est digne de ce nom.

LUCIE.

Il est beau d'obtenir un éloge semblable ;  
Et voilà le portrait du Héros véritable.  
Mais la jeune Marquise a mal passé la nuit ,  
Près d'elle en ce moment l'amitié me conduit ;  
D'un devoir si pressant il faut que je m'acquie ;  
Et vous m'excuserez , Monsieur , si je vous  
quitte. ( *Lucie rentre.* )

---

## S C E N E I I.

N E L T O N *seul.*

**D**Ans ce jour , malgré moi , je forme sur  
Milord

Un soupçon que j'étouffe & qui renaît plus fort.  
De son ame avec soin il me cache le trouble.  
Sa tristesse est plus grande & son ennui redou-  
ble ;

Mais tous deux ont changé de forme dans ces  
lieux ,

Et depuis quatre jours que j'observe ses yeux ,  
Je les trouve chargés d'une langueur secrète ,



Qui semble de son cœur annoncer la défaite.  
 Il exhale souvent des soupirs à demi,  
 Non tels qu'il les pouffoit pour la mort d'un  
 ami.

Il gemit à present, mais c'est d'un ton plus tendre ,

Et sa plainte tout haut n'ose se faire entendre.

La difference frappe à travers tout détour,

Et l'amitié soupire autrement que l'amour.

Ce dernier a vaincu sa longue résistance ,

Et pour le mieux soumettre ; il l'attendoit en  
 France.

Mais je le vois paroître, & je l'entends gémir,

Mon doute à son aspect ne fait que s'affermir.

### SCENE III.

LE COMTE, NELTON *se tenant éloigné.*

LE COMTE *sans voir Nelton.*

O Uels transports inconnus ! & quel combat  
 terrible !

A l'amour jusqu'ici mon cœur inaccessible

Avoit senti les traits de la seule amitié.

Par quel charme fatal s'est-il donc oublié ?

A iij

## 8 LE COMTE DE NEULLI,

Quand je suis un Païs funeste à l'innocence ;  
Indigné contre lui, quand je n'aborde en France,  
Que pour y regretter par un deüil éternel  
Un ami condamné sans être criminel :  
Que je viens consacrer mes douleurs les plu  
fortes

Dans des lieux où sa femme & sa fille sont mortes ;  
Aux soins que je leur dois, mettant le dernier  
sceau,

Quand je viens de mes pleurs arroser leur tom-  
beau :

Que la vertu paisible est mon seul exercice,  
Et que j'arrive ici, pour voir leur protectrice.  
Dans ce même salon un objet enchanteur  
Paroît, lance un regard, & subjugué mon cœur.  
Des écueils de l'amour j'ai sauvé ma jeunesse ;  
J'attends, pour m'y briser, l'âge de la sagesse,  
Et d'une folle ardeur je me vois assailli !

O ciel ! est-il possible ? & suis-je bien Neuilli ?  
Je combats vainement ; ma raison est vaincuë :  
L'amour regne en tiran dans mon ame éperduë ;  
Il y verse l'oubli des devoirs les plus forts,  
Et, jusqu'à l'amitié, tout cède à ses transports.  
Je perds depuis trois jours tout le soin de ma  
gloire,

Et les noms les plus chers sortent de ma mémoire.

NELTON *à part.*

Mon soupçon étoit juste , & le Comte a parlé ,  
Le secret de ses feux m'est enfin dévoilé.

LE COMTE.

O ! Comte de Suffex ! ô ! cendre reverée !  
Tu gemis de l'yvresse où mon ame est livrée.  
Du tort qu'elle te fait ne sois pas offensé.  
En dépit de moi-même , hélas ! j'y suis forcé :  
Si mes feux dans mon cœur ont sur toi l'avantage ,

La raison venge bien cette injuste partage.  
Ah ! qu'il eût mieux valu terminer mon destin ,  
Noblement avec toi , les armes à la main ;  
Et couronnant par-là notre tendresse illustre ,  
Emporter chez les morts ma gloire en tout son lustre ,

Que d'aller te survivre , & conserver le jour ,  
Pour fléchir aujourd'hui sous le joug de l'amour ,  
Et perdre , par l'affront d'un instant de foiblesse ,  
L'honneur que m'avoient fait quarante ans de sagesse.

NELTON.

Il aigrit sa douleur en voulant la cacher ,  
Partons . . . mais le respect m'empêche d'approcher.

10 LE COMTE DE NEUILLI,  
LE COMTE.

Puisque je ne puis vaincre une ardeur qui m'entraîne ,

Ma raison sur mes sens se rendant souveraine ,  
Lui fera du devoir subir la juste loi ,  
Et la sçaura du moins rendre digne de moi :  
Mais doit-elle éclater ? ou doit-elle se taire ?

( *appercevant Nelton* )

Le conseil d'un ami me seroit nécessaire ;  
Nelton s'offre à ma vûë ; incertain dans mes vœux ,  
Je n'ose , & je voudrois lui confier mes feux.

NELTON.

Si je romps le silence, excusez mon audace ,  
A mon attachement vous devez faire grace ;  
Depuis votre arrivée en ce lieu désiré ,  
A de nouveaux chagrins vous paroissez livré :  
Je vois à tout moment que votre main me cache  
Des pleurs que malgré vous la douleur vous arrache ,

De vos tourmens secrets, je me sens déchirer !

LE COMTE.

Helas !

NELTON.

Je vous entens encore soupirer !

Osez vous confier à mon zele sincere ,

Vos peines . . . .

LE COMTE.

Je n'ai pas de confidence à faire.

NELTON.

Cette faveur sans doute est trop grande pour nous ;  
Et le sort m'a placé trop au-dessous de vous  
Pour mériter l'honneur de votre confidence.

LE COMTE.

Vous faites éclater un soupçon qui m'offense,  
Nelton, vous le devez bannir de votre esprit :  
La vertu sur le mien a seule du crédit.

NELTON.

Ah ! s'il est vrai, Monsieur , cessez de vous défendre ,

Daignez jusques à moi , daignez enfin descendre ,  
Et songez que Nelton dans l'honneur affermi  
Est votre serviteur , & de plus , votre ami.

Oùï , votre ami , Monsieur , pardonnez-moi ce  
terme ,

J'en sens toute la force , & sçai ce qu'il renferme ;  
Tout aussi-bien qu'aux grands il convient aux pe-  
tits ;

La noblesse du cœur en fait seule le prix ,  
Celle du rang sans l'autre est peu recommanda-  
ble ;

On doit moins honorer de ce nom respectable ,  
Un noble vicieux qui pense bassement ,

## 12 LE COMTE DE NEULLI;

Qu'un serviteur fidele & plein de sentiment ;  
A le prendre avec vous, c'est ce qui m'encourage,  
Mon cœur dont je suis sûr, m'enhardit davantage;  
Nul par son zele ardent, son respect & sa foi,  
De le porter, Monsieur, n'est plus digne que moi;  
Vous l'avez illustré beaucoup plus que personne,  
Par ce titre si beau que mon ardeur me donne,  
Et qui peut tout sur vous, dites-moi vos secrets ?  
Vos douleurs en seront bien moins vives après ;  
Votre intérêt lui seul me porte ....

LE COMTE.

Tu me charmes !

Je ne balance plus, & je te rends les armes ;  
Mon estime t'est dûë ; & tu penses si bien ,  
Qu'à tes yeux désormais je ne dois cacher rien :  
A ta fidelité je dois ma confidence ;  
Et puisqu'elle m'oblige à rompre le silence ,  
Contre un attrait vainqueur en vain j'ai résisté ,  
Depuis trois jours ici l'amour ma surmonté.

NELTON.

La beauté qui vous plaît, peut-elle être connue ?  
Et ces lieux ....

LE COMTE.

La Marquise est-elle revenue ?

NELTON.

Monsieur, elle n'est pas encore de retour.

LE COMTE.

Et sa fille, Nelton ?

NELTON.

Chez elle il n'est pas jour.

LE COMTE.

Leonore ! vers vous un doux penchant m'appelle !

NELTON.

Vous l'aimez ?

LE COMTE.

Je l'adore.

NELTON.

Hé, Monsieur, le sçait-elle ?

LE COMTE.

Non , ton maître novice à pousser des soupirs ,  
 Ignore l'art flateur d'exprimer ses desirs ;  
 Et, d'un amant soumis , je rougis à mon âge  
 De venir faire ici le triste apprentissage :  
 Je vais du ridicule affronter le danger ,  
 Sur tout dans un Pays où je suis étranger ,  
 Le centre des bons airs , où l'agrément preside ,  
 Où la mode gouverne & le dehors décide.  
 Un rien choque à Paris , l'œil d'un sexe char-  
 mant ,  
 Qui se rend à la grace & non au sentiment :  
 Il faut être enjoué, pour lui paroître aimable ,

## 14 LE COMTE DE NEULLI ;

Et si l'on ne badine , on n'est pas agréable ,  
Vieilli dans la douleur ! puis-je plaire à present ?  
Je sçais être fidele & non pas amusant :  
Des François séducteurs , je n'ai pas le merite ;  
Mais quand j'en aurois l'art , j'en fuirois la condui-  
te ;

Je serois à ce prix honteux d'avoir vaincu ,  
Et l'amour est un monstre où manque la vertu.

NELTON.

Chassez de votre cœur , la crainte qui l'agite ;  
Rien ne sçauroit ternir l'éclat du vrai merite ,  
On le respecte à Londres , on l'admire à Paris ,  
Et , plus fort que la mode , il brille en tout Païs.

LE COMTE.

Il faut d'autres attraits pour vaincre une maî-  
tresse ;

Un triomphe si doux , n'est dû qu'à la jeunesse.

NELTON.

Leonore , Monsieur pense trop sagement ,  
Pour croire que son cœur préfere aveuglement  
Un brillant passager au merite solide.

On dit qu'en tous ses pas , la sagesse la guide ;  
Faites parler les feux dont vous êtes épris ,  
Pour être rebutés , ils font d'un trop grand prix.

LE COMTE.

Tes discours séduisans ont beau flater mon ame ,



Je ne puis me résoudre à déclarer ma flamme ,  
Et mon cœur malheureux est contraint de nourrir  
Un feu qu'il ne peut vaincre , & n'ose décou-  
vrir.

NELTON.

Ah ! je tremble pour vous de cette violence.  
Voulez-vous donc mourir d'un si cruel silence ;  
Quand par un mot , Monsieur , vous pouvez  
être heureux ?

LE COMTE.

Non , je ne ferai point cet aveu dangereux,  
Ma gloire m'est trop chere , & c'est la compro-  
mettre.

NELTON.

Dans cette extrêmité, daignez donc me permettre  
D'employer tous mes soins , & de parler pour  
vous.

Je fais de votre bien mon bonheur le plus doux ;  
Et Nelton vous répond, si vous voulez l'en croire,  
De servir votre amour , sans risquer votre gloire ;  
Elle m'est précieuse autant qu'à vous.

LE COMTE.

Je crains. . .

NELTON.

C'est à tort. Rassurez vos esprits incertains.

16 LE COMTE DE NEUILLI;  
LE COMTE.

Ton zele est si pressant, qu'il faut que je lui cede;  
Je sens que mon ardeur a besoin de ton aide.  
Va, puisque tu le veux, tu peux agir pour moi;  
Je connois ta sagesse, & je me livre à toi.  
( *il sort.* )

---

SCENE IV.

NELTON *seul.*

**P**our un maître si grand mon ame s'intresse;  
Et je veux dans ce jour couronner sa tendresse.  
Recourons à Lucie, employons son appui,  
Elle estime le Comte, & fera tout pour lui:  
Elle a de la naissance, elle est sage & discrète;  
Leonore a pour elle une amitié parfaite.  
Je ne puis mieux choisir. Je vais... Mais la voici.

---

SCENE V.

NELTON, LUCIE.  
LUCIE.

**P**our saluer Milord, je reparois ici;  
Mais je ne le vois pas. NELTON.

NELTON.

Il sort dans l'instant même.

LUCIE.

Je n'ai que ce jour seul. Mon regret est extrême.

NELTON.

Comment ?

LUCIE.

Je pars demain pour entrer au couvent,  
Et je voulois, Monsieur, le voir auparavant;  
J'y dois suivre les pas de la jeune Marquise:  
Elle y va pour toujours.

NELTON.

Ciel ! quelle est ma surprise ?

Ce revers pour Milord doit me faire trembler.

LUCIE.

Dites, pourquoi ?

NELTON.

Je crains. . . . mais non, je dois parler.  
Son intérêt pressant veut qu'à votre prudence,  
Je découvre, Madame, un secret d'importance  
Qui doit être aux regards voilé soigneusement,  
Et qui va vous remplir d'un juste étonnement.  
Sçachez que ce Héros, dont l'ame sans foiblesse  
Avoit jusqu'à ce jour méconnu la tendresse,  
Et que l'amitié seule avoit fait soupirer ;  
Sçachez, d'un feu brûlant qu'il se sent devorer ;

B

18 LE COMTE DE NEULLI;  
Et que , pour son malheur , l'aimable Leonore ;  
Votre jeune Marquise est l'objet qu'il adore.

LUCIE.

Veillai - je en ce moment , & l'ai - je bien ouï ?  
Le Comte , dites - vous , aime Leonore ?

NELTON.

Oùi.

Un instant a fait naître une flâme si vive ;  
Mais pour la déclarer , sa bouche est trop crain-  
tive ,  
Et je croïois , par vous , pouvoir le rendre heureux.  
Jugez de ma douleur dans ce revers affreux ;  
Jugez en même - tems , quelle atteinte mortelle ,  
Va porter à son cœur cette triste nouvelle.

LUCIE.

Quelle fatalité ! je le plains aujourd'hui ,  
Ses grandes qualités m'interessent pour lui ;  
Je voudrois que l'Himen pût l'unir avec elle ,  
Tous deux y trouveroient leur gloire mutuelle.  
Je souhaite ce nœud pour leur commun bonheur ,  
Et d'y contribuer je me ferois honneur.  
Leur vertu forme entre - eux une chaîne secrete ,  
Et s'il est accompli , Leonore est parfaite.

NELTON.

Ah ! puisqu'il est ainsi , parlez en sa faveur ;  
Mais ménagez sa gloire en servant son ardeur ,

S'il ne peut être heureux, qu'à jamais on ignore  
L'ardente passion qu'il sent pour Leonore.

LUCIE.

Sans l'exposer en rien, mes soins sçauront agir,  
Et son front d'un refus n'aura point à rougir.  
A couronner ses vœux plus d'un motif me porte,

NELTON.

Et quelle autre raison?

LUCIE.

Une raison très-forte.  
Le repos du Marquis, & le soin de ses jours.

NELTON.

De son frere? Daignez m'expliquer ce discours!

LUCIE.

Puisqu'il faut, à mon tour, que je vous le revele,  
Le Marquis ne respire & ne vit que par elle,  
Il ne peut un moment s'éloigner de sa sœur;  
S'il sçavoit son dessein, il mourroit de douleur;  
Et je dois l'empêcher pour lui sauver la vie,  
Je cours y travailler.

NELTON.

Hâtez-vous, je vous prie.

LUCIE.

Allez, & du succès reposez-vous sur moi:  
Il va suivre bien-tôt l'espoir que j'en conçois;  
Leonore du Comte a reçu la visite,

Bij

20 LE COMTE DE NEUILLI,

Son esprit est déjà frappé de son mérite ;  
Avec beaucoup d'éloge elle m'en a parlé.  
Par l'estime aisément un cœur est ébranlé ;  
Et je croirai servir la France & l'Angleterre ;  
Si je puis par mes soins faire voir à la terre ,  
Uni d'un même sort , ce que toutes les deux  
Ont produit de plus rare , & de plus vertueux.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *seule.*

**L** Eonore choisit l'état de la retraite.  
 Sa beauté, sa douceur, font que je la regrette.  
 De ma fille elle occupe & merite le rang,  
 Mais elle ne l'est pas, & sort d'un autre sang;  
 Quoique dans ma maison elle soit étrangere,  
 Presqu'autant que mon fils, je sens qu'elle m'est  
 chere.

Son sort est un secret ignoré dans ces lieux.  
 Lucie entre, je dois le cacher à ses yeux.

## SCENE II.

LA MARQUISE, LUCIE.

LA MARQUISE.

**D** E voir Milord Neuilli je suis impatiente;  
 Mais des pas que j'ai faits, j'ai lieu d'être con-  
 tente.

B iij

22 LE COMTE DE NEUILLI, .

Je dois encore agir pour hâter le succès  
D'un projet important où tendent mes souhaits.

LUCIE.

Quel est donc ce projet ?

LA MARQUISE.

Un très grand mariage.

C'est en secret pour lui que j'ai fait mon voyage ;  
Son secours peut lui seul empêcher de tomber ,  
Ma maison affoiblie , & prête à succomber  
Sous le poids des emprunts & des dettes immen-  
ses ,

Où du rang que je tiens me forcent les dépenses.  
Pour briller au dehors, on épuise ses biens ,  
Et les malheurs d'autrui m'éclairent sur les miens.  
Je vois avec effroi tant de nobles celebres ,  
Qui de l'éclat du jour passent dans les tenebres ,  
Et disparus soudain ne laissent après eux  
Que le bruit de leur chute & des débris honteux.  
Pour fuir un tel revers , mes soins & ma prudence,  
D'une riche heritiere ont brigué l'alliance ;  
Pour l'unir à mon fils , tout est presque arrêté.

LUCIE.

Madame , sur ce nœud l'avez-vous consulté ?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas eu le tems : mais mon fils est trop sage  
Pour ne pas consentir à son propre avantage.



Je dois à ce fujet ce soir l'entretenir.

Gardez-vous de rien dire & de le prévenir.

( Elle fort. )

---

---

### SCENE III.

LUCIE *seule.*

**S**A noble ambition est digne de loüange ,  
Cependant Leonore & sa langueur étrange ,  
Ne cessent un moment d'agiter mon esprit ;  
Je mets tout en usage , & rien ne l'en guerit.

---

---

### SCENE IV.

LUCIE, NELTON.

NELTON.

**M**Adame , pardonnez au zele qui m'entraîne,  
L'interêt de mon maître en ce lieu me ramene :  
Sur le sort de sa flâme , inquiet & troublé ,  
Je reviens pour sçavoir si vous avez parlé.  
Une si belle ardeur , fera-t'elle écoutée ?

LUCIE.

Tantôt d'un faux espoir mon ame s'est flattée ;

B iiij

24 LE COMTE DE NEUILLI,  
Et le destin du Comte est des plus malheureux;  
Le cœur de Leonore est contraire à ses feux.

NELTON.

Qu'entens-je ?

LUCIE.

Elle a pour lui la plus parfaite estime ;  
Et sent tout le respect que son mérite imprime.  
Mais l'Himen est pour elle un lien odieux ,  
Et la retraite seule est aimable à ses yeux.

NELTON.

Je gemis de ce coup , il accable mon ame !  
Je comptois l'informer du succès de sa flâme ;  
Je suis bien éloigné de ce flatteur espoir ,  
Je n'ai que des malheurs à lui faire sçavoir !  
Il a reçu des Cieux l'ame la plus sensible ,  
Quelle épreuve pour elle ! & quel supplice horrible !

Le sort de ce grand homme est digne de pitié ;  
L'amour ne lui prépare , ainsi que l'amitié ,  
Pour prix de ses vertus que des peines cruelles.  
Il est toujours en bute à des rigueurs nouvelles :  
Vieilli par la fatigue , usé par la douleur ,  
Il ne survivra pas à ce dernier malheur.  
A le suivre , s'il meurt , mon ame sera prompte ;  
Je ne puis être heureux que du bonheur du  
Comte ;

Mais Leonore est-elle inflexible à tel point  
Qu'on ne puisse espérer? ...

LUCIE.

Ne vous en flattez point;

Elle a pris pour le monde une haine mortelle,  
Et l'air qu'elle y respire est un poison pour elle;  
Il porte chaque jour atteinte à sa santé:  
Sa retraite devient une nécessité.

NELTON.

Qui peut causer en elle un dégoût si terrible?

LUCIE.

Je ne sçai; mais il faut qu'il soit bien invincible,  
Puisque son frere même, & leur tendre union,  
Sont moins forts dans son cœur que cette aver-  
sion.

Mais on vient. C'est lui-même.

NELTON.

Adieu, je me retire;

Et vais joindre Milord que je fremis d'instruire.

(*Il sort.*)



## SCENE V.

LE MARQUIS, LUCIE.  
LE MARQUIS.

AH! de grace, Lucie, éclaircissez-mon cœur ;  
Depuis hier au soir , je n'ai pû voir ma sœur :  
Que fait-elle ? Parlez.

LUCIE.

Mais, sa tristesse augmente  
Et je trouve aujourd'hui sa santé languissante.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ! ce discours m'allarme vivement :  
Pourquoi n'est-elle pas dans son appartement ?

LUCIE.

Pour vaincre son ennui , sans doute elle est sortie.

LE MARQUIS.

Je crains les noirs effets de sa mélancolie.

LUCIE.

Son mal ne fera rien ; r'animez votre espoir.

LE MARQUIS.

Pour m'en bien assurer je brûle de la voir.  
Depuis sept où huit jours , je la trouve changée ,  
Et dans la rêverie elle est toujours plongée :

Mais elle est votre amie , & vous ouvre son cœur ;  
 Quelle peine l'occupe , & cause sa langueur ?  
 Vous sçavez à son sort combien je m'intéresse ,  
 Et que ses moindres maux allarment ma tendresse :

Ne me cachez donc plus ce qui peut l'affliger ;  
 Je ne veux le sçavoir que pour le partager.

LUCIE.

Sans aucun fondement vous avez cette idée :  
 Si de quelque chagrin elle étoit obsédée ,  
 Son cœur de vous l'apprendre eût-il pû s'empêcher ?

LE MARQUIS.

Il en est qu'à soi même on voudroit se cacher !

LUCIE.

Un fouci passager peut troubler son visage ,  
 Les plus beaux jours , Monsieur , ne sont pas sans nuage.

LE MARQUIS.

Je ne reconnois point ma sœur à ce portrait ;  
 La raison la conduit dans tout ce qu'elle fait :  
 Mais je suis trop long-tems privé de sa présence.  
 Être une heure loin d'elle, est une longue absence ;  
 Les momens où je suis éloigné de ses pas ,  
 Sont des instans perdus , où mon cœur ne vit pas ;  
 Et je vole....

28 LE COMTE DE NEUILLI;  
LUCIE.

Elle vient, & je vous laisse ensemble.

LE MARQUIS.

Sa tristesse m'allarme, & près d'elle je tremble.

( *Lucie sort.* )

---

SCENE VI.

LE MARQUIS, LEONORE *plongée dans  
la rêverie.*

LEONORE *se trouvant vis-à-vis le Marquis.*

AH! mon frere , c'est vous !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, ma sœur,  
D'où naît sur votre front cette sombre pâleur?

LEONORE.

Mon frere , ce n'est rien.

LE MARQUIS.

Vous avez beau le taire,  
L'état où je vous vois m'assure le contraire.  
Qu'est-ce qui vous afflige? Eh, quoi! ma sœur,  
eh quoi!

Votre ame dans ce jour a des secrets pour moi?  
D'un pareil procédé que faut-il que je pense?

COMEDIE HEROIQUE. 29  
LEONORE.

Diffipez vos fraïeurs.

LE MARQUIS.

Rompez donc ce silence.

Ne defesperez pas un frere malheureux.

Au nom de l'amitié qui nous unit tous deux,

Dévoilez-moi votre ame & calmez mes allarmes:

Vous poussez des soupirs , & vous versez des  
larmes,

Leonore !

LEONORE.

Fuyons !

LE MARQUIS.

Je ne vous quitte pas

Que vous ne m'appreniez. . . .

LEONORE.

N'arrêtez point mes pas.

Laissez-moi. Je ne puis , ni ne dois vous instruire.

Tâchez de m'oublier. Ce mot doit vous suffire.

LE MARQUIS.

Quel discours surprenant ! Ma sœur , expliquez-  
vous ?

LEONORE.

Je crains de vous porter de trop sensibles coups.

Adieu. Je dois vous fuir par pitié pour vous-  
même.

30 LE COMTE DE NEUILLI,  
LE MARQUIS.

Non , ma sœur parlera s'il est vrai qu'elle m'aime.

Son silence est pour moi plus affreux que la mort.

LEONORE.

Où me réduisez-vous ?

LE MARQUIS.

J'exige cet effort.

LEONORE.

Puisque vous me forcez , mon frere , à vous le dire ;

Du monde , pour jamais , demain je me retire.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ! A ce dessein , qui vous porte aujourd'hui ?

LEONORE.

C'est le dégoût mortel que j'ai conçu pour lui ;  
Chaque pas que j'y fais me montre un précipice ;  
Chaque instant que j'y passe ajoute à mon supplice ;

Votre sœur plus long-tems ne peut y respirer ,  
Et mon unique peine est de me separer  
D'une mere que j'aime , & d'un frere si tendre.  
Je voulois de ces lieux partir sans vous l'apprendre.

D'un adieu si cruel qui déchire mon cœur ,



Je voulois à tous deux épargner la douleur ;  
 Je sentoîs le danger d'une telle entrevûë ,  
 Et, pour la détourner , j'évitois votre vûë.  
 Je vous ai rencontré , je n'ai pô résister ;  
 Et même , en ces instans , je me sens arrêter  
 Par un charme puissant qui près de vous me lie,  
 Et combat ma raison qui veut que je vous fuie.

LE MARQUIS.

Je demeure immobile à cet affreux discours !  
 Vous allez me quitter , ma sœur , & pour toujours !

Pour la dernière fois je parle à Leonore.  
 Je ne reverrai plus une sœur que j'adore.  
 Une retraite austère , & des murs odieux  
 Vont d'un voile éternel la cacher à mes yeux :  
 Et ce qui met le comble à ma douleur extrême,  
 C'est cette même sœur qui forme, d'elle-même,  
 Ce barbare dessein qui doit nous désunir ;  
 Et de notre amitié perdant le souvenir ,  
 Elle ose prononcer un Arrêt qui me tuë :  
 Mais vous voulez en vain vous soustraire à ma  
 vûë,

Vous ne partirez point ; & , d'un pareil projet  
 Mon juste desespoir empêchera l'effet.

LEONORE.

Arrêtez ! Je fremis ! Que prétendez-vous faire ?

32 LE COMTE DE NEUILLI;

Pour notre bien commun ma fuite est nécessaire!

LE MARQUIS.

Necessaire! grand Dieu! quand ma mort la suivra!

Quoi! pour un vain dégoût qu'un instant détruira,

Vouloir vous arracher à tout ce qui vous aime;

A de fausses terreurs vous immoler vous-même:

M'abandonner, enfin, sans espoir de retour,

Moi, qui loin de ma sœur, ne puis passer un jour;

Qui supporte à regret sa plus legere absence,

Et qui dans elle seule ai mis ma confiance.

LEONORE.

Croyez qu'à ces douceurs je m'arrache à regret.

J'en gémis comme vous; mais, au choix que j'ai fait,

Votre intérêt m'engage & mon repos m'oblige;

L'état de ma maison en même tems l'exige.

Mon frere doit lui seul en être le soutien,

Et j'aime à l'enrichir aux dépens de mon bien.

LE MARQUIS.

C'est faire à ma tendresse une cruelle offense.

Pour moi le plus grand bien, ah! c'est votre presence.

Il n'en est point sans lui que je puisse goûter;

Et de mon propre sang je voudrois l'acheter.

Tout

Tout plaisir sans ce bien , toute paix m'est ravie,  
Et vouloir me l'ôter , c'est m'arracher la vie.  
La générosité que vous me faites voir  
Prouve que l'amitié sur vous est sans pouvoir.  
Je ne vous suis plus cher , & votre ame inhu-  
maine.....

LEONORE.

Ah ! vous me l'êtes trop ! C'est ce qui fait ma  
peine.

LE MARQUIS.

C'est manquer d'amitié que d'en craindre l'ex-  
cès.

LEONORE.

De la vôtre je dois redouter les attrait.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi donc , ma sœur , apprehender ses  
charmes ?

Mon amitié peut-elle exciter vos allarmes ?

Un tel attachement est-il donc défendu ?

En quoi peut-il choquer la severe vertu ?

Le sang l'a dans mon ame imprimé dès l'enfance,  
Et tous mes soins pour vous respirent l'innocen-  
ce.

Estre toujours ensemble , & se complaire en tout,  
N'avoir qu'un sentiment , qu'un esprit , & qu'un  
goût ;

### 34 LE COMTE DE NEUILLI;

Par mille doux égards se prouver sa tendresse ;  
Et sur les moindres vœux se prévenir sans cesse ;  
Tel est le nœud flatteur qui m'unit avec vous :  
Devez-vous un moment craindre un lien si  
doux ?

Ne vous opposez plus à ma juste demande ,  
Ma sœur , ne partez pas , la rigueur est trop  
grande ;

Laissez-moi seulement vivre où vous demeurez :  
Que je partage au moins l'air que vous respirez.  
Cet espoir peut lui seul faire naître ma joye ,  
Et je suis trop heureux , pourvû que je vous  
voye.

### LEONORE.

Ah ! ce même discours qui doit m'épouvan-  
ter ,

Précipite ma fuite , au lieu de l'arrêter.

Il a beau déguiser le poison qu'il renferme ,  
Dans son juste dessein mon cœur demeure fer-  
me.

D'un penchant séducteur défilons-nous tous deux.  
Le crime qui se voile est le plus dangereux.

### LE MARQUIS.

Que dites-vous , ma sœur ? & quelle étrange  
crainte?...

COMEDIE HEROIQUE. 35  
LEONORE.

Dans le trouble mortel dont mon ame est atteinte ,

Je pars , & ne dois plus vous voir , ni vous parler.  
Mon cœur même , mon cœur craint de se dé-  
mêler.

Il sent des mouvemens , dont à peine il est maître ,  
Et je ferme les yeux de peur de me connoître.

LE MARQUIS.

Quel horrible soupçon vient noircir votre esprit ?  
Ah ! j'en suis effraïé , j'en demeure interdit.

Quoi ! mon trop d'amitié seroit-il condamnable ?

Sans m'en être apperçû. Dieu ! Serois-je coupable ?

LEONORE.

Le doute sur ce point suffit pour nous quitter.  
Domptez des sentimens. . .

LE MARQUIS.

Eh ! puis-je les dompter ?

LEONORE.

Oui , de les étouffer , vous aurez l'avantage ,  
Si de luter contre eux vous avez le courage.  
On soumet les desirs qui sont bien combattus ,  
Et les vices détruits se changent en vertus.  
Qu'en un si grand péril votre force se montre ,

36 LE COMTE DE NEUILLI;

Et jusqu'à mon départ, évitez ma rencontre.  
Elle rendroit ma peine & mon trouble plus forts.

LE MARQUIS.

Qu'exigez-vous de moi?

LEONORE.

Faites-vous ces efforts;  
Appellez, comme moi, la raison à votre aide,  
Et songez qu'à nos maux il n'est que ce remède.

LE MARQUIS.

Vous le voulez : eh bien ! je vous imiterai ;  
Mais le coup est mortel , & j'y succomberai.

LEONORE.

Prenez soin de vos jours, pour consoler ma mere:  
Tout vous l'ordonne.

LE MARQUIS.

Adieu, ma sœur.

LEONORE.

Adieu, mon frere:

LE MARQUIS.

Pour ne plus nous rejoindre, il faut nous séparer.

LEONORE.

Je vais sortir du monde.

LE MARQUIS.

Et je vais expirer !

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LE COMTE, NELTON.

**L** E COM TE.  
Eonore nous quitte , ô , Ciel ! est-il possible ?  
NELTON.

Oùi, Monsieur.

LE COM TE.  
Ah ! quel coup pour mon ame sensible !  
NELTON.

Vous m'en voïez ici comme vous abbatu :  
Votre esprit a besoin de toute sa vertu.

LE COM TE.  
Aurois-jedû m'attendre au revers qui m'accable ?  
Et peut-on éprouver un sort plus déplorable ?  
C'étoit peu qu'un ami plongé dans le malheur,  
Pendant vingt ans entiers eût nourri ma douleur ;  
C'étoit peu, dans l'exil , & loin de ma Patrie ,  
D'avoir traîné pour lui la moitié de ma vie ;  
Les maux de l'amitié n'étoient pas assez forts,  
C iij

Il falloit que l'amour y joignît ses transports !  
 J'avois bravé ses coups au plus fort de l'orage ;  
 Il m'attendoit au port , pour exercer sa rage ;  
 Mes ans de sa fureur n'ont pû me garantir ,  
 Pour combler les tourmens qu'il me fait ressentir ,  
 Il me rend dans ces lieux épris d'une maîtresse ,  
 Qu'un obstacle invincible enleve à ma tendresse ;  
 Un moment à mes yeux il offre ses attraits ,  
 Pour embraser mon ame , & m'en priver après.  
 Ce plaisir est payé d'une absence éternelle ,  
 Et sa vertu me rend sa perte plus cruelle.  
 Mais parle : N'est-il plus d'espoir pour mon  
 amour ?

NELTON.

Non , rien ne peut la vaincre ; elle part sans retour.

LE COMTE.

Ç'en est fait , pour jamais je vais perdre sa vûë :  
 De qui sçais-tu , Nelton , ce départ qui me tuë ?

NELTON.

Monsieur , tantôt Lucie a sçû m'en informer.  
 Elle-même qui vient peut vous le confirmer.

LE COMTE.

Va sçavoir si je puis parler à la Marquise.

NELTON.

A vos ordres , Monsieur , j'obéis sans remise.

( *Nelton sort* )



SCENE II.

LE COMTE, LUCIE.

LE COMTE.

**C**Roirai-je dans ce jour un bruit qui se répand ?

Leonore , dit-on , entre dans un Convent.

LUCIE.

Il est vrai. Vous voyez sa Compagne fidele ,  
Et moi-même demain je m'y rends avec elle.

LE COMTE.

Ma surprise redouble ! Est-ce bien pour toujours ?

LUCIE.

Oüi , nous allons , Monsieur , y consacrer nos  
jours.

Le dessein en est pris.

LE COMTE.

Quel projet est le vôtre ?

Sa mere y consent ?

LUCIE.

Oüi.

LE COMTE.

Mais pourquoi l'une & l'autre ,

C iij

40 LE COMTE DE NEUILLY,  
Pourquoi quitter le monde ? Eh ! l'air en est si  
doux ;

Quand on est belle , aimable , & faite comme  
vous.

D'une jeune beauté qu'il élève sans cesse ,  
Le monde est idolâtre , elle en est la Déesse.  
Pour elle il fait brûler l'encens le plus flatteur ,  
Il enchaîne à ses pas le plaisir séducteur ;  
Pour la mieux amuser , ses efforts le varient ,  
Et comme ses désirs , ses jeux se multiplient.  
Toutes deux preferer une austere prison !

LU C I E.

Elle y va par penchant , & j'y vais par raison :  
Avec plus de beautés , avec plus de richesse ,  
Elle court pour jamais enterrer sa jeunesse.  
Son sacrifice est grand beaucoup plus que le mien ;  
Le monde est fait pour elle , & moi , je n'y perds  
rien.

Sans rang dans l'Univers , je m'y vois étrangere ,  
Et n'ai d'autre soutien que celui de sa mere.  
J'ai beau devoir le jour à de nobles Parens ,  
C'est un titre onereux qui rend mes maux plus  
grands.

La naissance sans bien est un poids dans la vie ,  
Loin de nous élever , elle nous humilie.

## LE COMTE.

Vos charmes , votre fort , & vos perils pressans  
Deviennent les objets les plus interessans ;  
Vous me faites trembler , puisqu'il faut vous le  
dire ;

Et le nouvel état que vous voulez élire ,  
Exige des devoirs , veut des dons si parfaits ,  
Qu'il est , pour le remplir , peu d'esprits qui soient  
faits.

L'amour du changement , un caprice frivole ,  
Un chagrin passager , font souvent qu'on s'im-  
mole ;

On croit dans cet asile assûrer son repos ,  
Et souvent on y trouve un surcroît à ses maux.  
D'abord les passions pour quelque tems sommeil-  
lent ,

Mais leurs feux assoupis tout à coup se reveillent ;  
L'image des douceurs que l'on vient de quitter ,  
La fougue des désirs qu'on ne peut contenter ,  
Sont autant de bourreaux qui déchirent une ame ;  
Et portent le remords sans éteindre la flâme.

Le désespoir survient , le séjour de la paix  
Devient celui du trouble & des mortels regrets ,  
Et du goût des plaisirs sentant la violence ,  
Dans le sein des vertus on perd son innocence.  
Prête à faire un tel pas , ne précipitez rien ,

42 LE COMTE DE NEUILLI;

Sentez-en le danger, & consultez-vous bien.

LUCIE.

Monfieur, je l'avoüerai, ce tableau m'épouvante,  
Et, fi près du peril, je fuis toute tremblante.

LE COMTE.

Vos malheurs font pour moi les titres les plus  
doux;

Ce font autant de nœuds qui m'attachent à vous;  
Votre païs, d'ailleurs, m'a donné la naiffance,  
C'est un nouveau lien qui nous unit en France;  
J'y ferai votre appui, n'ayez aucun effroi,  
Et de votre bonheur reposez-vous fur moi.

LUCIE.

Pour exprimer l'excès de ma reconnoiffance,  
Monfieur, en ces infans je n'ai que mon f Silence.

LE COMTE.

Leonore devroit elle-même fentir

Tout le danger d'un choix que fuit le repentir;

Le Ciel ne l'a formée avec tant de merite

Que pour faire l'honneur du monde qu'elle quit-  
te:

Pour elle il eft des cœurs qui n'épargneroient  
rien,

Dans fon bonheur unique ils mettroient tout leur  
bien.

LUCIE.

C'est ce qu'à tout moment ma bouche lui repete.  
Et parmi tant de cœurs que son ame rejette,  
Il en est un sur-tout dont j'ai vanté le prix ;  
J'ai peint l'amour parfait dont je le sçais épris ;  
Il n'est point de vertus qu'il n'ait en appanage,  
Et la fidelité sur-tout est son partage.

LE COMTE.

Eh! quel est donc ce cœur que vous prisez si fort ?  
De grace répondez.

LUCIE.

C'est le vôtre, Milord.

LE COMTE.

Ah! Nelton vous a dit le secret de mon ame.

LUCIE.

Il me l'a confié pour servir votre flâme ;  
Il vouloit avec moi rendre heureux vos destins,  
Le secret de vos feux est en de sûres mains.  
Il est pour votre amour une ressource encore,  
La Marquise, Monsieur, peut tout sur Leonore ;  
Son respect pour sa mere, appuié de mes soins,  
Peut rompre ce projet, ou le suspendre au moins.  
Osez rout esperer, pourvû qu'elle differe ;  
Elle a pour vos vertus une estime sincere,  
Si l'on peut la résoudre à choisir un époux ,  
Soiez sûr que son choix inclinera vers vous.

44 LE COMTE DE NEUILLI;  
Parlez à la Marquise, & comptez sur Lucie.

---

SCENE III.

LE COMTE, LUCIE, NELTON.

NELTON.

**M**onsieur, vos pas sont vains, & Madame est sortie.

LE COMTE *à Lucie.*

*(à part.)*

Adieu. Si mon ardeur n'éclate dans ce jour,  
Sa fille part demain, je la perds sans retour.  
De parler au plutôt cette raison me presse;  
Dans un si grand peril déclarons ma tendresse.  
Demandons Leonore; il le faut sans sarder,  
Et quand l'amour craint tout, il doit tout hazar-  
der.



## S C E N E I V.

LUCIE *seule.*

**J**E déplore son fort , & je plains Leonore ,  
Chaque moment accroît , l'ennui qui la dévore ;  
Depuis l'instant fatal qu'elle a vû le Marquis ,  
Une morne tristesse accable ses esprits.  
Son état m'épouvante , & sa peine me touche ;  
Les sanglots étouffés expirent dans sa bouche ,  
Aucun mot échapé ne se mêle avec eux ;  
Sa douleur est muete , & son silence affreux.  
J'ai beau la conjurer d'éclaircir mes allarmes ,  
Au lieu de me répondre , elle cache ses larmes :  
Dans le fond de son cœur je ne puis penetrer.  
Si sa mere sçavoit .... Mais je la vois rentrer.

*( Elle sort. )*

## S C E N E V.

LA MARQUISE, LEONORE.

LA MARQUISE.

**L**eonore, approchez , il est tems que mes  
mains

Ecartent le rideau qui voile vos destins.

Du monde pour toujours vous allez disparaître ;

Dans cet instant fatal vous devez vous connoître.

Pour vous faire un état digne de vos ayeux ,

J'ai caché ce secret aux regards curieux :

Mais quand vous quittez tout , je ne dois plus  
rien taire.

Faisant briller pour vous tout l'amour d'une me-  
re ,

J'ai sur votre personne épuisé mes bontés ;

Et malgré tant de soins que vous m'avez coûtés ,

Vous êtes étrangere , & n'êtes point ma fille.

LEONORE.

Qu'entens-je !





COMEDIE HEROIQUE. 47  
LA MARQUISE.

Un coup du fort vous mit dans ma famille.  
Londre est votre patrie , & non pas ce séjour.  
Le Comte de Suffex vous y donna le jour.  
Accusé faussement par une brigue lâche ,  
Il vit son nom flétri d'une éternelle tache.  
On proscrivit sa tête , on confisqua ses biens ,  
Et l'aveugle fureur dégrada tous les siens.  
Aux noirs traits de l'envie injustement en prise ;  
Ce malheureux Seigneur se sauva dans Venise.  
Le fidelle Neüilli suivit lui seul ses pas ,  
Et le Comte perit au milieu des combats.  
Son épouse avec vous porta ses pleurs en France.

Je la vis : son air noble annonçoit sa naissance.  
Elle vous ressembloit. Son malheur me toucha ;  
La plus forte amitié d'abord nous attacha :  
Mais le chagrin bien-tôt finit sa triste vie ,  
Et le ciel me priva de cette illustre amie.  
La Comtesse en mourant ( j'ai peine à retenir  
Les larmes que m'arrache un si dur souvenir )  
Vous remit dans mes mains , en vous baignant  
de larmes ,  
Et me recommanda votre enfance & vos charmes.

Je lui jurai pour vous un amour maternel ,

# 48 LE COMTE DE NEUILLI;

Et j'ai rempli depuis ce serment solennel.  
 Mon fils n'étoit pas né. Je n'avois en partage  
 Qu'une fille pour lors à peu près de votre âge.  
 Pour comble de malheurs, je la perdis, hélas!  
 Le jour que votre mere expira dans mes bras.  
 Ma douleur profita de cette circonstance;  
 Et renfermant en vous toute mon esperance,  
 Je vous mis en sa place, & changeai votre sort.  
 De Miledi Sufflex en publiant la mort,  
 Je fis en même tems répandre la nouvelle,  
 Que sa fille la nuit étoit morte après elle.  
 Depuis ce même jour vous occupez son rang;  
 Ma tendresse est égale à la force du sang;  
 Et le nœud qui vous tient liée à ma famille,  
 Ne seroit pas plus fort quand vous seriez ma  
 fille.

Gardez un nom si doux; J'aime à le proferer;  
 Et même, en ce moment qui va nous séparer,  
 Et mettre à nous revoir un obstacle invincible;  
 J'éprouve les combats d'une mere sensible.  
 Je souffre en vous parlant les plus vives douleurs,  
 Et je ne puis vous voir, sans répandre des pleurs.

## LEONORE.

Madame en ces instans les plus grands de ma vie.  
 Je demeure affligée, étonnée, attendrie.  
 Tant de secrets nouveaux que j'apprens à la fois,  
 M'ont

M'ont presque dérobé l'usage de la voix.

Mon ame & tous mes sens qu'ils viennent d'interdire,

Succombent sous ce poids , & n'y sçauroient suffire.

Trop de trouble accompagne un sort si peu commun,

Et j'ai trop de devoirs pour en remplir aucun.

Je dois pleurer la mort , & les malheurs d'un pere,

Et je dois regretter la perte d'une mere.

Je dois remercier votre cœur généreux

De tout ce qu'il a fait pour moi comme pour eux.

Je dois en même tems gemir au fond de l'ame

De tout perdre aujourd'hui jusqu'au bonheur ,

Madame ,

Que je croyois avoir de vous appartenir.

Le ciel par plus de coups pouvoit-il me punir !

Dans ce comble de maux , tout ce qui me console,

Vous m'avez ordonné , quelle douce parole !

De conserver toujours jusqu'aux derniers soupirs

Le nom de votre fille où tendent mes desirs.

Ah ! si je ne tiens pas à vous par la naissance ,

J'y tiens par les bienfaits & la reconnoissance ;

Et pour un cœur bien né je sens par mon transport

D

50 LE COMTE DE NEULLI;

Qu'il n'est point de lien plus puissant , ni plus fort.

Je sens , dans ces momens que je suis éclairée ,  
Qu'il accroît le respect dont m'avoit pénétrée  
La croyance où j'étois de vous devoir le jour.  
Ayant plus fait pour moi , je vous dois plus  
d'amour.

Vos bontés, si de vous j'avois reçu la vie,  
Avec plus de splendeur , ne m'auroient pas  
nourrie ;

Et quelque ardeur qu'elle ait , ma tendresse ja-  
mais

Ne sçauroit égaler vos soins & vos bienfaits.

LA MARQUISE.

Par là , vous ajoutez à mon regret sincere ,  
Et vous meritez trop que je sois votre mere.  
J'en garderai toujours les tendres sentimens.  
Adieu, votre présence augmente mes tourmens.  
Tenez votre secret dans un profond silence ,  
Et de vos fiers tirans redoutez la puissance.



SCENE VIII.

LEONORE *seule.*

**R** Espirons ! De son fils je ne suis pas la sœur,  
Et je sens succéder la joye à la douleur.  
Je puis l'aimer sans crime , & je puis le lui dire.  
Quelle douceur ! déjà je brûle de l'instruire.  
Mon frere ! en l'apprenant quel sera ton trans-  
port !

O , ciel ! un jour plus tard , si j'eusse appris mon  
fort ,

J'allois lier mes vœux d'une chaîne éternelle.  
Je ne puis y songer sans une horreur mortelle.  
O , vous ! jeunes beautés qu'un amour malheu-  
reux

Pousse à franchir trop vîte un pas si dangereux ;  
Tremblez ; que mon exemple aujourd'hui vous  
a riët

Et craignez les regrets qu'un tel choix vous ap-  
prête.

Attendez le moment. Tout changera pour vous ;  
Et du sein de l'orage , il naît un tems plus doux :  
Mais je ne songe pas que d'un bien qu'il ignore,

Dij

52 LE COMTE DE NEUILLI;

Je devrois informer un amant qui m'adore:

J'y vole. Son état a besoin de secours.

Chaque instant que je perds met en danger ses  
jours.

*Fin du troisieme Acte.*





# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LUCIE.

LA MARQUISE.

**J**E ne vois pas mon fils. Quel charme ailleurs  
l'attire.

De son heureux Hymen il est tems de l'instruire.

Il doit sans differer lui-même y consentir.

Les momens nous sont chers. Qu'on aille l'avertir.

LUCIE.

Je cours pour fatisfaire à votre impatience :

Mais , Madame , voilà le Comte qui s'avance.



## S C E N E II.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

**M** Adame, je vous vois, & mon cœur transf-  
porté

Goûte enfin un bonheur que j'ai tant souhaité.  
Du Comte de Suffex l'ami fidele & tendre  
Brûloit de s'acquitter du devoir qu'il doit ren-  
dre

Au généreux appui de sa triste maison.  
Vos bontés ont tout fait en faveur de son nom.  
Vous avez dans l'exil protégé sa famille,  
Et comblé de vos dons son épouse & sa fille.  
Pénétré de leur sort, je viens pour les pleurer,  
Pour honorer leur cendre & pour vous admi-  
rer.

LA MARQUISE.

J'aurois voulu du sort reparer l'injustice,  
Et vous élevez trop un si foible service.  
Je lui dois dans ce jour l'honneur que je reçois.  
Ce bonheur est si grand. ....



COMEDIE HEROIQUE. 55  
LE COMTE.

Il est plus grand pour moi.

Trop fûr que la Comtesse , & sa fille après elle ,  
Ont rejoint mon ami dans la nuit éternelle ;  
Je puis présentement , après avoir rendu  
A leurs mânes chers tout ce qui leur est dû ;  
Je puis agir pour moi près de leur protectrice ,  
Sans que leur voix s'en plaigne , & leur ombre  
en gemisse.

Je suis venu d'abord voir en vous leur appui.  
Un intérêt nouveau me conduit aujourd'hui.  
Je vous suis attaché par la plus forte estime ;  
Je voudrois l'être encor par un nœud plus intime.  
Pardonnez , mais mon cœur ne sçauroit reculer.  
Il n'a que cet instant , Madame , pour parler ;  
Un couvent doit demain enfermer Leonore....  
Et ce mot échappé vous dit que je l'adore.  
Ma flâme vous surprend : dans l'espace d'un jour,  
Au sein de la douleur , je succombe à l'amour.  
Mais contre la beauté , que peut notre sagesse ?  
Il m'est doux , quand je suis soumis à la tendresse,  
De voir que votre fille est du moins mon vain-  
queur.

C'étoit à votre sang que je devois mon cœur.

LA MARQUISE.

Monsieur , le noble aveu d'une flâme si belle

## 56 LE COMTE DE NEULLI,

Flatte trop Leonore , & moi-même avec elle;  
Elle ne peut attendre un plus heureux destin.  
Puisqu'il faut l'avoüer , je sens un vrai chagrin  
Qu'elle ait pour la retraite un penchant invincible.  
Je tremble que ce goût ne la rende inflexible ;  
Et , quelque glorieux que soit un tel lien ,  
La raison me défend de la gêner en rien.

### LE COMTE.

De l'exiger moi-même , ah ! je suis incapable.  
Si vers la solitude un attrait véritable  
Entraîne constamment son esprit retiré ;  
Malgré la vive ardeur dont je suis dévoré ,  
J'inclinerai toujours vers le parti qu'elle aime.  
Son bonheur m'est cent fois plus cher que le  
mien même.

J'aspire au nom d'époux , & non pas de tiran ;  
Et de la liberté je suis trop partisan.  
Tout ce que je demande est , par un esprit sage,  
De retarder encor pour son propre avantage.  
Peut-être son penchant n'est qu'un goût passager  
Qu'un moment a produit , qu'un instant peut  
changer.

S'il est tel que je dis , souffrez que j'en profite.

### LA MARQUISE.

C'est le moins que je doive à votre vrai mérite ,  
Je veux bien différer , & personne que vous

De mon consentement ne sera son époux ;  
 Vous avez sur son cœur plus de droit que tout  
 autre ,  
 Et je m'applaudirois d'unir son fort au vôtre.

LE COMTE.

Qu'une telle assurance a pour moi de douceur !

LA MARQUISE.

Mais ce n'est pas assez de ce discours flateur ,  
 Il faut d'un autre prix payer ce que vous êtes ;  
 Votre estime pour moi , vos qualités parfaites ,  
 Votre nom , en un mot , tout me fait une loi ,  
 De confier ici , Monsieur , à votre foi ,  
 Un secret important , qui vous comblant de joie ,  
 Va vous ....

SCENE III.

LE COMTE , LA MARQUISE , LUCIE.

LUCIE.

AH ! dans le trouble où mon ame est en  
 proie...

LA MARQUISE à Lucie.

Quel est donc le sujet d'un tel saisissement ?

58 LE COMTE DE NEUILLI,  
LUCIE.

Madame , votre fils se meurt dans ce moment.  
Rien ne peut dissiper sa foiblesse cruelle,  
Et son front est couvert d'une pâleur mortelle.

LA MARQUISE.

Je vole à son secours , & succombe à ce trait.  
Adieu, Comte , tantôt vous sçaurez mon secret.

( Elle sort avec Lucie. )

---

SCENE IV.

LE COMTE *seul.*

C E coup est accablant ; pour elle j'en soupire :

Mais quel est le secret qu'elle vouloit me dire ?  
Regarde-t-il Suffex , ou touche-t'il mes feux ?  
S'il les favorisoit que je serois heureux !

( Il sort. )



SCENE V.

LE MARQUIS, LEONORE.

LEONORE.

**M**On frere, rappelez votre ame évanouïe ;  
Venez , & que d'un mot je vous sauve la vie.

LE MARQUIS.

Non. Laissez-moi mourir.

LEONORE.

Quittez ce noir dessein,  
Tout vous invite à vivre , apprenez le dessein . . . .

LE MARQUIS.

Quand vous m'allez quitter , vous voulez que je  
vive !

LEONORE.

Je ne vous quitte plus , & ma joie est si vive . . . . .  
Mon frere, écoutez-moi , songeons à profiter  
Du moment où mon cœur peut la faire éclater.

LE MARQUIS.

Non, je n'écoute rien. Quand mon ame est mou-  
rante ,

Vous montrez à mes yeux une joie offensante ;  
Cruelle !

60 LE COMTE DENEUILLI,  
LEONORE.

Je n'en eus jamais tant de sujet.  
LE MARQUIS.

Ah ! peux-tu me percer d'un plus sensible trait ?  
Est-ce d'abandonner un frere qui t'adore,  
Et contraint de cacher le feu qui le devore ?

LEONORE.

Des transports que je fais éclater devant vous,  
Ah ! la source est plus pure, & le motif plus  
doux !

Rien ne condamne plus notre juste tendresse :  
Donnez un libre cours à l'amour qui vous presse.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LEONORE.

Je dis que tout doit vous calmer,  
Vous n'êtes pas mon frere, & vous pouvez m'aimer.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas son frere. O Ciel ! puis-je le croire ?

LEONORE.

Non vous ne l'êtes pas, pour mon bien, pour ma  
gloire.

Je n'ai pas vû le jour dans ce climat heureux.  
Du Comte de Neuilli c'est l'ami si fameux,  
Le Comte de Suffex dont je tiens la naissance,

COMEDIE HEROIQUE. 61

Et ce sont ses malheurs qui m'ont conduit en France.

Votre mere elle-même aujourd'hui m'a tout dit.

LE MARQUIS.

Arrêtez ! menagez ce passage subit

De l'extrême douleur à la joie excessive.

Il donne une secousse & si prompte & si vive

A mes sens ébranlés , qu'ils vont se désunir,

Et je crains d'expirer d'un excès de plaisir.

Vous n'êtes pas ma sœur , ma chere Leonore !

LEONORE.

Non, je ne la suis pas.

LE MARQUIS.

Ah ! repétez-le encore.

D'un bonheur si parfait qu'il n'osoit esperer ,

Mon cœur , mon tendre cœur ne peut trop s'assurer.

Ce titre qui faisoit ma peine & ma contrainte ,

Je puis le prononcer sans rougeur & sans crainte !

LEONORE.

O ! mon frere !

LE MARQUIS.

O ! ma sœur ! Que ce nom a d'appas ,

A present que je sçai que vous ne l'êtes pas !

Jouïssons de concert de la douceur extrême,

De nous dire, ma sœur, mon frere , je vous aime.

62 LE COMTE DE NEULLI,  
Proferons mille fois tous deux des mots si doux ;  
Et ne changeons ces noms que pour celui d'é-  
poux.

LEONORE.

Oùi, j'aime à les redire, & j'aime à les entendre ;  
Nous les avons portés dès l'âge le plus tendre :  
Sous des titres si chers déguisant son vrai nom ,  
L'Amour a dans nos cœurs prévenu la raison  
Avant qu'elleregnât il étoit notre maître ,  
Et je brûlois pour vous avant de me connoître :  
Si l'on m'avoit , dès-lors , révélé mes destins ,  
Qu'on nous eût épargné de trouble , & de cha-  
grins !

Sûrs de nos sentimens & de notre innocence ,  
Avec quelle douceur , avec quelle assurance ,  
Nous nous fussions livrés à nos tendres trans-  
ports ;

Que d'instans au plaisir ont volé les remords !  
Grand Dieu ! je m'étonnois qu'une flâme si pure  
Pût offenser tes loix , & blesser la nature ;  
Et, démentant la voix de ces remords cruels ,  
Nos feux étoient trop beaux pour être criminels.

LE MARQUIS.

Nous sommes détrompés d'une erreur si fatale ,  
Quel heureux changement ! Il n'est rien qui l'é-  
gale ;



COMEDIE HEROIQUE. 63

Le bien qui nous arrive est à son plus haut point ,  
Et de le repeter je ne me lasse point :

Oùï, l'Amour pour nous seuls a fait un tel miracle ;

Nous pouvons nous aimer , & nous voir sans obstacle.

Comme moi , sentez-vous , après tant de tourmens ,

Sentez-vous la douceur d'un retour si charmant ?  
Songez-vous que les nœuds d'un flateur himenée  
Vont à tous vos momens unir ma destinée ?

LEONORE.

J'y songe avec transport : mais , dans ce même jour ,

Si le pas que j'ai fait nuisoit à notre amour ,  
S'il formoit un obstacle au bonheur où j'aspire ?

LE MARQUIS.

Quelle crainte est la vôtre ? Et qu'osez-vous me dire ?

Par un trait de vertu vous avez fait ce pas ;

Il vous est glorieux , & ne vous force pas.

Ma mere m'en chérit , vous en êtes aimée ,

De nos feux mutuels elle sera charmée :

Vos graces , vos vertus , votre rang qu'elle sçait ,

Sa tendresse pour vous , & tout ce qu'elle a fait ,

Vous répondent trop bien de l'aveu de son ame ;

64 LE COMTE DE NEUILLI ,

Et je jure à vos pieds par l'ardeur qui m'enflâ-  
me ,

Par cette chere main qui peut me rendre heu-  
reux ,

De ne souffrir jamais qu'on forme d'autres  
nœuds.

Je jure qu'il n'est point d'effort , ni de puissance,  
Qui puissent désormais ébranler ma constance ;  
Et qu'en dépit du sort , je tiendrai mon serment.

---

SCENE VI.

LE MARQUIS, LEONORE ,  
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

**J**E cherche en vain mon fils. Mais quel éton-  
nement !

Mon fils , que faites-vous aux pieds de Leonore ?

LE MARQUIS.

Mon cœur qui la connoît , lui jure qu'il l'adore,  
Madame ; & dans ce jour il ose se flatter  
Qu'approuvant le transport qu'il a fait éclater ,  
Vous voudrez. . .

LA MARQUISE.

Levez-vous. Que votre ame modere  
L'ardeur

L'ardeur de ce transport qui surprend votre mere  
Leonore , j'ai lieu de me plaindre de vous.

Vous avez , méritant mon trop juste courroux ,  
Contre mes volontés & contre ma priere ,  
Révelé des secrets que vous auriez dû taire ,  
Et qui peuvent troubler l'ordre de ma maison.

LEONORE.

Madame , pardonnez ; je l'ai dû par raison :  
Pour sauver votre fils d'une perte prochaine ,  
Si je n'avois parlé , sa mort étoit certaine.

LA MARQUISE.

C'en est assez. Rentrez dans votre appartement.



S C E N E VI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,

LE MARQUIS.

**J**E ne sçai que penser d'un pareil traitement.

LA MARQUISE.

Avec douleur, mon fils, je dois ici vous dire  
Qu'au choix de votre cœur je ne sçaurois souf-  
frir.

LE MARQUIS.

Ciel ! A tant de rigueur qui peut donc vous por-  
ter ?

LA MARQUISE.

Des obstacles puissans qu'on ne peut surmonter ,

Et puisqu'il faut , mon fils , que je vous en in-  
struise ,

Au Comte de Neuilli Leonore est promise.

LE MARQUIS.

Quoi ! Ma mere, aux' dépens' de mes vœux les plus doux...

LA MARQUISE.

**D'une riche heritiere elle a fait choix pour vous.**

## LE MARQUIS.

Sans l'aveu de mon cœur ! qui vous y détermine ?

## LA MARQUISE.

L'état de ma maison qui touche à sa ruine,

## LE MARQUIS.

Non, vous ne le sçauriez rétablir à ce prix,

Puisqu'il en couteroit le jour à votre fils.

Je sens pour Leonore une si vive flâme,

Qu'elle anime mon sang, qu'elle tient à mon ame.

Rien ne peut l'en ôter. Jugez de mon ardeur,

Puisque je l'adorois, en la croyant ma sœur.

Craignez pour moi l'état d'où je fors tout à l'heure ;

Si vous nous séparez, il faudra que je meure.

Il n'est que deux partis, décidez de mon sort ;

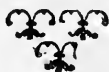
Donnez-moi Leonore, ou donnez-moi la mort.

## LA MARQUISE.

C'est un premier transport, j'excuse sa foiblesse.

Le tems le calmera, mon fils, & je vous laisse.

( Elle sort. )



## SCENE VIII.

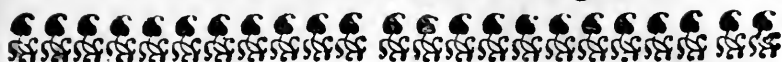
LE MARQUIS *seul.*

**N** On, le tems ne fera qu'augmenter ma fureur,  
Que ne me laissoit-on mourir dans mon  
erreur ?

Quand je croyois brûler d'une ardeur criminelle,  
La mort à mes regards étoit bien moins cruelle ,  
Que la perte d'un bien que je me suis promis,  
Et qui m'est enlevé quand il devient permis.

*Fin du quatrième Acte.*





## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

[ LE MARQUIS; L'ÉONORE.

LE MARQUIS.

**R**Épondez, Leonore, à mon impatience,  
 Parlez, ne laissez pas mon esprit en balance,  
 Avez vous de ma mere adouci les rigueurs?  
 Et puis-je me flatter ....

L'ÉONORE.

Jugez-en par mes pleurs.  
 Ils n'ont pû la changer, son ame est inflexible,  
 D'autant plus qu'à nos maux elle paroît sensible,  
 Qu'elle combat nos vœux par effort de raison;  
 Et que j'ai contre moi le bien de sa maison.

LE MARQUIS.

Pour faire mon bonheur & son propre avantage,  
 Eh quoi, n'avez-vous pas tous les dons en par-  
 tage?

C'est l'amour mutuel, c'est l'accord des humeurs,  
 Qui seuls du mariage assurent les douceurs.

Le perfide intérêt, l'affreuse politique,  
 Enfantent le divorce & le feu domestique,

70 LE COMTE DE NEUILLI,

Ils ne forment des nœuds qu'afin d'en abuser,  
Et n'unissent les cœurs que pour les diviser.  
Ma mere, pour les croire est aujourd'hui cruelle ;  
Et moi , pour mon repos je dois être rebelle.  
Venez , plus d'un parent dont je suis adoré ,  
Vous offrira contre elle un asile assuré ,  
Là nous pourrons lier...

LEONORE.

O , Ciel ! Quelle entreprise !  
Qui ? Moi , me dérober des bras de la Marquise !  
Suivant de vos esprits l'aveugle passion ,  
Causar & partager votre rebellion !  
Moi , payer d'un tel prix ses bienfaits , sa tendresse !  
Que jusqu'au déshonneur je porte ma foiblesse !  
Et m'oubliant ainsi... Non , ne l'esperez pas.  
Vous me verriez plutôt affronter le trépas.  
Tout mon bonheur dépend de me voir votre  
épouse,  
Mais je suis à tel point de mon devoir jalouse ,  
Qu'en dépit de ma flâme , & malgré votre feu ,  
Je ne la deviendrai que de son propre aveu.  
Autant que votre amour votre estime m'est  
chère ;

Et si je vous croïois , je perdrais la dernière.

LE MARQUIS.

Que prétendez-vous donc ?



COMEDIE HEROIQUE. 71  
LEONORE.

Réprimer votre ardeur ;  
Votre gloire l'exige ainsi que mon honneur ,  
Pour vous-même je dois me conserver sans tache ;  
Et si j'osois tenter une fuite si lâche ,  
Le pas déshonorant que je ferois pour vous ,  
Satisfaisant l'amant , feroit rougir l'époux.

LE MARQUIS.

La fuite , quel que soit le préjugé severe ,  
Ne fait jamais rougir , quand elle est necessaire ,  
L'Hymen ....

LEONORE.

Non. D'un tel nœud je sens trop le danger ;  
Et sans fremissement je ne puis y songer.  
Si nous formions tous deux cette chaîne coupable ,

Votre mere armeroit son pouvoir redoutable ,  
Perdant de votre épouse & le titre & les droits ,  
Je serois malheureuse , & blâmée à la fois.  
Leonore de vous se verroit séparée ,  
Et pour comble d'horreur , vivroit deshonorée.  
Non , vous brûlez pour moi d'un trop parfait  
amour ,

Pour vouloir m'exposer à cet affreux retour.  
Par le destin cruel si je suis maltraitée ,  
J'ai du moins la douceur de me voir respectée ,

72 LE COMTE DE NEUILLI,  
Et c'est toujours un bien de pouvoir dans mon  
fort,

Soupirer sans reproche & pleurer sans remord.

LE MARQUIS.

Mais si vous demeurez dans ce séjour funeste,  
On prépare pour vous un nœud que je déteste,  
Le Comte de Neuilli va m'enlever ma sœur,  
Et de tous ses appas se voir le possesseur.

LEONORE.

Rassurez-vous, jamais je ne serai sa femme,  
Rien ne doit, rien ne peut y contraindre mon  
ame ;

De la Marquise en tout je revere la loi :  
Mais je sçai que ma main ne dépend que de moi.  
Vous possédez mon cœur, je regne sur le vôtre,  
Mon devoir me défend d'en épouser un autre ;  
Rien ne peut ébranler un cœur comme le mien,  
Quand il a la raison & l'honneur pour soutien,  
Je Jure d'être à vous, ou de n'être à personne,  
Ma tendresse le veut, ma gloire me l'ordonne,  
Toutes deux à mon cœur parlent également,  
Et fiez-vous à lui de remplir mon serment.

LE MARQUIS.

Je vais revoir ma mere, & , fûr de votre flâme,  
Faire un dernière effort pour désarmer son ame.  
Adieu. Si mes soupirs sont encor superflus,

Mon cœur désespéré ne se contraindra plus,  
Des plus grandes fureurs il deviendra capable,  
Et pour vous obtenir, croira tout pardonné.

---

S C E N E I I.

LEONORE *seule.*

**V** It-on jamais Amans plus malheureux que nous ?

Et peut-on être en bute à de plus rudes coups ?  
A peine délivrés du poids honteux du crime,  
Nous voïons tout s'armer contre un feu legitime ;  
Mais le Comte paroît, je sens à son aspect,  
Un mouvement mêlé de crainte & de respect.

---

S C E N E I I I.

LE COMTE, LEONORE.

**LE COMTE.**

**M** Adame, en ce moment, je doute si je veille ;  
Le bruit le plus flatteur a frappé mon oreille.  
On dit que par l'effet d'un heureux changement,  
Le monde ne perd plus son plus grand ornement  
On ajoute, & j'attens votre aveu pour le croire,  
Que d'y fixer vos pas je dois avoir la gloire,

74 LE COMTE DE NEUILLI,

Et qu'au gré de mes vœux , le plus beau des liens  
Doit enchaîner , ce soir , vos jours avec les miens.  
Vous me voyez surpris de ce bonheur insigne,  
D'autant plus que mes soins n'ont pû m'en rendre  
digne ,

Qu'à vos yeux mon amour a paru s'oublier,  
Et n'a pas consulté votre cœur le premier.

LEONORE.

Il est vrai , la Marquise ordonne cette fête ;  
Mais , Monsieur . . .

LE COMTE.

Achevez , quel trouble vous arrêté ?

O , Ciel ! Je vois des pleurs qui coulent de vos  
yeux.

Aurois-je le malheur de vous être odieux ?

Et m'auroit-on flatté d'une fausse espérance ?

Parlez , à vos desirs feroit-on violence ?

Daignez me dévoiler vos sentimens secrets ,

Je prendrai leur parti contre mes intérêts.

De l'Hymen que j'attens dépend mon bien su-  
prême :

Mais , Madame , je veux le tenir de vous-même.

De ma félicité j'aurois trop à rougir ,

S'il devoit à votre ame en coûter un soupir.

J'aime mieux voir cent fois mon attente déçûë ,

Et mourir du regret de vous avoir perduë ,

Que de vous posséder par des liens contrainsts ,  
 Qui sans joindre nos cœurs, uniroient nos des-  
 tins.

## LEONORE.

Ce discours m'enhardit à rompre le silence,  
 Et vous meritez trop toute ma confiance,  
 Un homme tel que vous, fait ma regle aujour-  
 d'hui,

Et veut des procédés aussi nobles que lui.

Personne plus que moi ne vous est redevable ;  
 Et, par plus d'un endroit, vous m'êtes respectable.

Ce qui fait ma douleur, tout mon sang répandu  
 Ne sçauroit m'acquitter de ce qui vous est dû.

Rendre vos jours heureux est ma plus forte envie,  
 Pour un bonheur si doux je donnerois ma vie ;

Et cependant, tel est mon sort infortuné,  
 Que malgré mes efforts, mon esprit entraîné,

Ne sçauroit procurer votre bien qu'il souhaite.

Ce bien rendroit ma joye, & ma gloire parfaite :

Mais il m'est interdit même par mon devoir ;

Ce qui doit l'assurer, n'est plus en mon pouvoir.

Un autre par malheur, un autre a ma tendresse,

Par effort de vertu je vous dis ma foiblesse ;

Et cet aveu si rare & si cruel pour nous,

Vous prouve jusqu'où va mon estime pour vous.

76 LE COMTE DE NEUILLI,  
LE COMTE.

De ce coup imprévû ; je fremis , je soupire ,  
Et, dans le même-tems, mon esprit vous admire ;  
Mais, Madame , achevez de me percer le cœur ,  
Et dites-moile nom de votre heureux vainqueur.

---

S C E N E I V.

LE COMTE, LEONORE, LEMARQUIS.

LE MARQUIS.

**C**Omte , il n'est plus de frein à l'ardeur qui  
m'entraîne ,  
Et dans mon désespoir je me possède à peine.  
Connoissez un rival à ce bouillant transport ;  
Votre Hymen qu'on prépare est l'arrêt de ma  
mort.  
Nous nous aimons tous deux dès l'âge le plus  
tendre ,  
Et l'on m'arrachera . . . .

LE COMTE.

Dieu ! Que viens-je d'entendre ?

Il aime Leonore , & j'en fremis d'horreur.  
Son frere !

LEONORE.

Il ne l'est pas.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas sa sœur?

Et qui donc êtes-vous? Répondez.

LEONORE.

Je suis née

D'une race aussi noble, & plus infortunée.

LE COMTE.

Parlez : rien n'est égal au trouble que je sens.

Quel est votre País ?

LEONORE.

Londres.

LE COMTE.

Et vos parens ,

Respirent-ils encore ?

LEONORE.

Non, je n'ai plus de mere ;

Et vous étiez l'ami de mon malheureux pere.

LE COMTE.

Du Comte de Suffex, ah ! vous êtes le sang.

LEONORE.

Oüi, que dans votre cœur je reprenne son rang.

LE COMTE.

D'un ami tant pleuré j'embrasse donc la fille,

Elle que je croïois morte avec sa famille,

78 LE COMTE DE NEUILLI;

Et dans un même objet qui fixe mes esprits,  
 L'amour & l'amitié se trouvent réunis ;  
 Ce que le premier perd, l'autre ici le retrouve,  
 Et rien n'est comparable à tout ce que j'éprouve.  
 Je ne puis m'empêcher de gémir comme amant,  
 Et je suis comme ami dans le ravissement.  
 La joie & la douleur , la pitié , la surprise  
 A des transports divers mettent mon cœur en  
 prise ,  
 Et forment un état incertain & confus,  
 Où l'ame est partagée , & ne se connoît plus.

LEONORE.

Que l'amitié , Monsieur , demeure la maîtresse ;  
 D'une fille pour vous j'ai toute la tendresse.  
 D'un pere en ma faveur prenez les sentimens,  
 Et laissez-vous toucher par mes gémissemens.  
 Il ne me reste plus de parens dans le monde;  
 Ce n'est que sur vous seul que mon espoir se  
 fonde.

La Marquise devient insensible aujourd'hui ;  
 Et mon malheur est sûr , si je n'ai votre appui.

LE MARQUIS.

Ce spectacle touchant rend mon ame interdite,  
 Et je sens à mon tour la pitié qui m'agite,  
 Fortune ! Contre moi falloit-il susciter  
 Un rival que je dois & plaindre , & respecter ?



COMEDIE HEROIQUE. 75  
LE COMTE.

Je ne puis soutenir une attaque si vive ,  
Du Comte en même-tems j'entends la voix plain-  
tive ;

Je l'entends dans mon cœur me repeter tout bas ,  
Ces mots qu'il profera, mourant entre mes bras.  
Cher Neuilli , me dit il, la mort m'est favorable ,  
Ma femme avec ma fille est tout ce qui m'accab-  
ble ,

Leur destin malheureux est digne de pitié.  
Elles n'ont pour tout bien que ta seule amitié.  
A ma fille sur tout ton aide est nécessaire ,  
Daigne la secourir , & lui servir de pere.  
Je vous en servirai : J'en ai fait le serment ,  
Et je vais le remplir dans ce même moment.  
J'ouvre les yeux. L'amour n'est pas fait pour mon  
âge ,

La solide amitié doit être mon partage.  
C'en est fait. Dans mon ame elle reprend ses  
droits ,

Et pour la signaler , je rentre sous ses loix.



## SCENE DERNIERE.

LE COMTE , LE MARQUIS. LEONORE,  
LA MARQUISE.

## LE COMTE.

**D**U Comte de Suffex la fille m'est connue ;  
Madame , & mon amour expire à cette vûë.  
Un sentiment plus juste , un soin plus genereux  
M'occupent maintenant , & me parlent pour eux.  
Ils s'aiment d'une ardeur parfaite & mutuelle,  
Je rougirois de rompre une union si belle ;  
Loïn de les traverser , je dois les soutenir.  
Ils sont faits l'un pour l'autre , & daignez les unir.  
Beauté , vertu , naissance , elle a tout en partage ,  
La fortune , il est vrai , n'est pas son appanage ;  
Mais ma vive amitié , pour hâter ce lien ,  
L'adopte pour ma fille , & lui donne mon bien.  
Un veritable ami doit tenir lieu de pere.  
Et c'est votre destin d'être toujours sa mere.

## LA MARQUISE.

Je me sens attendrir de tout ce que je voi ,  
Monsieur , & votre exemple est une loi pour moi.

( à Leonore. )

( à Leonore. )

Pour la seconde fois entrez dans ma famille.

LEONORE.

Madame, qu'il m'est doux de rester votre fille !

LE MARQUIS.

Ah, ma mere ! ah, Monsieur ! j'ai trop peu d'une  
voix,

Pour vous remercier du bien que je vous dois.

F I N.

---

# LIVRES ET PIECES DE THEATRE

Imprimés, & qui se vendent à Paris chez PRAULT pere,  
Quay de Gèvres, au Paradis.

*De Monsieur DE BEAUCHAMPS.*

**R**echerches sur les Théâtres de France, depuis 1161.  
jusqu'en 1735. in-8°. 3. vol. ou en 1. vol. in-4°. gr. pap.

*De Monsieur MAUPOINT.*

Bibliothèque des Théâtres, in-8°.

*De Monsieur DE BOISSY.*

Oeuvres de Théâtre, in-8°. quatre volumes.

*Les deux premiers volumes du Théâtre François, contiennent,*

Tome I. { La Rivale d'elle-même, Comédie.  
L'Impatient, Comédie.  
Le Babillard, Comédie.  
Admete & Alceste, Tragedie, *Hollande.*

Tome II. { Le François à Londres, Comédie.  
L'Impertinent malgré lui, Comédie.  
Le Badinage, Comédie, *Hollande.*

*Les deux derniers volumes du Théâtre Italien, contiennent,*

Tome I. { Le Triomphe de l'Interêt, Comédie, *Holl.*  
Le Je ne sçai quoi, Comédie.  
La Critique, Comédie, avec le Prologue de  
l'Auteur superstitieux.  
La Vie est un songe, Comédie héroïque.

Tome II. { Les Etrennes, ou la Bagatelle, Comédie; avec  
les nouvelles Prédications.  
La surprise de la Haine, Comédie.  
Apologie du Siècle, ou Momus corrigé, Com.  
Les Billets doux, Comédie.

*Toutes ces Pieces se vendent aussi séparément.*

Les Amours anonimes, & le Comte de Neuilli, Comédies du  
même Auteur, se vendent séparément des Oeuvres de Théâtre.

*De Monsieur DESTOUCHES, de l'Academie Française.*

Oeuvres de Théâtre, in-12. trois vol. avec des corrections,  
des changemens, & des augmentations considerables à  
toutes ses Comedies.

- Tome I. { Le Curieux impertinent.  
L'Ingrat.  
L'Irresolu.  
Le Medisant.
- Tome II. { Le triple Mariage.  
L'Obstacle imprévu.  
Le Philosophe marié.  
L'Envieux, *sous presse.*
- Tome III. { La fausse Agnès, *sous presse.*  
Les Philosophes amoureux.  
Le Glorieux.  
Le Tambour nocturne, *sous presse.*

*Toutes ces Pieces se vendent séparément.*

*De Monsieur DE MARIVAUX.*

Nouvelles Oeuvres de Théâtre, in-12. trois volumes.

*Les deux premiers Volumes contiennent les Pieces du Theatre  
François.*

- Tome I. { Annibal, Tragedie.  
Le Dénouement imprévu, Comedie.  
L'Isle de la Raïson.
- Tome II. { La seconde surprise de l'Amour.  
La réunion des Amours.  
Les Sermens indiscrets.

*Le troisième Tome contient les Pieces du Theatre Italien.*

- Tome III. { L'Isle des Esclaves.  
Le triomphe de l'Amour.  
L'Ecole des Meres.  
L'heureux Stratagème.

*Toutes ces Pieces se vendent séparément.*

De M. DE R\*\*\*.

Les caprices de l'Amour, Comedie.

La Dupe de soi-même, Comedie.

*Ces deux Pieces se trouvent à la fin de chaque partie du Livre intitulé, La Veuve en puissance de Mari, in-12. 2. vol.*

De Monsieur BRUEYS.

L'Avocat Patelin, Comedie, in-12.

L'Opiniâtre, in-12.

Le Sot toujours sot, in-12.

De Madame DURAND.

Les Comedies en Proverbes.

*Elles se trouvent dans le Livre intitulé, Voyage de Campagne, in 12. 2. vol.*

De Monsieur RICCOBONI.

Ode prononcée à l'ouverture du Théâtre Italien, en l'année 1733. in-8°.

Compliment prononcé à la clôture du même Théâtre, en 1734. in-8°.

De Monsieur ROMAGNESI.

Compliment prononcé par Mademoiselle Silvia & par lui-même, pour la clôture du Théâtre Italien, en 1733.

De differens Auteurs.

L'Amante retrouvée, Opera comique, de M. Niveau. in-12.

L'après-dînée des Dames, Piece en trois actes, in-12. Nantes.

Le Caprice & la Ressource, Prologue, in-12.

Le Complaisant, Comedie, avec la Musique, in-12.

Le Prologue & les Entrées des Ballets de l'Hercule amoureux, Opera. *Cette Piece se trouve dans le Livre intitulé, Lettres historiques sur les Spectacles de Paris, in-12.*

Le Procès des Sens, Comedie de M. Fuselier. in-8°.

Le triomphe des Melophilettes, in-8°. Hollande,

L A ★ ★ ★ ★ ,

COMEDIE ANONYME

De Monsieur DE BOISSY,

Représentée pour la première fois par les Comédiens  
Italiens, le 17. Août 1737.

Nouvelle Edition revûë & corrigée.

*Le prix est de trente sols.*



A P A R I S,

Chez P R A U L T pere , Quay de Gèvres, au  
Paradis.

---

M. DCC. XLII.

*Avec Approbation, & Privilège du Roy.*





**L A ★ ★ ★ ★ ,**

**COMEDIE ANONYME.**

---

---

## A C T E U R S.

### ACTEURS DU PROLOGUE.

Mademoiselle CATINE.

Monsieur ROMAGNESI.

### ACTEURS DE LA COMEDIE.

LA MARQUISE.

DAMON, suivante, sous le nom de  
MARTON.

LEANDRE, autre suivante, sous le nom de  
FINETTE.

LE BARON, oncle de la Marquise.

LA COMTESSE, mere de Léandre.

ARLEQUIN.

Madame NISON, coëffeuse.

*La scène est à la campagne, chez la Marquise.*



# PROLOGUE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>lle</sup>. CATINE, M<sup>r</sup>. ROMAGNESI.

M. ROMAGNESI.

M A i s songez donc , Mademoiselle ,  
Que nous ne soyons plus ici dans le foyer.

M<sup>lle</sup>. CATINE.

Je vous suivrai par tout , rien ne peut m'effrayer.

M. ROMAGNESI.

En face du public , osez-vous . . . .

M<sup>lle</sup>. CATINE.

Bagatelle.

C'est lui que j'établis juge de là querelle.

M. ROMAGNESI.

Sans que vous le nommiez , il saura nous juger.

M<sup>lle</sup>. CATINE.

Hé bien , en ma faveur , j'attens donc qu'il prononce.

Messieurs , quelle est votre réponse ?

A ij

## P R O L O G U E.

M. ROMAGNESI.

Quoi, sans l'instruire ! Y songez-vous ?  
 Malgré l'attrait du sexe, il est juge équitable.  
 Il ne suffit pas d'être aimable.

Mlle. CATINE.

Lorsqu'il naît entre nous une discussion,  
 Il doit juger d'abord, & par provision.

M. ROMAGNESI.

S'il s'agissoit de vos talens, sans doute ;  
 Vous l'emporteriez sur le champ ;  
 Mais il est question d'un point tout différent.  
 Avant de vous juger, souffrez qu'il nous écoute.

Mlle. CATINE.

Epargnons nous de vains discours ;  
 Sans avoir écouté, l'on juge tous les jours.

M. ROMAGNESI.

Mais ce n'est point ici qu'on suit cette méthode.

Mlle. CATINE.

Hé bien, s'il faut parler, faisons-nous un effort.  
 Que dites-vous, Messieurs, de la nouvelle mode  
 D'une pièce sans titre ? Hem. Que l'auteur a tort.  
 Vous le voyez.

M. ROMAGNESI.

Fort bien.

Mlle. CATINE.

Il est très-condamnable.

Ces Messieurs ont raison. Que veut dire aujourd'hui

Ce *La* mystérieux, ce *La* si pitoyable,

Qui, de quatre étoiles suivi,

Frappe, & choque les yeux du lecteur raisonnable ?

Mais a-t-on vû jamais une affiche semblable ?

Elle n'a pas le sens commun.

# PROLOGUE.

5

M. ROMAGNESI.

Rien n'est plus simple ; à tort votre dépit la blâme.

Quand on craint de nommer quelqu'un ,  
N'est-il pas vrai qu'on met , Monsieur , ou bien , Ma-  
dame ,

Avec des étoiles au bout ?

Mlle. CATINE.

On le pratique ainsi , quoique contre mon goût.

M. ROMAGNESI.

Hé bien , l'auteur qui craint de nommer son ouvrage ;  
Pour en cacher le titre , a suivi cet usage.

Mlle. CATINE.

Hé pourquoi le cacher ? Ces mystères sont fots.

Que l'auteur est pusillanime !

Rien n'est pis , à mon sens , qu'une pièce anonym  
Qu'on lit furtivement , qu'on apprend à huis clos ;  
Je lui refuse mon estime.

Le secret qu'on affecte , & l'annonce qu'on tâit ;

L'affiche même qu'on supprime ,

Ou que l'on masque , qui pis est ,

Blessent le droit , sont contre l'intérêt

De notre juge légitime ;

Et cet abus devient un crime.

Savez-vous que c'est dérober.

Au public qui s'en voit l'arbitre ;

Le plaisir innocent de la faire tomber ,

En lisant seulement le titre ?

M. ROMAGNESI.

C'est un autre motif qui fait agir l'auteur.

Mlle. CATINE.

Quel est cet auteur ? Car je pense.

Qu'il doit être , du moins , de notre connoissance.  
Son nom ?

A iij

## P R O L O G U E.

M. ROMAGNESI.

C'est un secret.

Mlle. CATINE.

Encore autre fadeur,

Sans doute, il veut avoir l'honneur  
 Sans rien risquer, d'attirer l'indulgence  
 Du bienévolé spectateur ;  
 Mais je souhaite de bon cœur  
 Qu'il sente plutôt sa vengeance.

L'*incognito* révolte mes esprits.

Sans détour ma bouche s'exprime ;  
 A tous égards je le proscriis ;  
 Et, s'il me vient jamais un amant anonyme ;  
 Il peut compter sur mon mépris.

M. ROMAGNESI.

Vous vous trompez ; le charme du mystère  
 Lui deviendra favorable, au contraire,  
 Et votre esprit alors lui prêtera,  
 En vous l'offrant sous une douce image,  
 Plus de mérite qu'il n'aura ;  
 Et, dans le même tems, il vous dérobera  
 La moitié des défauts qui seront son partage.

Mlle. CATINE.

Non, je croirai plutôt son mérite imparfait,  
 Si-tôt qu'à découvert il n'osera paroître.  
 J'ai le goût délicat sur un pareil sujet ;  
 Pour juger sainement je veux voir & connoître.

M. ROMAGNESI.

Vous pensez bien, en fait d'amour.  
 Revenons à l'auteur de la pièce du jour.

Mlle. CATINE.

Sa conduite, Monsieur, me blesse plus j'y pense.

# PROLOGUE

7

M. ROMAGNESI.

Mais , se cacher , est un trait de prudence.

Mlle. CATINE.

Je lui pardonnerois de nous taire son nom ;

Mais celui de la pièce ? Non.

M. ROMAGNESI.

Sa sagesse , par là , mérite qu'on la loue.

Mlle. CATINE.

Voyons un peu , le fait est curieux.

M. ROMAGNESI.

Ne conviendrez-vous pas qu'au public , en ces lieux ,  
Tout ouvrage est soumis ?

Mlle. CATINE.

Oh ! Vraiment , je l'avoue.

M. ROMAGNESI.

Que lui seul démêlant le vrai d'avec le faux ,  
En connoît les beautés , en voit tous les défauts ;  
Et que tout doit passer par sa juste critique ?

Mlle. CATINE.

J'en conviens hautement , & c'est sans politique ,  
Car rien n'échappe à son esprit :

Qui diroit le contraire , en auroit . . . Il suffit.  
Vous l'entendez , Messieurs.

M. ROMAGNESI.

Vous prévenez le Juge ;

Mais sa justice est mon refuge :

C'est donc au public seul , qui met à chaque écrit  
Sa valeur juste , & son prix véritable ,  
A lui donner un titre convenable.  
Tout autre risque à se tromper de nom.

Mlle. CATINE.

Le bel emploi pour le parterre !

Bon !

S'il trouve la pièce jolie ,  
 Il la nommera sans façon ;  
 Son titre sera même une heureuse faillie.

Mlle. CATINE.

Mais a-t-on jamais pris de tels arrangemens ?

M. ROMAGNESI.

On auroit dû les prendre de tout temps.  
 La charge est aux auteurs nuisible autant que vaine ;  
 Leur esprit échauffé, qui toujours se prévient,  
 N'a pas, de leur ouvrage, une idée assez saine ,  
 Pour imposer le vrai nom qui convient.  
 Sur les droits du public ces Messieurs entreprennent ;  
 C'est un orgueil extrême ; & , de là vient ,  
 Que tous les jours ils s'y méprennent.  
 S'ils s'en rapportoient tous à ses seuls sentimens ;  
 La Comédie auroit dans ses affiches ,  
 Moins de titres extravagans.  
 La plupart sont tirés , vagues , faux , ou postiches ,  
 Et l'on fait choix des plus brillans ,  
 Pour parer les fonds les moins riches.

Mlle. CATINE.

Non , vains discours , je n'y puis plus tenir ,  
 Et du mystère enfin , je déchire les voiles.

Messieurs , gardez-vous de venir

A cette pièce aux quatre étoiles . . . .

Apprenez qu'on la joue en dépit des acteurs ;

Contre la règle on l'a reçue ;

Elle n'a pas même été lûe

Devant notre Sénat , jugé né des auteurs.

Scaramouche ne l'a point vûe ,



Et le Docteur ne l'a point entendue ;  
 Mais ce qui doit le plus vous offenser ,  
 Pour peu que je vous intéresse ,  
 Dans le Ballet on me force à danser ,  
 Sans m'avoir dit un mot du sujet de la pièce.  
 Messieurs, jugez après cela ,  
 Si vous devez la trouver bonne ?  
 Malgré l'auteur , & Monsieur , que voilà ,  
 Je vous la recommande , & je vous l'abandonne.  
 On va la jouer , sifflez la.

SCENE II.

M. ROMAGNESI *seul, au parterre.*

N'En faites rien , je vous supplie.  
 L'auteur , Messieurs , par ma voix vous en prie.  
 Ce qu'on vient de vous dire , a lieu de l'alarmer.  
 Croyez que s'il n'a point intitulé sa pièce ,  
 Il l'a fait par respect , non par fausse finesse.  
 De ses vrais sentimens je dois vous informer.  
 Il ne veut ni flatter , ni feindre , ni surprendre ;  
 C'est un hommage dû , qu'il veut simplement rendre :  
 Ou plutôt un abus qu'il prétend réformer.  
 Aujourd'hui , pour vous-même , il ose réclamer  
 Votre autorité souveraine ;  
 Et , si d'avoir un nom , l'ouvrage vaut la peine ;  
 Ce soin vous appartient. On a beau déclamer ,

Le titre est de votre domaine;  
Et , qui juge la pièce , a droit de la nommer.

*Fin du Prologue.*





LA ★ ★ ★ ★ ,  
COMEDIE ANONYME.

---

ACTE PREMIER.  
SCENE PREMIERE.

MARTON.



U E ma condition est heureuse & charmante !

J'adore la Marquise , & je suis sa suivante.  
Je la vois , je la sers sous le nom de Marton.

Je serois moins heureux sous celui de Damon.

Son cœur qui craint mon sexe , & qui fuit notre hommage ,

Auprès d'elle m'a fait jouer ce personnage.

Par mon déguisement ses regards sont déçus ,

Et , grace à son erreur , mes soins sont bien reçus.

Sur les femmes déjà j'obtiens la préférence ;  
 Pour avoir avec moi pris un ton d'insolence ;  
 Dorine , hier matin , a reçu son congé.  
 On est sûr d'avoir plû , quand on est protégé.  
 Me voilà seul en droit d'avoir sa confiance ,  
 Et , ce premier succès , flatte mon espérance.  
 Ma jeunesse aide encore à mieux tromper les yeux.  
 Tout ce qui m'embarresse , & m'alarme en ces lieux ,  
 Il faudra qu'à présent je coëffe ma maîtresse ;  
 Et ma main , en ce genre , est d'une maladresse ....  
 Arlequin vient , silence.

## S C E N E I I.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A H ! Te voilà , Marton ?

MARTON.

Je vous prie , entre nous , point de comparaison ;  
 Un ton si familier me révolte , & me blesse.

ARLEQUIN.

Peste de la bégueule ! Elle fait la Princesse ;  
 Et je me sens pour elle un fond d'aversion ,  
 Que ne sçauroit bien rendre aucune expression.  
 C'est un je ne sçai quoi qui me passe moi-même.  
 Chaque moment ajoute à ma fureur extrême.

J'ai peine en la voyant à modérer mon feu ;  
Et je l'étrangleroïis quand je songe , morbleu ;  
Que pour cette pimbêche on a chassé Dorine ,  
Dorine dont j'aimois l'humeur douce & badine ;  
Qui rioit , folâtroit , & ne tracassoit point :  
C'étoit ce qu'on appelle une fille en tout point.  
Je ne sçai qui me tient , dans l'ardeur qui m'emporte ;  
Que mon poing . . . .

MARTON *lui saisissant la main.*

Doucement.

ARLEQUIN.

Tu dieu ! Quelle main forte !

Ne nous y jouons point , je perdrois à ce jeu ;  
Il vaut mieux prudemment nous éloigner un peu.  
Présentement je puis lui dire des injures ,  
Je suis près de la porte. Adieu , des créatures  
La plus forte à mes yeux. Adieu , masque , laidron !  
Madame vient , je rentre & file doux.

## SCENE III.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

**M**Arton.

MARTON.

Madame.

L A \* \* \* \*

LA MARQUISE.

Vous allez avoir une compagne.

MARTON.

Ah ! Madame, j'y perds bien plus que je n'y gagne.

LA MARQUISE.

Vous aurez moins de peine.

MARTON.

En ai-je auprès de vous ?

Tous les soins que je prens me sont flatteurs & doux.  
 Madame, franchement, puisqu'il faut vous le dire,  
 Moi seule vous servir est ce que je désire;  
 Mon zèle est assez fort, & je tremble d'effroi,  
 Que celle qui viendra ne plaise plus que moi.  
 Plus que vous ne pensez je vous suis attachée;  
 Mon inclination par respect est cachée,  
 Elle seule me fait craindre un si grand malheur :  
 Si la chose arrivoit j'en mourrois de douleur.

LA MARQUISE.

Ne craignez rien, toujours vous me verrez la même ;  
 Et vos profits . . .

MARTON.

Marton sans intérêt vous aime.

Pardonnez-moi ce mot, il est libre entre nous ;  
 Mais il peut rendre seul ce que je sens pour vous.

LA MARQUISE.

Approchez ce fauteuil, Marton ; à ma toilette,  
 Comme je dois sortir, il faut que je me mette :  
 Vîte, allons, coëffez-moi sans perdre un seul moment.

MARTON *à part.*

C'est l'instant que je crains, &amp; le frisson me prend !

LA MARQUISE.

Mais prenez donc ce peigne. O ciel ! Qu'elle est  
 novice !

# COMEDIE ANONYME. 15

Il faut que je lui montre.

MARTON *à part.*

Ah ! Je suis au supplice !

LA MARQUISE.

Mon rouge , mes rubans.

MARTON *bas.*

Le cruel embarras !

LA MARQUISE.

Mais c'est là ma pomade , & vous n'y songez pas.

MARTON.

Pardon , je suis distraite.

LA MARQUISE.

Elle est d'un gauche extrême ;

Et j'aurai plutôt fait de me coëffer moi-même.

MARTON.

Madame , c'est l'effet d'un zèle trop ardent ,

Pour vouloir trop bien faire , on fait plus mal souvent.

---

---

## SCENE IV.

LA MARQUISE, MARTON,  
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

**N**ison , votre coëffeuse , attend dans l'anti-chambre ;  
Madame , & vous amène une femme de chambre.

Qu'elle entre.

## S C E N E V.

L A M A R Q U I S E M A R T O N ,  
Madame N I S O N , F I N E T T E ,  
A R L E Q U I N .

Madame N I S O N à la Marquise.

**V**ous voyez , Madame , un vrai trésor ,  
C'est un sujet unique , il vaut son pésant d'or.

L A M A R Q U I S E .

Comment la nommez-vous ?

F I N E T T E .

Je m'appelle Finette ;

Madame.

L A M A R Q U I S E .

Je la trouve & séante & bien faite ,

Son air prévient.

F I N E T T E .

Madame a bien de la bonté.

Je ne mérite pas . . . .

A R L E Q U I N .

Oh ! C'est la vérité.

M A R T O N à part.

Sa taille est assez gauche , & sa mine empruntée.

Madame



# COMEDIE ANONYME. 17

Madame NISON.

Elle est un peu timide.

ARLEQUIN.

Ou plutôt effrontée.

LA MARQUISE.

Quel âge a-t-elle bien ?

FINETTE.

Madame, vingt-deux ans.

Madame NISON.

Elle est jeune, jolie, & sage en même temps.

Je répons de ses mœurs, je connois sa famille ;

Et, comme elle, Madame, on ne voit point de fille ;

Exempte des défauts où son sexe est enclin,

Elle a l'art de se taire, & n'a point de cousin.

Vous aurez sur son ame une entière puissance ;

Pour les hommes elle a beaucoup d'indifférence.

LA MARQUISE.

Voilà ce que je veux. Les hommes sont trompeurs ;

Et l'on doit redouter leurs pièges séducteurs ;

A mes femmes sur tout je défens la fleurette ;

Et je ne veux chez moi d'amour ni d'amourette ;

Me plaire uniquement doit être leur emploi ;

Je prétens que l'on m'aime, & qu'on n'aime que moi.

FINETTE.

C'est dans cet esprit seul que je viens chez Madame.

LA MARQUISE.

Je suis fort difficile, & je sçai qu'on m'en blâme.

Demandez à Marton, toutes mes volontés

Sont des loix.

MARTON.

Vos rigueurs sont même des bontés ;

Et rien, quand on vous sert, ne doit être pénible.

FINETTE.

Je sens que pour Madame on feroit l'impossible!

ARLEQUIN.

Que de tatillonnage! Et moi, morbleu, je sens  
Qu'il est dur de servir, qui gêne trop ses gens.

LA MARQUISE.

Je prétens que l'on soit exacte & sédentaire.

Madame NISON.

Elle ne sort jamais, c'est une solitaire.

LA MARQUISE.

Est-elle bien fidèle?

FINETTE.

Ah! C'est ma qualité.

Madame NISON.

Oui, je suis caution de sa fidélité,  
Elle est faite pour rendre une maîtresse heureuse.

ARLEQUIN.

La bonne caution, qu'une dame coëffeuse?

LA MARQUISE à *Finette*.

Vos talens?

FINETTE.

Mais je crois posséder ceux qu'il faut;  
Et l'on n'a qu'à me mettre à l'épreuve au plutôt.

Madame NISON.

Oui, *Finette*, Madame, & cela sans louange,  
Brode comme une fée, & frise comme un ange,  
Elle arrange une tête, oh! mieux que moi cent fois.  
Rien n'égale, en un mot, l'adresse de ses doigts.  
Mais c'est peu de ces dons, elle en a d'agréables;  
Aux solides talens, elle joint les aimables,  
Elle sçait la musique & danse joliment;  
Elle touche avec goût du claveffin.

COMEDIE ANONYME. 19  
LA MARQUISE.

Comment !

ARLEQUIN.

Du fifre & du tambour.

LA MARQUISE à *Finette*.

C'est aujourd'hui ma fête ,

Vos talens paroîtront dans les jeux qu'on apprête.

( à *Marton*.)

Ma fille retouchez à ces deux boucles-ci ;

Mais allez doucement.

MARTON.

N'aiez aucun souci.

LA MARQUISE.

Vous me blessez l'oreille , elle a beaucoup de zèle ,

Mais je ne connois rien de si mal adroit qu'elle.

MARTON.

Il faut me pardonner. D'aujourd'hui seulement ,

J'ay l'honneur d'approcher de madame.

FINETTE à *Marton*.

( à la *Marquise*.)

Un moment ,

Permettez que j'y touche.

Madame NISON.

Allez , laissez-la faire.

LA MARQUISE.

Comment ! C'est à charmer , elle a la main légère.

Madame NISON.

Que vous avois-je dit ?

FINETTE.

J'en viendrai mieux à bout ,

Quand j'aurai , de madame , étudié le goût.

MARTON.

Finette a du bonheur.

LA \* \* \* \* ,  
LA MARQUISE.

Encore plus d'adresse.

MARTON.

Le nouveau plaît toujours.

LA MARQUISE.

La réplique me blesse.

( à Finette. )

Mes gens sont bien payés, on doit vous l'avoir dit.

FINETTE.

L'honneur de vous servir, Madame, me suffit.

LA MARQUISE.

Elle a des sentimens, & ce zèle m'enchanté.

FINETTE.

Où, quoique je ne sois qu'une simple suivante,

Je préfère la gloire à l'appas de l'argent,

Et l'amour de Madame au profit le plus grand.

LA MARQUISE.

Elle est vraiment polie.

MARTON.

Et dans tout approuvée.

Madame NISON.

Ses parens ont du monde, & l'ont bien élevée.

LA MARQUISE.

Je la garde.

Madame NISON.

Il suffit, plus vous la connoîtrez,

Madame, j'en suis sûre, & plus vous l'aimerez.

Elle gagne à l'user, vous en serez contente;

C'est vous en dire assez. Je suis votre servante. *(elle sort.)*

ARLEQUIN.

Pour moi, je me retire assez mal satisfait,

Dans le goût de Marton, c'est encore un sujet.

SCENE VI.

LA MARQUISE, MARTON,  
FINETTE.

LA MARQUISE.

**E**coutez, toutes deux, soyez bonnes amies ;  
Vous me servirez mieux quand vous serez unies.

---

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE BARON,  
MARTON, FINETTE.

LE BARON.

**B**on jour, ma nièce. Hé bien, comment vous  
trouvez-vous  
De l'air de la campagne ?

LA MARQUISE.

Il me paroît fort doux ;  
Et pour moi ce séjour est des plus agréables.

LA \* \* \* \*,  
LE BARON.

Tant mieux. Vous avez là deux suivantes aimables.

LA MARQUISE.

N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'elles sentent leur bien ?

MARTON & FINETTE *faisant la révérence.*  
Monsieur, vous vous moquez.

LE BARON *à la Marquise.*

Non ; changeons d'entretien.  
Je viens pour vous parler d'affaire sérieuse.

S C E N E V I I I.

LE BARON, LA MARQUISE.

LE BARON.

**L**A douceur du veuvage est pour vous trop flatteuse ;  
La raison vous défend d'y vivre plus long-temps.  
J'attens un héritier, vous n'avez point d'enfans,  
Notre nom va s'éteindre, & sa gloire m'est chère,  
Je prétens de mes biens vous faire légataire.  
Mais par un prompt hymen il faut le mériter.  
Faites un choix, ma nièce, & sans plus hésiter,  
Votre propre intérêt presse ce mariage,  
Ma consolation fera votre avantage.

LA MARQUISE.

Mon oncle, mon dessein, & mon premier désir  
Est de vous plaire en tout, & de vous obéir ;  
Mais vous me demandez un effort trop pénible ;

# COMEDIE ANONYME. 23

Je sens pour l'hyménée une haine invincible ;  
Et je ne veux pas être , en contraignant mes vœux ,  
Une seconde fois victime de ses nœuds.

LE BARON.

Vous choisirez vous-même , & votre résistance ....

LA MARQUISE.

Ce choix est si trompeur , & mon indifférence  
Est égale d'ailleurs pour tous les hommes.

LE BARON.

Bon.

LA MARQUISE.

Monsieur , je vous dis vrai , soit caprice , ou raison ,  
Je n'ai nul goût pour eux.

LE BARON.

Vous n'êtes pas croyable ,  
Ou c'est un ridicule , un travers effroyable.

LA MARQUISE.

Mais je suis faite ainsi.

LE BARON.

Mais , s'il est vrai , tant pis.  
Pour trancher la dispute , il n'est que deux partis.  
D'un époux au plutôt vous ferez choix , Madame ;  
Ou bien je prendrai , moi , dans huit jours une femme.  
Pour soutenir mon nom , je dois tout employer ;  
Et de vous , ou de moi , je veux un héritier.  
Pensez-y bien , Adieu.

## S C E N E I X.

LA MARQUISE *seule.*

L'Alternative est dure,  
Et je ne sçai que faire en cette conjoncture.

## S C E N E X.

LA MARQUISE, FINETTE.

FINETTE.

M Adame en ce moment n'appelle-t-elle pas ?  
LA MARQUISE

(à part.)

Non. Je ne fus jamais dans un tel embarras.

FINETTE.

Madame paroît triste, on lit sur son visage....

LA MARQUISE.

Non, ce n'est rien.

FINETTE.

Je n'ose en dire davantage :

Je vois que par respect je dois me retirer.



# COMEDIE ANONYME. 25

LA MARQUISE.

Vous ne me gênez point : Vous pouvez demeurer,  
J'ai pour me dissiper besoin de compagnie.

FINETTE.

Mon bonheur sera grand ; si je vous défennuie.

LA MARQUISE.

Votre air m'est revenu dès les premiers instans.  
Quelle est votre naissance , & qui sont vos parens ?

FINETTE.

Mon père étoit sorti d'une noble origine ;  
Mais il est mort , Madame , & je suis orpheline.  
Pour comble de malheur il ne m'a laissé rien ,  
Qu'un nom dur à porter , quand il est sans soutien.

LA MARQUISE.

La pauvre enfant ! Quel sort ! Elle attendrit mon ame.

FINETTE.

Une tante sans bien , mais très-honnête femme ;  
D'élever mon enfance ayant seule pris soin ,  
M'a montré la vertu , même au sein du besoin.  
J'ai tâché d'hériter du fond de sa sagesse ;  
Trésor que je préfère à toute la richesse.  
Le monde tend envain des appas séducteurs ,  
La véritable estime est dûe aux bonnes mœurs.  
La vertu , quoique pauvre , est seule respectable ;  
Et le vice opulent est toujours méprisable.

LA MARQUISE.

Voilà des sentimens qui gagnent tout sur moi ,  
Et chaque instant accroît le goût que j'ai pour toi.  
Je t'aime , en même temps , & je te considère :  
Je vois que tu n'es pas une fille ordinaire.

FINETTE.

Ah ! Madame , aimez-moi , c'est tout ce que je veux ;

Et ce qui pourra seul rendre mon sort heureux,

L A M A R Q U I S E.

Je m'intéresse à toi . . . Vous pouvez tout attendre . . .

F I N E T T E.

Vous disiez mieux d'abord ; & pourquoi vous reprendre ?

L A M A R Q U I S E.

Il m'arrive fort peu de tutoyer mes gens.

F I N E T T E.

Tant pis, ils vous font donc, Madame, indifférens.

L A M A R Q U I S E.

Vous, ou toi, ne dit rien.

F I N E T T E.

Grande est la différence ;

L'un, marque la froideur, l'autre, la confiance,

Sur tout d'une maîtresse il prouve l'amitié,

A toute heure il est doux d'en être tutoyé ;

Et je sens un plaisir qui transporte mon ame,

Lorsque j'ai le bonheur de l'être par Madame.

L A M A R Q U I S E.

Plus je l'écoute, & plus son discours me ravit ;

En elle on trouve tout, sentiment, goût, esprit.

F I N E T T E *à part.*

Bon, je prens auprès d'elle.

L A M A R Q U I S E.

O, ma chere Finette !

Pour ne pas t'accorder ce que ton cœur souhaite,

Tu sçais le demander trop agréablement,

F I N E T T E.

Honorez de ce bien Finette uniquement ;

Daignez la distinguer par là de tous les vôtres :

Gardez le toi, pour elle, & le vous, pour les autres.

# COMEDIE ANONYME. 27

LA MARQUISE.

Dans les grandes maisons tu dois avoir servi ;  
Tes façons , tes discours , tout me le témoigne.

FINETTE.

Oui ,

Les Dames du grand monde ont formé ma jeunesse ,  
Mon service a souvent mérité leur tendresse :  
Mais malgré leurs bontés , je n'ai jamais senti  
Ce que mon cœur pour vous sent dans ce moment-ci ;  
C'est un zèle si fort qu'il ne peut se comprendre ,  
Et je n'ai point de mot qui puisse bien le rendre.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point aussi qui puisse t'exprimer  
A quel point ce discours a l'art de me charmer.  
Finette , s'il est vrai , comme tu le confesses ,  
Que ton cœur me préfère à tes autres maîtresses ,  
Le mien peut t'assurer , sans nul déguisement ,  
Que ma bonté répond à ton attachement ;  
Et je n'ai près de moi jamais eu de suivante ,  
Dont le zèle empressé , dont l'attache constante ,  
M'ait inspiré l'estime & les vifs sentimens ,  
Que tes soins ont fait naître en si peu de momens.  
Tel est l'effet subit que produit le mérite ;  
Il perce en un instant , & son pouvoir excite ,  
Dans quelque rang qu'il soit , la juste attention ;  
Il sçait faire oublier toute distinction.  
D'abord l'esprit ressent sa douce violence ,  
Et son premier abord obtient la confiance.

FINETTE.

Si j'obtenois la vôtre , ah ! Quel bonheur pour moi !

LA MARQUISE.

Je ne puis m'en défendre ; & trop sûre de toi ,

Il n'est rien désormais que je ne te confie ,  
Je veux te regarder comme une tendre amie.

FINETTE.

Ce titre est trop flatteur.

LA MARQUISE.

Oui , mon cœur t'attendoit ,  
Et je benis le ciel du présent qu'il m'a fait.

FINETTE.

Vous me comblez de gloire , & l'heureuse Finette ,  
Ne sent plus le malheur de l'état de soubrette.

LA MARQUISE.

Chaque état a sa peine , & moi-même je sens  
Que les rangs distingués font les plus mécontents.

FINETTE.

Qu'entens-je ? Par ces mots vous m'étonnez , Madame ;  
Quelque chagrin secret troubleroit il votre ame ?

LA MARQUISE.

Oui , je ne dois avoir rien de caché pour toi.  
On veut gêner mon cœur ; mon oncle , malgré moi ,  
Veut sans plus différer que je me remarie ,  
Et qu'à sa volonté mon goût se sacrifie :  
C'est ainsi que l'orgueil immole avec éclat  
A l'appui d'un vain nom , celles de mon état.

FINETTE.

Force-t-il votre choix ?

LA MARQUISE.

Non , j'en suis la maîtresse.

FINETTE.

Je m'étonne , en ce cas , du trouble qui vous presse.  
Eh quoi ! L'hymen est-il un si grand mal pour vous ?  
Ce nœud peut être aimable avec un jeune époux.

# COMEDIE ANONYME. 29

LA MARQUISE.

Pour goûter ses douceurs mon ame n'est point née :  
Les cœurs indifférens doivent fuir l'hymenée.  
Le mien est de ce nombre, & je dois pour jamais  
Rester dans le veuvage où je trouve la paix.

FINETTE.

Votre cœur ( pardonnez ma demande à mon zèle )  
Est-il exactement insensible & rebelle ?  
Il faut que de lui-même il soit bien assuré :  
Jamais aucun objet ne l'a-t-il éfleuré ?

LA MARQUISE.

Mais un pereil discours m'embarrasse & m'étonne.

FINETTE.

C'est pour votre repos que je vous questionne.

LA MARQUISE.

Puisqu'il faut de mon cœur te montrer les replis,  
J'avouerai qu'un seul homme a sur mes sens surpris,  
Fait une impression vive, mais passagère.  
Je n'ai gardé de lui qu'une image légère :  
C'est un jeune inconnu que je n'ai vû qu'au bal  
Sous l'habit d'espagnol.

FINETTE à part.

O ! bonheur sans égal !

C'est moi dont elle parle.

LA MARQUISE.

Il me dit cent folies,  
Je ne pus m'empêcher d'applaudir ses saillies.  
Je le vis démasqué, Finette, & tu parois  
En avoir un faux air à t'observer de près.

FINETTE.

A dire vrai, la chose est très-particulière.

Ce rapport à mes yeux te rend encore plus chere.  
Ma bouche t'en dit trop , tu vois que je rougis ,  
Et tu dois me blâmer.

F I N E T T E .

Non , je vous applaudis.

## S C E N E   X I .

L A M A R Q U I S E , F I N E T T E ,  
M A R T O N .

M A R T O N *à part.*

**P**Our Finette en secret ma haine est violente ;  
Elle est avec Lucinde , & mon dépit augmente.  
Ecoutons leurs discours.

L A M A R Q U I S E *à Finette.*

Dans le cours d'un instant ,

Je dévoile ( quel est sur moi ton ascendant ! )  
Je dévoile à tes yeux mon ame toute entiere ,  
Cette ame jusqu'ici si cachée & si fiere ,  
Presque sans nul effort , je te confie à toi ,  
Ce que jamais Marton n'auroit appris de moi .

M A R T O N *à part.*

Ciel ! Qu'est-ce que j'entens ? Je suis hors de moi-  
même.

F I N E T T E .

Elle mérite moins cette faveur extrême :

# COMEDIE ANONYME. 31

Mais la voilà qui vient par un soin mal-adroit ;  
Troubler notre entretien dans le plus bel endroit !

MARTON *à part.*

Dévorons le dépit dont mon ame est pressée.

LA MARQUISE.

Approchez-vous, Marton ; je suis embarrassée  
Sur le déguisement que je prendrai ce soir.

Dites-moi votre avis, je voudrois le sçavoir ;

Me conseilleriez-vous d'en prendre un de caprice ?

MARTON.

Quelque déguisement que votre goût choisisse,  
Vous l'embellirez plus qu'il ne vous parera.

FINETTE.

Je suis du sentiment de Marton en cela.

LA MARQUISE.

Il me vient dans l'esprit d'être en Vénitienne.

Je change de pensée, il faut que je m'en tienne

A l'habit que j'avois au bal, où je dansai

Avec cet Espagnol qui faisoit l'empresé :

D'en faire tout l'éclat j'eus avec lui la gloire ;

Nous obtînmes tous deux l'honneur de la victoire.

MARTON.

Un masque qui dansa long tems en Pantalon,

Méritoit beaucoup mieux vos éloges, dit-on.

FINETTE *riant.*

En Pantalon ? Ah ! Ah !

MARTON.

Qu'y trouvez-vous à dire ?

FINETTE.

Mais j'y trouve....

MARTON.

Achevez.

FINETTE.

Pantalon me fait rire.

MARTON.

Sur ce déguisement pourquoi vous récrier ?

FINETTE.

C'est qu'il est ridicule autant que singulier.

MARTON.

Mais celui d'Espagnol....

FINETTE.

Est plus galant , je pense ;

Il faut que Pantalon soit de sa connoissance.

MARTON.

Et l'Espagnol , sans doute , est fort de vos amis.

FINETTE.

Il est d'un meilleur goût.

MARTON.

Je suis d'un autre avis.

FINETTE.

J'ai pour les Pantalons une haine infinie.

MARTON.

J'ai pour les Espagnols la même antipathie.

FINETTE.

Madame les préfère , &amp; cela me suffit.

LA MARQUISE.

Leur querelle est plaisante , elle me divertit.

MARTON.

Finette sur Marton n'auroit pas l'avantage ,  
Si son cœur n'étoit pas sûr de votre suffrage.

LA MARQUISE.

Revenons à la fête , &amp; laissons ce débat.

Pour augmenter du bal & la joye & l'éclat ,  
Il me vient une idée ; il faudra l'une & l'autre

Vous



# COMEDIE ANONYME. 33

Vous déguiser ce soir.

FINETTE.

Mon goût sera le vôtre.

MARTON.

Comment nous travestir ?

LA MARQUISE.

En hommes toutes deux.

Toi, tu feras, Finette, un fripon dangereux,  
Et Marton est de taille à bien remplir ce rôle.

FINETTE.

Pour moi, je le jouerai sans peur qu'on me contrôle.

MARTON.

Je suis, sous cet habit, moi, sûre de mon fait ;

Je compte réparer le tort qu'elle me fait ;

Et malgré tout l'espoir dont se flatte son ame,

Gagner en cavalier ce que je perds en femme.

FINETTE.

Nous verrons.

MARTON.

A ce soir.

LA MARQUISE.

Plaisant défi, j'en ris !

J'entre en mon cabinet pour écrire à Paris,

Je n'y suis qu'un moment, & vous viendrez ensuite

M'habiller tout-à-fait pour aller en visite.

(elle rentre.)

## S C E N E X I I.

FINETTE, MARTON.

MARTON.

**M**'As-tu considérée assez à ton loisir ?

FINETTE.

Mais j'admire ta taille, elle est faite à ravir.

MARTON.

Sçais-tu que ton entrée en ces lieux m'inquiète ;  
Et que tu pourrois bien . . .

FINETTE.

Mais Marton . . .

MARTON.

Mais Finette ;

FINETTE.

Ton humeur est revêche, à ce qu'il me paroît.

MARTON.

Ton aspect me révolte ;

FINETTE.

Et le tien me déplaît.

MARTON.

Ne m'aigris point, mon ame est des moins endurentes.

FINETTE.

Et moi, quand je m'y mets, je suis des plus méchantes.

MARTON.

Tu plais à ma maîtresse, & je dois t'en punir.

# COMEDIE ANONYME: 35

J'avois son amitié, tu viens me la ravir.

FINETTE.

Est-ce ma faute à moi, si je suis plus aimable?

MARTON.

Par caprice plutôt elle t'est favorable :

Mais palsembleu!...

FINETTE.

Ce geste est assez cavalier;

MARTON.

Et ton maintien, à toi, n'est pas moins singulier.

Je ne sçai qui m'arrête...

FINETTE.

Elle se met en garde!

Quelle fille! Vraiment l'attitude est gaillarde.

MARTON.

Ne me réplique plus, je ne plaisante pas.

FINETTE.

Toi-même prends bien garde à ce que tu feras.

...

...

---

## SCENE XIII

LA MARQUISE, MARTON,

FINETTE.

LA MARQUISE.

**M** Ais quel bruit toutes deux est-ce donc que vous faites?

Et que veut dire ici l'embarras où vous êtes?

MARTON, *reprenant l'air modeste.*  
Madame, ce n'est rien.

FINETTE.

Marton a commencé.

MARTON.

Contre elle j'ai l'esprit justement offensé.

LA MARQUISE.

Je veux qu'on vive en paix.

FINETTE.

Marton a des manières . . . .

MARTON.

Finette a des façons . . . .

FINETTE.

Qui ne conviennent guères!

LA MARQUISE.

Suivez-moi l'une & l'autre, & venez m'habiller.

Je chasserai quiconque osera quereller.

MARTON.

Il m'est bien douloureux de voir . . . .

LA MARQUISE.

Plus de langage,

Toute ma confiance entre vous se partage :

Disputez-la, Marton, par vos soins redoublés,

Et non par la chaleur de vos sots démêlés.

( elle rentre )

( Marton & Finette s'en allant , se menacent derriere leur maîtresse. La Marquise se retourne , & les fausses suivantes reprennent un maintien modeste. )

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

FINETTE, Madame NISON.

Madame NISON.

**O**N ne peut mieux remplir le rôle de suivante ;  
Et votre air tatillon me surprend & m'enchanté.

FINETTE.

L'amour est un grand maître, heureux ceux qu'il conduit !

A bien jouer mon rôle, il m'a lui-même instruit.  
Pour mieux cacher la feinte, & mieux tromper la vue,  
Mon âge est favorable, & ma taille est menue ;  
De mon emploi, d'ailleurs, j'ai l'esprit, le talent ;  
Des suivantes au fond le mérite éminent,  
Le grand art de coëffer, de tourner avec grace  
Une boucle badine, & de mettre en leur place  
Une mouche, un ruban, est justement celui  
Que possèdent le mieux les Marquis d'aujourd'hui.  
Pour les ajustemens leur science est parfaite,  
Et le vrai petit maître est à demi soubrette.

Madame NISON.

Je vous ai par-dessus donné quelques leçons,  
Mais quel est votre but, Léandre ? Raisonnons.

F I N E T T E.

De gagner par degré le cœur de la Marquise.

Madame N I S O N.

Si vous réussissez , je serai très-surprise.

Quel peut être l'espoir que vous avez conçu ?

Comme femme , il est vrai , vous avez déjà plû ;

Mais comme amant , Monsieur , la chose est différente ,

Et l'inconnu du bal est loin de cette attente.

F I N E T T E.

Sous l'habit d'Espagnol j'ai fait quelque progrès ,

Mais qu'attendre après tout de ces foibles essais ?

Rien , &amp; l'impression que j'ai faite sur elle

Est foible , passagere &amp; superficielle.

C'est un trait qui n'a fait que glisser sur son cœur ;

Sa fierté doit plutôt me remplir de frayeur ;

Je suis épouvanté de son seul caractère.

N'importe , à force d'art , essayons de lui plaire.

J'ai commencé , je veux accomplir mon projet ,

Ainsi songe au plutôt à rendre mon billet.

Madame N I S O N.

Vous sçavez qu'en adresse , il n'est rien qui m'égale :

F I N E T T E.

Et tu connois aussi mon humeur libérale.

Madame N I S O N.

Au plus grand des dangers je m'expose pour vous ;

De la Marquise ici j'affronte le courroux ;

Votre mere d'ailleurs est d'une humeur sévere.

Si jamais elle apprend . . . .

F I N E T T E.

Hé ! Laisse-là ma mere.

Tu feras beaucoup mieux de m'éclaircir un point.

Il s'agit de Marton , ne la connois-tu point ?

# COMEDIE ANONYME. 39

Madame N I S O N.

De Marton, dites-vous? La chose est fort plaisante ;  
Je l'ay vûe autre part , la drôle de suivante !  
Elle l'est comme vous , & sçachez que Marton  
Ressemble trait pour trait au chevalier Damon.

F I N E T T E.

Qu'entens-je?

Madame N I S O N.

J'ai tantôt reconnu son visage.  
Il a beau , de son mieux , jouer son personnage ;  
Mon œil qui le connoît n'y sçauroit être pris.  
On voit le Chevalier à travers ses habits.  
La Marquise se loue à bon droit de ses femmes :  
Vivent les cavaliers pour bien servir les Dames.

F I N E T T E.

Du malheur que j'ai craint me voilà trop instruit.

Madame N I S O N.

Par le même chemin l'amour vous a conduit ;  
Il vient pareille idée à plus d'une personne :  
Si vous le soupçonnez , croyez qu'il vous soupçonne.  
Votre aspect l'a frappé. J'ai vû même , j'ai vû  
Qu'avec un œil avide il vous a parcouru.  
Son air disoit tout haut : je n'en suis pas la dupe ;  
J'apperçois un rival caché sous cette jupe.

F I N E T T E.

Je ne suis plus surpris de son jaloux transport ,  
Ni de sa brusquerie à mon premier abord.

Madame N I S O N.

La dispute étoit vive , & l'on vient de me dire  
Qu'à toute la maison vous apprêtiez à rire.

F I N E T T E.

Nous ne dirons plus rien , l'ordre est trop rigoureux ;

Madame nous a fait défense à toutes deux ;  
 D'avoir le moindre bruit & la moindre querelle ;  
 Sous peine de sortir sur le champ de chez elle.  
 Elle a poussé la chose au point de nous forcer  
 D'oublier nos débats , & de nous embrasser.

Madame N I S O N.

Si vous aviez suivi son penchant & le vôtre ,  
 Vous vous seriez plutôt étranglés l'un & l'autre.

F I N E T T E.

Oui , je l'eusse étouffé voluptueusement.  
 La paix coûte aux rivaux.

Madame N I S O N.

Et ne tient qu'un moment.

F I N E T T E.

Notre ame , par raison , doit être pacifique.

Madame N I S O N.

Oui , Monsieur , mais l'amour est mauvais politique ;  
 Un premier mouvement l'emporte & fait sa loi.  
 Vous êtes vifs tous deux.

F I N E T T E.

Arlequin vient ; tais-toi !

## S C E N E I I.

Madame N I S O N , F I N E T T E ,  
 A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N.

**T**outes ces filles-là sont de mauvaise emplette ;  
 Mais je vois la Nison avec cette Finette.



# COMEDIE ANONYME. 41

FINETTE à *madame Nison*.

C'est un original, je veux m'en divertir.

MADAME NISON.

Laissez, il est grossier.

FINETTE.

Je sçaurai le polir.

Viens, approche, Arlequin, & faisons connoissance.

Tu me devois, au moins, faire la révérence.

ARLEQUIN.

Jamais je ne salue.

FINETTE.

Allons, sois gracieux,

Et déride ton front.

ARLEQUIN.

Tu me rens sérieux.

FINETTE.

D'un pareil compliment j'ai lieu d'être surprise ;

Et, tu répons bien mal....

ARLEQUIN.

Veux-tu que je te dise ;

Je ne puis te souffrir. Je suis de bonne foi.

MADAME NISON à *Finette*.

Je vous l'ai dit.

ARLEQUIN.

La chose est plus forte que moi.

MADAME NISON.

Le butord !

ARLEQUIN.

Taisez-vous, ô ! coëffeuze du diable,

C'est vous qui produisez cette engeance effroyable.

MADAME NISON.

Tous les discours qu'il tient n'ont pas le sens commun.

FINETTE.

Il est yvre, à coup sûr.

ARLEQUIN.

Non, je te hais à jeun ;  
 Et, plus je te regarde, ô ! suivante baroque,  
 Plus j'ai d'antipathie, & plus ton air me choque.  
 Arlequin te déclare ici, qu'après Marton,  
 Il n'a jamais connu de plus grande guenon.

FINETTE.

Maraud ! Par quel motif est-ce que je m'attire ?..

ARLEQUIN.

Par un motif, morbleu, que je ne sçaurois dire,  
 Mais que je sens fort bien.

FINETTE.

Et pourquoi m'offenser ?

ARLEQUIN.

C'est afin de t'apprendre à venir m'agacer.

Madame NISON.

Une fille d'honneur !

ARLEQUIN.

D'une plaisante espee.

Madame NISON.

C'est assez qu'elle soit le fait de ta maîtresse.

ARLEQUIN.

Elle n'est pas le mien du tout, mais point du tout.

Madame a ses raisons, Arlequin a son goût.

Je suis las de bâiller tout seul dans l'anti-chambre.

Madame NISON.

Je te plains !

ARLEQUIN.

Ma maîtresse a deux femmes de chambre ;  
 Elle doit partager, &, dans la bonne foi,

# COMEDIE ANONYME. 43

En prendre une pour elle , & puis l'autre pour moi.  
Mais, sans me consulter , on prend des créatures,  
Dont l'air dégingandé découvre les allures.

Des mains d'une brodeuse on reçoit la Marton,  
Et Finette nous vient par madame Nison.

Madame N I S O N.

Finiras-tu ?

A R L E Q U I N.

Non, non ; avant que je déluge ,  
Laissez-moi , s'il vous plaît , achever votre éloge.  
Illustre de nos jours , qui brillez dans Paris ,  
Le soutien des amans , & l'effroi des maris ,  
Qui du sexe formant les galantes parures ,  
Sur le front de l'époux placez d'autres coëffures ,  
Et dont l'agile main , zeste , glisse un poulet ,  
Aussi légèrement qu'elle frise un toupet.

Madame N I S O N.

Un encens si flatteur blesse ma modestie ,  
Et tu me fais rougir. Je quitte la partie.

---

## S C E N E   I I I.

A R L E Q U I N , F I N E T T E.

A R L E Q U I N.

**M**E voilà , de la masque , heureusement défair ;  
Si je l'étois de toi , je serois satisfait.

## FINETTE.

Si tu crois m'affliger, ta bêtise est étrange ;  
 La satire d'un sot tourne à notre louange :  
 Mon esprit est flatté, non choqué de tes traits ;  
 Et mon mérite est sûr, puisque je te déplaïs.

## ARLEQUIN.

Pour une chambrière, ô, voilà du haut stile.  
 Arrive, voici l'autre, & pour le coup ma bile  
 Redouble de moitié.

## S C E N E I V.

ARLEQUIN, FINETTE,  
 MARTON.

## ARLEQUIN.

**J**E suis embarrassé.  
 De deux aversions mon cœur se sent pressé.  
 Voyons ce minois-ci, regardons ce visage ;  
 Je ne sçai qui des deux me déplaît davantage :  
 On ne sçauroit aimer qu'un objet fortement,  
 Mais on en peut haïr plusieurs également.  
 Rendons à toutes deux mon mépris manifeste :  
 Finette, je te hais ; Marton, je te déteste.

## FINETTE.

Mais l'aveu qu'il nous fait est tout-à-fait galant.

# COMEDIE ANONYME. 45

MARTON.

Vous déplaît, Monsieur ! Notre malheur est grand.

ARLEQUIN.

Il est vrai qu'à mes yeux vous êtes effroyables ;

Mais il est un moyen de vous rendre agréables :

Je vais vous l'enseigner. C'est de renouveler

La scène de tantôt , & de vous quereller.

Allons , c'est , sans tarder ; que ces Dames combattent ;

Pour moi , je suis charmé quand deux femmes se battent.

MARTON.

Mais coupons une oreille à cet animal-là !

FINETTE.

Madame à son retour pour nous le châtera.

MARTON.

Je vais , en attendant , lui donner trois nazardes.

ARLEQUIN.

Ah ! Je vous prie un peu , voyez ces halebardes !

Si j'étois le plus fort ; mais la peur me retient.

FINETTE.

Courons vite , voilà Madame qui revient.

MARTON.

Où , j'entens son carrosse , & c'est elle , je vole !

---

## SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

**V**ite , gare , culbute , abattez-vous l'épaule ,  
Cassez-vous une jambe , ou rompez-vous le cou ,

Vous me ferez plaisir. Vit-on rien de plus fou ?  
 Sur ce siège , pour moi , je demeure tranquille.  
 Je prendrois , après tout , une peine inutile.  
 Je ne sçai point flatter , & médire des gens ,  
 Ni faire encore moins ma cour à leurs dépens.  
 Si j'ai peu de vertu , je n'ai pas de grands vices :  
 Je suis brutal , bavard , mais exempt d'artifices.  
 Je les vois revenir avec empressement ,  
 A Madame cédon la place poliment.

## S C E N E V I.

LA MARQUISE, FINETTE,  
 MARTON.

FINETTE *lui présentant un fauteuil.*

DAns ce fauteuil , Madame , 'asseyez-vous de grace.  
 MARTON.

Daignez-vous reposer , vous devez être lasse.

LA MARQUISE.

Oui , je suis fatiguée , ennuyée à l'excès ;  
 Et ce n'est que chez-moi que je trouve la paix.

FINETTE.

Demeurez-y toujours.

LA MARQUISE.

C'est ce que je veux faire ;  
 Les visites sur tout ont l'art de me déplaire.

L'usage les ordonne , & la gêne les fuit ,  
 La froideur les commence , & l'ennui les finit.  
 Il faut d'un vain dehors se rendre les esclaves ;  
 A ses vrais sentimens imposer des entraves ;  
 Aux caprices reçus immoler la raison ;  
 Fléchir devant la mode , applaudir au jargon ;  
 De cent originaux écouter les fadaïses ,  
 Affectant l'air aisé , n'oser prendre ses aises ;  
 Au faux mérite seul prodiguer son encens ,  
 Et faire le procès aux plus honnêtes gens ;  
 Donner les préjugés pour vérités solides ,  
 Et remplir l'entretien des discours les plus vuides.  
 Voilà ce qui se fait , voilà ce qu'on entend ,  
 Dans les cercles polis du monde le plus grand.

MARTON.

Il est vrai que , du faux , il prend souvent la route.

FINETTE.

Et ce n'est bien souvent que du vent qu'on écoute.

LA MARQUISE.

Oui , mes cheres enfans , & sçachez qu'aujourd'hui ,  
 J'en sens plus que jamais le clinquant & l'ennui.  
 Ma maison , chaque jour , me devient plus aimable ,  
 En vous contribuez à la rendre agréable :  
 Mon cœur trouve avec vous de la sincérité ,  
 Beaucoup d'empressement , & de fidélité.

MARTON & FINETTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Je l'avoue , un tel bonheur m'enchanté ;  
 De mes femmes jamais je ne fus si contente.  
 Vous allez l'une & l'autre au devant de mes vœux ,  
 Et je n'en puis avoir qui me conviennent mieux.

FINETTE *lui baisant la main.*

Permettez que mon cœur vous témoigne ma joie.

MARTON *la lui baisant aussi.*

Souffrez qu'en même temps la mienne se déploie.

LA MARQUISE:

Il est doux d'être aimée, & mon cœur est flatté.

MARTON.

Mon esprit est ravi.

FINETTE.

Le mien est enchanté.

LA MARQUISE.

Dans ces lieux retirés leur innocent hommage,

Des vertus du vieux temps me tetrace l'image.

MARTON.

Dans le fond de mon cœur elles logent encor.

FINETTE.

Dans ma fidélité vous voyez l'âge d'or.

LA MARQUISE.

Je sens fortifier mon goût pour la retraite.

FINETTE.

J'y respire à présent une douceur parfaite.

LA MARQUISE *à Marton.*

Ah! Doucement, Marton, vous me blessez le bras.

MARTON.

Finette en fait autant, & ne vous blesse pas.

LA MARQUISE.

Comment! Vous retombez dans votre jalousie?

La paix, par ce poison, fera bien-tôt bannie;

Avec elle déjà le plaisir disparaît.

FINETTE.

Adieu le siècle d'or, celui de fer renaît.

LA MAR:



LA MARQUISE.

Cette fille est étrange, & son humeur m'attriste.

MARTON.

Le moyen, s'il vous plaît, que l'âge d'or subsiste,  
Quand Madame, entre nous, détruit l'égalité ?

LA MARQUISE.

Mon esprit est exempt de partialité ;  
Mais votre cœur jaloux, du moindre rien s'alarme ;  
Et vient, de mon repos, traverser tout le charme.  
Finette est différente, & son attachement . . .

MARTON.

Je sçai trop qu'à vos yeux elle a plus d'agrément.

LA MARQUISE.

Dites plus de douceur. Songez que pour me plaire,  
De toutes les vertus, c'est la plus nécessaire ;  
Elle doit, de mes gens, régler tous les dehors.  
Allez, pour l'acquérir, faites tous vos efforts ;  
Et surtout, attendez, pour paroître à ma vûe,  
Que vous puissiez compter sur plus de retenue.  
Toi, Finette, sui moi.

(Elle rentre avec Finette.)

## SCENE VII.

MARTON *seul.*

**F**inette a sa faveur,  
Et la cruelle encor m'ordonne la douceur.

Non, non, l'amant jaloux n'en est pas susceptible;  
 Ce n'est qu'à la fureur qu'il peut être sensible.  
 Mon dépit est fondé sur le fatal soupçon,  
 Que depuis ce matin je forme avec raison.  
 Comme Marton, l'amour a travesti Finette,  
 Et c'est de sa façon qu'elle est ici soubrette.  
 D'un rival soupçonneux les yeux sont clair-voyans,  
 Et percent à travers tous les déguisemens.  
 Je prétens au plutôt démêler l'artifice,  
 La Nison en ces lieux en est l'introductrice;  
 Je la vois. Par la crainte arrachons son secret,  
 Et tâchons d'éclaircir mon soupçon tout-à-fait.

## S C E N E V I I I.

Madame NISON, MARTON.

MARTON.

**P** Arle. En cette maison oses-tu bien paroître?  
 Si Madame sçavoit, & venoit à connoître....

Madame NISON.

A connoître, quoi?

MARTON.

Quitte un vain déguisement;  
 J'ai découvert ta ruse, & tremble en ce moment.  
 J'admire de ton front l'audace surprenante:  
 Présenter à Madame un homme pour suivante;  
 Sous des habits trompeurs, sous un nom supposé,

COMEDIE ANONYME. 51

Tu places auprès d'elle un amant déguisé !

Madame N I S O N.

Quel amant déguisé ?

M A R T O N.

C'est la fausse Finette.

Je fais de toutes deux la manœuvre secrète.

Ce qui m'outre le plus, exposer mon honneur !

Me donner pour compagne un jeune suborneur !

Des filles comme moi . . .

Madame N I S O N.

Laissons ces badinages ;

Des filles comme vous sont des hommes peu sages.

M A R T O N.

Crains mon juste courroux.

Madame N I S O N.

Point de terme impoli ;

Si vous me connoissez, je vous connois aussi,

Damon ; je puis vous rendre alarme pour alarme ;

Si vous faites du bruit, je ferai du vacarme.

M A R T O N.

Elle me reconnoît !

Madame N I S O N.

Oui, parlez, séducteur ;

Osez-vous bien venir chez des femmes d'honneur ;

Jouer honteusement le rôle que vous faites,

Endosser une juppe, arborer des cornettes,

Et prévenant Léandre en son hardi projet,

Condamner en nous deux ce que vous avez fait.

M A R T O N.

Frémi, dans la fureur qui possède mon ame ;

Je m'en vais de ce pas dire tout à Madame.

Madame N I S O N.

Prenez garde, Monsieur, que vos sens soient moins prompts.

Si vous nous découvrez, Nous vous démasquerons.  
Pour vous, comme pour nous, le péril est extrême.  
Songez qu'en nous perdant vous vous perdez vous-même.

M A R T O N.

Où me vois-je réduit ? Ciel ! Faut-il me taire ?

Madame N I S O N.

Oui.

Le parti du silence est le meilleur parti.  
L'intérêt d'un rival est aujourd'hui le vôtre.  
Vous devez vous garder le secret l'un à l'autre.  
Vaincre soigneusement vos mouvemens jaloux ;  
Si vous vous disputez, que ce soit entre vous  
De prudence, de soins, d'empressement, de zèle ;  
Et soyez mesuré sous un habit féminin.

M A R T O N.

Puis-je l'être en voyant mon rival préféré ?  
J'ai perdu tout crédit depuis qu'il est entré.

Madame N I S O N.

Bon ! De la nouveauté, c'est qu'il a tout le charme ;  
Faut-il donc pour si peu que votre amour s'alarme ?  
Connoissez mieux le cœur & l'esprit féminin.  
On le goûte aujourd'hui, vous plairez mieux demain.  
Laissez d'un premier feu, laissez passer la flamme,  
Et redoublez de soin pour regagner Madame.  
A ses regards sur tout cachez votre dépit ;  
Auprès d'elle, Monsieur, c'est lui seul qui vous nuit.  
On déplaît à coup sûr, sitôt que l'on se pique ;  
Il faut avec le sexe agir de politique.

# COMEDIE ANONYME. 57

Paroissez mécontent vous le révolterez ;

~~Usez de complaisance, & vous le soumettez.~~

Croïez-en mes conseils ; j'ai l'ame bonne & ronde ;

Monfieur , & je voudrois obliger tout le monde.

MARTON.

Ce qu'elle me dit là , me paroît de bon sens.

Faisons-nous un effort , & maîtrisons nos sens.

Ne défefperons pas de ma bonne fortune ;

Je veux te croire ; oublie . . .

Madame N I S O N.

Oh ! je fuis fans rancune ;

Monfieur ;

MARTON.

Adieu , je fors frappé de tes raifons ;

Et vais mettre au plutôt à profit tes leçons.

---

## S C E N E IX.

Madame N I S O N *feule.*

**J'**Ai bien fait d'arrêter cette fougue indifcrette ;  
Et tout étoit perdu. Mais on vient , c'est Finette.

## SCÈNE X.

Madame NISON, FINETTE,

FINETTE *transportée.*

**H** Abit, habit charmant, présent cher & flatteur,  
Puis-je trop vous baiser? Vous enchantez mon  
cœur.

Madame NISON.

Monsieur, êtes-vous fou? Quelle ardeur vous trans-  
porte?

FINETTE.

La robe . . . .

Madame NISON.

Quelle robe?

FINETTE.

Eh! Celle que je porte.

Madame NISON.

Comment!

FINETTE.

D'un bien si doux laissez-moi donc jouir;  
Elle fait mon bonheur, elle fait mon plaisir.

Madame NISON.

Voilà pour une robe une amitié bien forte.

FINETTE.

Je l'adore.

# COMEDIE ANONYME. 15

Madame N I S O N.

Peut-on s'exprimer de la sorte ?

FINETTE.

C'est la robe enchantée.

Madame N I S O N.

Elle a vraiment le don

De faire extravaguer.

FINETTE.

D'amour, chere Nison:

Pour elle, avec sujet, mon ame est transportée ;

C'est une robe enfin que Lucinde a portée.

Tout à l'heure elle vient de m'en faire présent.

Juge si mes transports sont fondés à présent.

Faveur, pour un amant, nouvelle autant qu'extrême.

Qu'il est doux de porter l'habit de ce qu'on aime !

Madame N I S O N.

D'accord, mais cet habit est un don proprement

Qu'on fait à la suivante, & non pas à l'amant.

FINETTE.

N'importe ! C'est l'amant qui toujours en profite.

Madame N I S O N.

Tout à l'heure, Marton, que le dépit agite,

Vient de faire éclater des transports différens ;

Je viens d'en essuier un affront des plus grands.

Vous m'avez attiré cette rude algarade ;

Sachez qu'elle est au fait de votre mascarade.

Par bonheur ma prudence a calmé sa fureur.

Monsieur, je vous exhorte à la même douceur.

Vous savez ce qu'il est, il fait ce que vous êtes,

Et, pour cacher ici le rôle que vous faites,

Vous vous devez tous deux des égards mutuels.

FINETTE.

Ce contre-temps m'alarme , il est des plus cruels.

Mais as-tu fait tenir ma lettre à la Marquise ?

Madame N I S O N.

Non ; est-elle seule ?

FINETTE.

Oui , va.

Madame N I S O N.

J'y cours sans remise ;

Vous , Finette , songez à ménager Marton ;

La voilà qui revient , & qui parle au Baron.

## S C E N E X I.

LE BARON, MARTON ;  
FINETTE.

MARTON *au Baron.*

**J**E ne puis l'accepter , Monsieur , je vous rends  
grace.

LE BARON.

Mais peux-tu refuser une si bonne place ?

MARTON.

Je songe qu'à Finette elle conviendra mieux.

Proposez-lui , Monsieur , elle s'offre à vos yeux.

LE BARON.

Mais c'est toi qu'on demande.



# COMEDIE ANONYME. 57

MARTON.

Elle est d'attraits pourvûë ;

On la préférera , si-tôt qu'on l'aura vûë.

LE BARON.

Finette , à son refus , dis-moi , voudrois-tu ...

FINETTE.

Quoi ?

LE BARON.

Tu vas en quatre mots l'apprendre , écoute-moi.

Une dame qui vint nous rendre hier visite ,

Femme de qui le rang égale le mérite ,

Trouve à son gré Marton qu'elle a vûë en passant.

Elle en a fait parler sur un ton fort pressant.

Comme pour peu de temps , elle est à la campagne ,

Et qu'elle doit se rendre aux états de Bretagne ;

Elle souhaiteroit ardemment de l'avoir ,

Et pour la demander , doit revenir ce soir.

C'est comme compagnie , & comme demoiselle ;

Comme amie , en un mot , qu'elle sera près d'elle.

FINETTE.

Mais il doit ... elle doit saisir l'occasion ,

Et d'autres brigüeroient cette condition.

MARTON.

Mais , puisque vous trouvez la place si brillante ;

Vous pouvez la remplir , j'en serai très-contente.

FINETTE.

C'est vous qu'on a choisie , il ne me convient pas

De passer devant vous.

MARTON.

Je vous cède le pas.

LE BARON à Marton.

Tu n'as point de prétexte.

L A \* \* \* \*

MARTON.

Envain Monsieur me presse,  
Je suis trop fortement attachée à sa nièce.

FINETTE.

J'ai la même raison pour ne pas la quitter.

LE BARON à Marton

D'autant plus volontiers tu devrois l'accepter,  
Qu'au retour tu pourrois rentrer chez la Marquise.

MARTON.

Non, Monsieur. Quelle robe est-ce donc qu'elle a  
mise ?

LE BARON.

Il n'est pas question de robe ni d'habits;  
Il s'agit à présent d'en croire mon avis.

MARTON.

C'est la robe qu'hier Madame avoit, c'est elle!

LE BARON.

Que diable! Laissons-là....

MARTON.

Son audace est nouvelle.

LE BARON.

Mais je ne comprends rien à ses digressions.

FINETTE.

Monsieur, elle est sujette à des distractions.

MARTON.

Vous vous donnez les airs de vous parer, Finette,  
Des robes de Madame ?

LE BARON.

Ah! Discours de foubrette.

MARTON.

Cela ne convient point. Je dois l'en avertir;  
Et j'y vais de ce pas.

# COMEDIE ANONYME. 59

FINETTE.

Oh, vous pouvez partir.

Apprenez que je suis très en droit de la mettre  
Madame dans ce jour veut bien me le permettre.

MARTON.

Le permettre ?

FINETTE.

Oui, je puis étaler son bienfait ;  
Cette robe est un don que sa bonté m'a fait.

MARTON.

Un présent de Madame ?

FINETTE.

Oui.

LE BARON.

Tu n'as rien à dire.

MARTON.

Rien à dire, Monsieur ! C'est de quoi je soupire.  
Comment ! Depuis un jour qu'elle est dans la maison,  
D'un magnifique habit Madame lui fait don ?  
Et je l'en vois parée à notre préjudice.  
Il m'est bien dur de voir une telle injustice.  
De mes soins empressés, je reçois un beau prix.  
La dernière venue obtient tous les profits.  
Je n'en ai pas reçu la même récompense.  
Je serois moins sensible à cette préférence,  
Si j'avois moins de zèle & moins d'attachement.  
Ce qui fait mon malheur, ce qui fait mon tourment,  
Je sens au fond du cœur, je sens pour ma maîtresse  
Un amour, mais si fort qu'il tient de la foiblesse.  
Ce cœur ne sauroit voir, sans en être irrité,  
Passer en d'autres mains un bien qu'elle a porté.

L A \* \* \* \* ,  
L E B A R O N .

Un habit n'a jamais causé douleur égale ;  
Et cette fille-là paroît originale.

( *à part.* )

Ceci me détermine à la faire partir.

( *à Marton.* )

Mais n'en témoignons rien. Calme ton déplaisir ;  
Ne pleure pas , Marton , si ce présent te blesse ,  
A t'en faire un plus beau , j'obligerai ma nièce.

M A R T O N .

S'il ne vient d'elle-même , il me flattera peu.

L E B A R O N .

O ! La plaissante fille ! Adieu , Marton , adieu.

S C E N E XII.

FINETTE , MARTON .

M A R T O N .

**E** Coutez , parlons bas. Je n'ai qu'un mot à dire.  
Léandre.

F I N E T T E .

Quoi ? Damon.

M A R T O N .

Nos noms doivent suffire ;

Ils vous mettent au fait de mes transports jaloux.

Ne nous trahissons pas.

# COMEDIE ANONYME. 61

FINETTE.

Vous-même observez-vous.

L'habit que nous avons suspend toutes querelles.

MARTON.

Le tien porte à mon cœur des atteintes cruelles ;

Et si présentement je ne me modérais ,

Dans mon juste dépit, je le déchirerois.

FINETTE.

Fureur hors de saison. Pour vaincre une maîtresse ;

Sous ce déguisement n'employons que l'adresse.

L'amour même nous fait un devoir d'être unis ;

Et met entre nous deux la victoire à ce prix.

MARTON.

Soit. Je me contraindrai pour supplanter Finette ;

Mais si je suis vaincu sous l'habit de soubrette ,

Léandre , nous verrons , en découvrant nos feux ,

Si l'habit cavalier me sera plus heureux.

Adieu.

FINETTE.

Je soutiendrai l'intérêt de ma flamme ,

Et tâcherai de vaincre en homme comme en femme.

---

## S C E N E XIII.

FINETTE, *seule.*

**M**Ais un soin plus pressant m'occupe & me retient.

Lucinde doit avoir . . . Je l'apperçois qui vient.

Elle lit un billet , & c'est le mien , sans doute.  
Voici l'instant critique , & mon cœur le redoute.

---

## S C E N E   X I V .

### LA MARQUISE, FINETTE.

LA MARQUISE. *tenant un billet  
à la main*

**C'**Est un aveu formel. Mais c'est presque un roman.  
Dois-je m'en offenser ? Non , plutôt rions-en.  
Finette , te voilà ?

FINETTE.

Madame est occupée.

LA MARQUISE.

Je lisois une lettre.

FINETTE *à part.*

Elle en est peu frappée.

LA MARQUISE.

Tu ne devinerois jamais qui me l'écrit ?

C'est l'inconnu du bal. Cela me réjouit.

FINETTE.

L'inconnu vous écrit ?

LA MARQUISE.

Oui , tien , tu peux la lire.

FINETTE *après avoir lû.*

Mais ce billet n'est pas si plaisant qu'on peut dire.

Vous ne devriez pas le prendre si gaiement :

Il me paroît conçu très-sérieusement.

J'y prens trop d'intérêt pour que je vous le cache.

LA MARQUISE.

Mais si je n'en ris point, il faut que je m'en fâche.

FINETTE.

Non, Madame, la lettre est écrite d'un ton

Qui ne doit pas contre elle armer votre raison.

LA MARQUISE.

Il est vrai que le stile en est sage ; à tout prendre,

Il est en même tems, respectueux & tendre.

FINETTE.

De s'en fâcher, Madame auroit donc très-grand tort,

Le respect pour l'amour est un sûr passeport :

Mais comme dans sa force, & dans son étendue,

Une ardeur sérieuse y paroît bien rendue,

Votre cœur ne doit pas, tout pesé mûrement,

En badiner non plus, comme il fait maintenant ;

Je tiendrois un milieu.

LA MARQUISE.

J'entens, je dois me taire ;

Finette, & c'est aussi ce que je prétens faire.

FINETTE.

Ce n'est pas là du tout le parti que j'entens ;

Et pour rompre le cours de tous les incidens,

Je répondrois, Madame, à sa lettre, au contraire,

En termes sérieux, mais pourtant sans colère.

LA MARQUISE.

Non, d'aucune façon, à de pareils billets,

Des femmes comme moi ne répondent jamais.

FINETTE.

Vous risquez beaucoup plus de garder le silence :

Il marque en son billet, l'affaire est d'importance,

Que s'il ne reçoit point de réponse de vous,  
 Lui-même il la viendra demander à genoux.  
 L'amour est imprudent, & la jeunesse est vive,  
 Vous devez empêcher que la chose n'arrive ;  
 Le moyen le plus sûr est d'écrire aujourd'hui.  
 Dans quelques sentimens que vous soyez pour lui,  
 Votre propre intérêt vous porte à l'en instruire,  
 Pour le congédier, ou bien pour le conduire.

L A M A R Q U I S E.

Non, Finette, mon ame est ferme sur ce point ;  
 Quoiqu'il puisse arriver, je ne répondrai point.  
 Un billet nous expose, & tire à conséquence :  
 Contre de tels aveux, il n'est que le silence.

F I N E T T E.

Celui qu'il vous a fait n'a rien que d'obligeant.

L A M A R Q U I S E.

J'en conviens, son billet est plein de sentiment.

F I N E T T E.

Vous m'avez dit tantôt qu'à la figure aimable ;  
 Il joignoit, qui plus est, un esprit agréable,  
 Et même qu'il avoit éfleuré votre cœur.

L A M A R Q U I S E.

Il est vrai, tout en lui m'a paru séducteur ;  
 Mais c'est un trait léger que la raison émousse.

F I N E T T E.

N'importe, je ferois une réponse douce.

L A M A R Q U I S E.

Non, je n'en ferai rien.

F I N E T T E.

Pardon, j'ose insister ;

Je fors de mon état pour vous représenter  
 Qu'une Dame aussi jeune, & du rang dont vous êtes,  
 Ne



# COMEDIE ANONYME. 65

Ne sauroit plus long-tems vivre commé vous faites.  
 L'état du mariage est pour vous un devoir ;  
 Le grand éloignement que votre cœur fait voir ,  
 Madame , aux yeux du monde est un défaut blâmable ;  
 Si vous y persistiez , vous seriez condamnable :  
 L'usage souverain , la voix de la raison ,  
 Un oncle qui vous presse , & de votre maison  
 La gloire & l'intérêt , joints à votre fortune ;  
 Tout fait contre votre ame une ligué commune :  
 Choisissez un mari pour faire son bonheur ;  
 Qu'un choix si délicat soit l'ouvrage du cœur.  
 Pour l'inconnu du bal , s'il parle , & se déclare ;  
 Par un panchant secret si le ciel l'y prépare ,  
 Si lui-même y répond , s'il est digne de vous ,  
 Vous devez , sans rougir , le prendre pour époux.  
 C'est tout ce qui vous manque , & ce qu'on vous sou-  
 haite :

Mariez-vous , Madame , & vous serez parfaite.

## LA MARQUISE.

Ce discours fait sur moi beaucoup d'impression ;  
 Mais il ne peut changer ma résolution.  
 Je me suis dit envain cent fois la même chose ;  
 Mon ame révoltée à ce lien s'oppose ;  
 Et quand je me vaincrois , pourrois-je faire choix  
 D'un inconnu qu'au bal je n'ai vû qu'une fois ?

## FINETTE.

Vous savez sa naissance , il vient de vous l'écrire ;  
 Son nom qu'il a signé doit seul vous en instruire.  
 S'il est vraiment Léandre , ainsi qu'il vous l'apprend ,  
 Sa maison est connue , & tient un rang brillant.  
 On peut s'en rapporter à mon discours sincère.  
 Et j'ai vingt fois été chez Madame sa mere.

L A M R Q U I S E .

Il paroît que son sort t'intéresse aujourd'hui.

F I N E T T E .

Oui , puisqu'il me ressemble , allons : écrivez lui.

L A M A R Q U I S E .

Ton zèle est trop pressant , &amp; je ne fais que faire.

F I N E T T E .

Consultez votre cœur , qu'il décide l'affaire :

L A M A R Q U I S E .

Mais que puis-je , Finette , écrire à l'inconnu ?

F I N E T T E .

Vos sentimens au vrai.

L A M A R Q U I S E .

Mes sentimens , dis-tu ?

Hé , sont-ils décidés ? L'embarras est extrême.

F I N E T T E .

Mais il faut qu'ils le soient pour votre repos même ;

Faites pencher vers lui la balance un moment.

L A M A R Q U I S E .

Non , non , je ne veux pas prendre d'engagement.

F I N E T T E .

Oh , puisqu'il est ainsi , sans plus long-temps attendre ;

Madame , marquez lui qu'il n'a rien à prétendre.

L A M A R Q U I S E .

Finette , c'est trop dire.

F I N E T T E .

Envain vous hésitez ,

Il faut une réponse aigre , ou bien douce ; optez.

L A M A R Q U I S E .

Il ne la faut point tendre , encore moins trop dure.

F I N E T T E .

Faites-la ménagée.

LA MARQUISE.

Oui, dans la conjoncture

C'est celle qui convient.

FINETTE.

Madame, écrivez-la,

Vous avez ce qu'il faut sur cette table là.

LA MARQUISE.

L'embarras me retient, & ma main s'y refuse.

FINETTE.

Pour ôter tout prétexte, & toute vaine excuse,

Pour vous je vais l'écrire. Allons, dictez-la moi.

LA MARQUISE.

Attens, je veux pèser chaque terme avec toi.

FINETTE.

Oui, vous ne devez pas du tout vous compromettre;

LA MARQUISE.

La sagesse avec art doit régner dans ma lettre;

Je veux, en détachant doucement ses esprits,

Lui marquer mon estime, & non pas mon mépris,

Lui donner des conseils d'une façon polie.

FINETTE.

J'entens; c'est proprement une lettre d'amie.

LA MARQUISE.

Justement. Ma bonté ne veut pas l'affliger;

Ce jeune homme est aimable.

FINETTE.

Il faut le ménager;

J'approuve la douceur, bien loin que je la blâme.

(a part.)

Imitons de mon mieux l'écriture de femme.

LA MARQUISE dicte.

*Je n'aurois jamais crû qu'un entretien au bal,*

E ij

FINETTE.

Au bal :

LA MARQUISE.

*Dût m'attirer, Monsieur, un billet tendre.*

FINETTE.

Tendre.

LA MARQUISE.

*Vous ignorez, & je dois vous l'apprendre ;  
Que d'un engagement, je fuis le nœud fatal.*

FINETTE.

Après :

LA MARQUISE.

*Je ne prens point le ton fier & sévère,  
Et la raison, plutôt, m'inspire la douceur.*

FINETTE.

Fort bien.

LA MARQUISE.

*Comme j'ai lû votre aveu....*

FINETTE.

*Sans colere?*

LA MARQUISE.

Il est trop fort.

FINETTE.

Non, non.

LA MARQUISE.

*J'y répons....*

FINETTE.

*Sans aigreur ?*

LA MARQUISE.

*( Elle diète. )**Sans aigreur. C'est le mot. Ne m'aimez point, Monsieur.*

FINETTE.

L'ordre me paroît dur, & je plains sa tendresse.

LA MARQUISE reprend.

*Ne m'aimez point, Monsieur. C'est moi qui vous en presse ;*

*L'amour est un écueil trop fatal au bonheur :*

*C'est un conseil autant qu'une défense expresse.*

*( Elle s'interrompt. )*

J'en dis trop. Effaçons tout ce commencement,

Il peut s'interpréter trop favorablement.

FINETTE.

Je n'obéirai point. Daignez me le permettre :

Loin d'ôter, vous devez ajouter à la lettre.

Léandre est trop puni d'avoir l'exclusion.

Songez qu'il a besoin de consolation ;

Et joignez-y plutôt quelque mot favorable ;

Qui l'aide à supporter le malheur qui l'accable.

LA MARQUISE.

Je me rends. Tes discours m'attendrissent pour lui.

FINETTE.

Tirez-le, tout au moins, de la foule.

LA MARQUISE.

Oui, pour lui.

*( Elle dit. )*

*J'ajoute un mot, Monsieur, pour consoler votre ame.*

*Des hommes que j'ai vus, vous êtes le premier*

*Que j'ai sçu distinguer.*

FINETTE.

Mais dites-lui, Madame,

Quelque chose, après tout, de plus particulier.

*Distinguer, est un mot vague de sa nature.*

L A M A R Q U I S E :

Que lui substituer ? Et par quelle tournure . . .

F I N E T T E .

Voici celle , à peu près , qui peut le remplacer :

*Vous êtes le premier dont l'esprit , la figure ,**Et dont les sentimens ont scû m'intéresser.*

Est-ce-là votre idée ?

L A M A R Q U I S E .

A peu près , je le pense ;

Mais ne le mets point.

F I N E T T E .

Bon !

L A M A R Q U I S E .

Je t'en fais la défense.

F I N E T T E .

Mais vous avez pour lui quelque estime ?

L A M A R Q U I S E .

Oui , vraiment ;

Il est même le seul , le seul exactement ,

Que je voudrois choisir pour ami véritable.

F I N E T T E .

Mais ce tempérament me paroît raisonnable ;

Je vais le lui marquer.

L A M A R Q U I S E .

Finette , n'en fais rien.

Ce discours , entre nous , est bon pour l'entretien ;

Mais il ne s'écrit point.

F I N E T T E .

Votre ame envain se cache :

Vous n'empêcherez pas , au fond , qu'il ne le sache.

Signez le billet.

COMEDIE ANONYME. 71

LA MARQUISE.

Non.

FINETTE *lui prenant la main pour l'engager à signer.*

Madame....

LA MARQUISE.

Arrête-toi.

FINETTE.

La chose est nécessaire, & je la prens sur moi.

LA MARQUISE *signant.*

Elle obtient tout. Prends soin de le faire remettre.

FINETTE.

Comptez que l'inconnu tient déjà votre lettre.

LA MARQUISE.

Je reviens, & je crains d'en avoir trop dicté.

Reli-moi le billet.

FINETTE.

Le voilà cacheté.

Point de crainte; il est bien puisque j'en suis contente

LA MARQUISE.

Il faut, jusques au bout, que je sois complaisante.

---

SCENE XIV.

FINETTE *seule.*

**D**E son estime enfin, je tiens un sûr garant;  
Désiré pour ami, j'espère comme amant.

*Fin du second Acte.*

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

FINETTE, MARTON.

FINETTE.

**Q**UEL heureux changement ! Marton paroît charmée.

MARTON.

Oui , ma gaité revient. Madame est désarmée ,  
Mon repentir sincère a fléchi sa rigueur ;  
Et , méritant ma grace , il me rend sa faveur.

FINETTE.

Mais je vous félicite.

MARTON.

Et je vous remercie.

C'est grace à vos conseils que je suis rétablie.

FINETTE.

Ils vous ont réussi ?

MARTON.

Par de-là mon espoir.

La douceur , près du sexe , a vraiment tout pouvoir ;  
On obtient tout par elle , & mon ame ravie ,  
Au don qu'on vous a fait ne porte plus d'envie.  
Lucinde ( sans transport je ne puis y songer )  
Vient , mais très-amplement , de m'en dédommager.



# COMEDIE ANONYME. 73

Sa bonté me ravit , & n'a point de pareille ,  
Elle m'a fait présent de ses boucles d'oreille ,  
M'a donné ce colier avec ce bracelet ,  
Où l'on voit en émail son portrait.

FINETTE.

Son portrait!

MARTON.

Oui, son portrait, Monsieur, celui de la Marquise.

FINETTE.

Qu'entens-je ? Juste ciel !

MARTON *à part.*

Ce n'est qu'une dévise;

Je mens , pour alarmer encor plus ses esprits.

FINETTE.

Voyons un peu.

MARTON.

Non, non, cela n'est pas permis.

FINETTE.

Un semblable refus m'oblige à n'en rien croire.

MARTON.

Ce que vous en pensez n'ôte rien à ma gloire.

FINETTE.

Si la peur d'un éclat ne retenoit ma main ,

Mon dépit , de ton bras , l'arracheroit soudain.

MARTON.

Fureur hors de saison. Pour vaincre une maîtresse ;

Sous ce déguisement n'employons que l'adresse.

Le respect doit tenir nos transports enchaînés.

Profitez des conseils que vous m'avez donnés.

FINETTE.

Oui , j'ai tort doublement ; ma crainte est mal fondée ,

Tout me porte à bannir une jalouse idée ;

Et jamais un rival ne doit en être crû.

M A R T O N.

Bien-tôt, par le succès, vous serez convaincu.

L'heure du bal approche ; & , c'est justement elle

Qui rendra ma victoire entière & plus réelle.

La Marquise s'attend de nous voir travestis,

Quand nous allons tous deux reprendre nos habits ;

Et ses yeux vont juger plus sainement, Léandre,

De notre vrai mérite, en croyant s'y méprendre.

F I N E T T E.

Cet orgueil me rassûre au lieu de m'alarmer.

C'est un méchant vernis pour s'en faire estimer :

Il me promet le prix que mon cœur vous conteste ;

Et je vous craindrois plus si vous étiez modeste.

M A R T O N.

Mais, de l'être avec vous, je suis très-dispensé :

On passe un peu d'orgueil, quand il est bien placé.

Adieu. Damon rempli du doux soin qui l'occupe,

Court, pour vaincre en épée, abandonner sa jupe.

F I N E T T E.

De cette vanité peut-être il rabattra.

SCENE II.

FINETTE, MARTON,  
LA COMTESSE.

MARTON *rencontrant la Comtesse au fond  
du théâtre.*

Que souhaitez Madame ?

LA COMTESSE.

Ah ! Marton, vous voilà.

C'est pour vous que je viens.

FINETTE *à part.*

C'est ma mere ! Ah ! Je tremble.

LA COMTESSE.

Pour la Bretagne, il faut que nous partions ensemble.  
La Marquise y consent, & mon cœur satisfait...

MARTON.

C'est vraiment trop d'honneur que Madame me fait.  
Je n'en puis profiter.

LA COMTESSE.

D'où vient, Mademoiselle ?

MARTON.

Finette ira pour moi. Je vous laisse avec elle.

( *elle sort en lui faisant la révérence.* )

## S C E N E III.

## LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE *à part.*

O Ciel ! Je suis perdu. Par où fuir maintenant !

LA COMTESSE.

Ce brusque procédé me paroît surprenant.

Parlons à sa compagne ; elle est assez bien faite.

Vous viendrez à sa place ; hem , n'est-ce pas Finette ?

Vous ferez avec moi sur un pié des plus doux.

Mais répondez-moi donc. Pourquoi vous cachez-vous ?

FINETTE. . .

Excusez , on m'attend.

LA COMTESSE.

Ce son de voix me frappe.

Demeurez. Ce n'est pas ainsi que l'on m'échappe.

Que je vous voye en face. Ah ! Ciel , c'est là mon fils.

Son trouble le décele à travers ses habits.

FINETTE.

Me voilà confondu.

LA COMTESSE.

Quel indigne équipage !

Qui vous fait donc jouer ce honteux personnage ?

FINETTE.

Ne devinez-vous pas ?

LA COMTESSE.

Non vraiment.

FINETTE.

C'est l'amour ;

C'est lui seul qui m'a fait soubrette en ce séjour :  
Pour tromper & servir la Marquise que j'aime.

LA COMTESSE.

Deviez-vous employer un pareil stratagème ?

FINETTE.

Ses charmes & son cœur armé d'un fier dédain  
Doivent servir d'excuse à ce hardi dessein.

LA COMTESSE.

Est-il rien qui jamais puisse rendre excusable  
De votre passion la démarche coupable ?

Auprès de la Marquise , hé ! qui peut vous laver ?  
Vous l'aimez , dites-vous , & pour le lui prouver ,  
On vous voit , dans l'ardeur du feu qui vous entraîne ;  
Faire tout ce qu'il faut pour mériter sa haine.  
Elle reçoit de vous l'affront le plus cruel.

Que lui feroit de pis un ennemi mortel ?

L'amour éclate-t-il , en exposant l'amante ?

En faisant à sa gloire une injure sanglante ?

Non , un feu véritable en tout suit le respect ,

Et dans ses moindres pas se montre circonspect.

L'honneur de ce qu'on aime , est plus cher que la vie ;

Et pour un bien si grand l'amant se sacrifie.

L'ardeur qui vous possède , est un feu suborneur ,

Qui loin de le défendre , attaque cet honneur.

Vous égarant vous-même , il trompe une maîtresse ;

Dans les derniers excès porte votre foiblesse ,

Vous fait jouer près d'elle un rôle extravagant ,

Et vous rend ridicule , en la deshonorant.

D'un trop juste remords ce discours me pénètre ;  
 La jeunesse étourdie ose tout se permettre.  
 Ma mere , pardonnez à mon aveuglement ;  
 Mon cœur n'en aime pas moins véritablement :  
 Il ne s'est égaré que pour être trop tendre ,  
 Et le seul désespoir m'a fait tout entreprendre.  
 Je rougis de ma faute ; & pour la réparer ,  
 Conduisez votre fils , & daignez l'éclairer.

L A C O M T E S S E.

Dans cette occasion je suis la moins blessée ;  
 Songez que la Marquise est la plus offensée.

F I N E T T E.

Vous même hâtez-vous de lui tout découvrir.

L A C O M T E S S E.

Je la révolterois , au lieu de la fléchir.

F I N E T T E.

Qui peut donc m'excuser près d'elle ?

L A C O M T E S S E.

Votre absence ,

Mon fils , avec le temps , aidé de la prudence.

F I N E T T E.

Où me renvoyez-vous ? Vous me glacez d'effroi.

L A C O M T E S S E.

Il faut que vous veniez en Bretagne avec moi ;  
 Mais sous un autre habit que celui de Finette.

F I N E T T E.

Quoi ! Madame , si-tôt quitter cette retraite !

L A C O M T E S S E.

Oui , suivez-moi sans-bruit , mon fils , chaque moment  
 Que vous restez de plus dans cet appartement ,  
 Est contre la Marquise une offense nouvelle.

FINETTE.

Il faut donc par respect que je m'éloigne d'elle.  
Attendez, s'il vous plaît, je suis dans l'embarras,  
Une réflexion retient ici mes pas.

LA COMTESSE.

Qui peut vous empêcher de partir tout à l'heure ?

FINETTE.

Marton.

LA COMTESSE.

Comment, Marton !

FINETTE.

Oui, Marton qui demeure.

LA COMTESSE.

Avec votre départ qu'a de commun Marton ?  
Que vous importe ici qu'elle demeure ou non ?

FINETTE.

Madame, beaucoup plus que vous ne sauriez croire ;  
De la Marquise même, & l'honneur, & la gloire  
Y sont intéressés.

LA COMTESSE.

Intéressés ! En quoi ?

FINETTE.

Marton est en ces lieux suivante comme moi.

LA COMTESSE.

Comment donc ? Comme vous !

FINETTE.

Oui, Finette est Léandre,

Et Marton est Damon.

LA COMTESSE.

Ciel ! Que viens-je d'entendre ?

Marton que je voulois emmener aujourd'hui,  
Marton est un amant travesti comme lui ?

Pour la Marquise , ô ciel ! La fatale aventure !  
 Je la plains d'autant plus dans cette conjoncture ;  
 Qu'ignorant le péril où la livre le sort ,  
 Dans la sécurité sa sagesse s'endort.  
 Ce nouvel incident redouble ma tristesse :  
 Dans ce dernier danger faut-il que je la laisse ?

FINETTE.

Non , ma mere , au plutôt il faut l'en avertir ,  
 Dans cet effroi mortel je ne saurois partir.

L A COMTESSE.

Je m'y vois obligée , & j'y suis résoluë :  
 Si la chose éclatoit , elle seroit perduë.  
 Ne laissons point sa gloire aux mains d'un étourdi ;  
 Mais montrons-nous prudente autant qu'il est hardi.  
 Son oncle est le premier que je dois en instruire ;  
 Reposez-vous sur moi du soin de tout conduire.  
 Sans perdre un seul instant je vais y travailler.  
 Vous , gardez le silence , & courez dépouiller  
 L'habillement honteux où je vous vois paroître ;  
 Montrez-vous désormais tel que vous devez être.

FINETTE.

Oui , je vais le quitter pour reprendre le mien ,  
 Et le bal m'en procure un facile moyen.

## SCENE IV.

FINETTE *seule.*

**J**E tombe dans l'effroi du sein de l'espérance.  
 On vient ; c'est Arlequin : Evitons sa présence :

SCENE



SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

**I**L faut que je me plaigne à monsieur le Baron;  
Et pour le haranguer, je parcours la maison :  
Mais vers moi, par bonheur, je le vois qui s'avance;

SCENE VI.

LE BARON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

**M**Onseigneur, je paroïs devant votre excellence ;  
Et je viens à vos pieds, d'un air humble & sou-  
mis,

De toute la maison porter les justes cris.

Ces cris sont excités par deux femmes iniques;

Oui, je vous parle au nom de tous les domestiques

Depuis le marmiton jusqu'au maître d'hôtel,

Tout se plaint, tout leur fait un procès criminel.

Finette avec Marton fait naître nos murmures;

Tout est bouleversé par ces deux créatures:

A Madame elles font leur cour à nos dépens.

Depuis que l'une & l'autre a mis le pied céans ;  
 On n'entend que reproche , on n'entend que dispute ;  
 A leur langue maligne on est toujours en bute :  
 C'est un cahos maudit , un enfer déchaîné.

LE BARON.

De tout ce que j'entens , je demeure étonné.

ARLEQUIN.

Le bien public m'oblige à les faire connoître.  
 Monsieur aime la paix , qu'il la fasse renaître.  
 Avant que de les voir nous étions tous unis ;  
 Jamais le moindre mot ne troubloit le logis.  
 Faites mettre dehors ces deux pestes contraires ;  
 Nos débats finiront , & nous vivrons en freres ,  
 Vous nous entendrez tous exalter vos bontés ,  
 Et nous prions le ciel pour vos prosperités.

LE BARON.

Mais contre elles encor quels griefs font les vôtres ?

ARLEQUIN.

De brouiller les esprits les uns avec les autres ;  
 De s'attirer le blâme & la haine de tous ,  
 D'aigrir , par leurs rapports , Madame contre nous.  
 Elles lui font du tort , & joignent dans leur ame  
 Tous les défauts d'un homme au travers d'une femme ;  
 On les entend tenir des discours cavaliers ,  
 Et jurer bien souvent comme des grenadiers.  
 Méchantes avec art , & par goût rapporteuses ;  
 Jalouses à l'excès , insolentes , flatteuses ;  
 Se querellant toujours , aimant sur tout le vin ;  
 Et gourmandes , Monsieur , presqu'autant qu'Arlequin.

LE BARON.

Cet éloge est parfait. Je vois venir ma nièce ,  
 Et je vais lui parler.

COMEDIE ANONYME. 83

ARLEQUIN.

J'ai dit, & je vous laisse.

---

S C E N E V I I.

LE BARON, LA MARQUISE.

LE BARON.

**A** Rlequin vient ici dans ces mêmes instans,  
De me faire une plainte au nom de tous vos  
gens ,  
Madame.

LA MARQUISE.

Contre qui ?

LE BARON.

Contre vos deux suivantes ;

On se plaint qu'elles sont tracassières , méchantes ,  
Qu'elles portent le trouble au sein de la maison.

LA MARQUISE.

Mes gens ont très-grand tort , & parlent sans raison.

Mon oncle , j'ai tout lieu d'en être satisfaite ;

L'une & l'autre est fidèle , & zélée , & discrète ;

Elles prennent à cœur en tout mes intérêts ,

Et ce sont là , pour moi , deux excellens sujets.

LE BARON.

Je n'insisterai pas là-dessus davantage.

Avez-vous réfléchi sur votre mariage ?

## LA MARQUISE.

Ne parlons maintenant que de nous réjouir;  
 Ce soir est destiné, Monsieur, pour le plaisir.  
 Le bal est prêt, souffrez que mon ame contente  
 Se livre à la gaité d'une fête innocente.

LE BARON.

Soit, mais ce jour passé, tâchez d'y penser mieux;  
 De la joye aujourd'hui, demain du sérieux.

## S C E N E V I I I.

LA MARQUISE *seule.*

**D**emain du sérieux! Le terme est un peu proche;  
 Je crains bien, malgré moi, d'attirer son re-  
 proche.

Cette réflexion trouble mon enjouement:

Mais quel est ce jeune homme? Il entre hardiment

## S C E N E I X.

LA MARQUISE, DAMON.

LA MARQUISE.

**Q**ue demande Monsieur?

COMEDIE ANONYME. 85

D A M O N.

Madame la Marquise ,

Madame.

L A M A R Q U I S E.

Mais c'est moi.

D A M O N.

Pardonnez ma surprise.

L A M A R Q U I S E.

Votre nom, s'il vous plaît?

D A M O N.

Le chevalier Marton.

L A M A R Q U I S E.

C'est Marton elle-même, & le trait est fort bon.

D A M O N.

Madame s'y méprend, je suis bien déguisée.

L A M A R Q U I S E.

Oui, le premier coup d'œil m'a d'abord abusée.

Soyez le bien-venu, Monsieur le chevalier.

D A M O N.

Madame, je ne sçai si j'ai l'air cavalier ;

Mais loin que cet habit m'embarasse. & me pèse,

Je m'y trouve, en honneur, cent fois plus à mon aise,

Me sied-t-il, Madame?

L A M A R Q U I S E.

Oui, les yeux y sont trompés.

D A M O N.

Mes airs, mes mouvemens sont-ils développés?

Cette jambe?

L A M A R Q U I S E.

Pas mal.

D A M O N.

Ma taille?

L A \* \* \* \* ;  
LA MARQUISE.

Mais bien faite.

DAMON.

Le maintien ?

LA MARQUISE.

Assez bon. Je voudrais voir Finette ;

Je suis sûre qu'elle est en homme joliment.

DAMON.

Je doute qu'elle y soit plus naturellement.

LA MARQUISE.

Ah ! La voilà qui vient. Son air me justifie.

## S C E N E X.

LA MARQUISE, DAMON,  
LEANDRE.

LA MARQUISE à Léandre.

A Pproche , te voilà tout au mieux travestie.  
( à part. )

Tourne-toi. Qu'elle est bien ! Je crois en cet instant ;  
Je crois voir l'Inconnu , le rapport est frappant.

( haut. )

J'aime ce dehors sage. Il augmente sa grace.

DAMON.

Oh ! Pour moi , cet habit me donne de l'audace.

LEANDRE.

Dans moi tout au contraire il accroît le respect ;

Il me rend plus timide , & bien plus circonspect.

LA MARQUISE.

Si le ciel t'avoit fait ce que tu représentes ,  
Finette , tes façons seroient trop séduisantes.  
Tu serois redoutable , & l'air respectueux ,  
Près d'une femme sage , est le plus dangereux.

DAMON.

Le respect est fort bon , mais l'excès embarrasse.  
Qui sçait s'en écarter obtient aisément grace.  
Le sexe n'aime pas l'air neuf d'un écolier ,  
Il préfère un maintien gai , libre , cavalier.

LEANDRE.

Un certain enjouement convient à des suivantes ;  
Mais dans un homme il faut des façons plus décentes ;  
En présence , sur tout , de la dame qu'il sert ;  
Trop heureux de la voir , & d'en être souffert.

LA MARQUISE.

Mais son ton persuade , à peine j'y résiste.

DAMON.

Ce n'est pas un malheur pour paroître si triste.

LEANDRE *soupirant.*

Je suis triste , il est vrai ; j'en ai plus d'un sujet.

LA MARQUISE.

D'où vient donc ?

LEANDRE.

A son bras je vois un bracelet

Qu'il tient de votre main. Pardonnez , si mon ame  
Viole ce respect dont je parlois , Madame ,  
Mais je ne sçaurois voir , sans un dépit secret ,  
Son bras paré d'un don , où tient votre portrait.

LA MARQUISE.

Mon portrait !

L A \* \* \* \*

D A M O N.

Elle rêve , &amp; c'est une devise :

L E A N D R E.

Ce mot me désabuse , &amp; je vois ma méprise.

L A M A R Q U I S E.

C'est un vieux bracelet que j'ai tantôt quitté.

L E A N D R E.

Est-il moins précieux ? Madame l'a porté.

Mon chagrin délicat peut-être vous étonne ;

Mais mon cœur ne ressemble à celui de personne.

Et près d'une maîtresse aussi belle que vous ,

De la moindre faveur il se montre jaloux.

D A M O N.

Mon ame n'est pas moins jalouse &amp; délicate.

Son zèle est excessif , permettez qu'il éclate.

Oui , telle est la vertu de cet habillement ,

Qu'il donne plus de force à mon attachement.

En faveur de la fête , oubliez qui nous sommes.

Supposez un moment que nous soyons deux hommes !

Prêtez-vous à la feinte.

L A M A R Q U I S E.

Oui , soit , pour m'égayer.

D A M O N.

Finette est le marquis , je suis le chevalier.

Nous venons tous les deux pour briguer votre estime.

Nous entrons. Votre aspect à plaire nous anime ;

Et dans la liberté que ce jour nous permet ,

J'ose donner l'essor à mon amour secret.

Je l'exprime d'abord par une révérence

Faite du coin de l'œil.

L E A N D R E.

Et moi , par mon silence.



# COMEDIE ANONYME. 9

D A M O N.

Le silence, à mon sens, est un triste entretien.  
Que peut-on obtenir en ne demandant rien ?  
Ensuite je vous dis, je ne puis plus, Madame,  
Dérober à vos yeux le secret de mon ame.  
Depuis deux mois entiers je tiens mes feux couverts.  
Je brûle au fond du cœur, je vous vois, je vous sers.  
Mon service déjà vous étoit agréable.  
Mais le Marquis paroît. Ce rival redoutable  
Vient retarder ici le progrès de mes soins.  
De vos bontés pour lui mes yeux sont les témoins.  
Et je suis transporté d'un mouvement de rage.

L A M A R Q U I S E.

Là, doucement.

D A M O N.

Pardon, cet aveu me soulage.

L A M A R Q U I S E.

Elle s'échauffe trop, & ses transports sont fous.

D A M O N.

Mais songez que je suis un amant, & jaloux.

L E A N D R E.

Ce personnage là n'est jamais agréable.

L A M A R Q U I S E.

Ce qu'elle vous dit là, Marton, est véritable ;  
Et je le sens.

L E A N D R E.

Mon feu n'a pas moins de chaleur.  
Mais je sçai le cacher dans le fond de mon cœur.  
Dans un premier aveu, dans un premier hommage ;  
L'amour éclate moins, & prend un ton plus sage.

*(regardant tendrement la Marquise.)*

Un regard en dit plus, & sans être bruyant.

L A \* \* \* \* ,  
L A M A R Q U I S E .

Où , Finette au conseil joint l'exemple vraiment  
Examine-la bien , & prens-la pour modèle ,  
Elle s'agite moins , & tout exprime en elle.

D A M O N .

J'ai pourtant un bon guide , & le cœur me conduit.

L A M A R Q U I S E .

Pour bien persuader , tiens , tu fais trop de bruit.  
Le jeu muet toujours en fait bien plus entendre.  
Je vois venir mon oncle , & je veux le surprendre.

S C E N E X I .

L A M A R Q U I S E , L E B A R O N ;  
L A C O M T E S S E , L E A N D R E ,  
D A M O N , A R L E Q U I N .

L A M A R Q U I S E *au Baron.*

**V**ous me voyez , Monsieur , en entretien secret  
Avec deux cavaliers dangereux tout à fait.

L E B A R O N .

Beaucoup plus dangereux que votre esprit ne pense.  
Et si je n'écoutois la voix de la prudence . . . . .

L A M A R Q U I S E .

Comment donc ? Vous prenez la chose au sérieux ?

L E B A R O N .

Jamais témérité . . . . .

COMEDIE ANONYME. 91

LA MARQUISE.

Mon oncle, ouvrez les yeux ;

Vous êtes dans l'erreur.

LE BARON.

Ah ! La vôtre est extrême.

LA MARQUISE.

Calmez donc ce transport.

LE BARON.

Tremblez plutôt vous même.

LA MARQUISE.

Mais je ris de vous voir alarmé sans raison ;

Ces deux cavaliers-là, sont Finette & Marton.

LE BARON.

Marquise, connoissez le danger où vous êtes ;

Ce sont là deux amans travestis en soubrettes.

LA MARQUISE.

Mais vous n'y songez pas, Monsieur, absolument ,

La chose est ridicule à penser seulement.

LE BARON.

Elle n'est pas moins vraie , & je dois vous apprendre

Que Marton est Damon.

LA COMTESSE.

Et Finette est Léandre.

Madame, c'est un fait qui n'est que trop réel.

LE BARON.

Oui, ma nièce.

LA MARQUISE.

Damon, Léandre ! Juste ciel !

Non , non , je n'en crois rien , cela ne peut pas être.

LA COMTESSE.

Mais Léandre est mon fils , & je dois le connoître.

L A \* \* \* \* ,  
L A M A R Q U I S E .

Léandre est votre fils !

L E B A R O N .

Ce nom est convaincant.

L A M A R Q U I S E .

Vous me percez le cœur tous deux en m'éclairant !  
Leur crime est confirmé par leur profond silence.

( à Léandre . )

Quelle audace, Damon ! Et vous quelle imprudence !

L E A N D R E .

C'est un excès d'amour qui me rend criminel.

L A M A R Q U I S E .

L'affront que je reçois n'en est pas moins mortel.

Où suis-je ? Je frémis du péril qui m'assiège.

La vertu peut-elle être à couvert d'un tel piège ?

Comptant sur ma sagesse, & de tout séducteur

Évitant avec soin le commerce trompeur,

Je dormois sans effroi, sûre de la victoire,

Quand j'avois, près de moi, l'ennemi de ma gloire ;

Tout aidait à sa ruse ; & , pour me tromper mieux,

L'amour me le cachoit en l'offrant à mes yeux.

L E B A R O N .

L'aventure est perfide autant que singulière ;

Mais c'est votre conduite.

L A M A R Q U I S E .

Est-elle irrégulière ?

L E B A R O N .

Elle pèche plutôt par l'autre extrémité ;

Et vous avez fait voir trop de sévérité.

Votre humeur a jetté de trop vives alarmes

Dans le cœur des amans, qu'ont enflammé vos charmes.

Madame, ils n'ont osé paroître à découvert,

# COMEDIE ANONYME. 93

Ils ont employé l'art, & c'est ce qui vous perd.

LA MARQUISE.

Hé, pouvois-je prévoir, étoit-il vraisemblable  
Que leur amour prendroit cette route blâmable?

LE BARON.

Quoique vous puissiez dire, & malgré tous vos soins,  
Votre gloire est blessée, & n'en souffre pas moins.  
Je ne puis vous flatter; & dans cette journée,  
Pour rétablir ce tort, il n'est que l'hyménée.

LA COMTESSE.

Oui, ces nœuds sont pour vous une nécessité.  
Il n'est plus de saison d'écouter la fierté.

LA MARQUISE.

Mais la chose est injuste; elle est dure & cruelle.  
De l'audace d'autrui ma gloire dépend-elle?  
Non, vous voulez envain effrayer mon esprit,  
Et, pour me rassûrer, ma sagesse suffit.

LE BARON.

Elle ne suffit pas; & dans cette occurrence,  
Songez que, contre vous, vous avez l'apparence.  
Sur elle le public décide hautement,  
Sans descendre jamais dans notre sentiment.  
Envain sur sa vertu votre sexe s'appuie,  
Jamais par cette voie il ne se justifie.  
Le préjugé l'emporte, & c'est l'opinion  
Qui fait, ou qui détruit la réputation.

LA MARQUISE.

Vous comblez la douleur, dont mon ame est attirée!

LE BARON.

Vous n'avancerez rien par une vaine plainte.  
Prenez le seul parti qui peut tout réparer:  
Faites un choix, Madame, & sans plus différer.

L A \* \* \* \* ;  
L A C O M T E S S E .

S'il tomboit sur mon fils , j'en serois trop flattée !

L E B A R O N .

Allons , le temps est cher.

L A M A R Q U I S E .

Que je suis agitée !

L E A N D R E .

Je me jette à vos pieds.

D A M O N .

J'embrasse vos genoux !

L E A N D R E .

A mon vif repentir , Madame , rendez-vous.

Que je meure à vos yeux , ou que je vous fléchisse.

D A M O N .

Et moi , Madame , & moi , que je vous attendrisse !

L E A N D R E .

Mon amour est extrême.

D A M O N .

Et le mien , sans égal !

L E A N D R E .

Reconnoissez en moi , votre inconnu du bal ;

Vous devez couronner son ardeur délicate.

D A M O N .

Ah ! Songez que Damon est le premier en date !

L A M A R Q U I S E .

O , bizarre destin ! Où réduis-tu mon cœur ?

D A M O N .

Un oui , de votre bouche.

L E A N D R E .

Un mot en ma faveur !

L A M A R Q U I S E .

Par des nœuds éternels faut-il que je me lie !

# COMEDIE ANONYME. 95

LE BARON.

Votre oncle vous en presse.

LA COMTESSE.

Et moi, je vous en prie.

LA MARQUISE.

Puisque le sort m'y force, & m'en fait une loi,  
Puisque vous êtes tous déclarés contre moi,  
Et que mon cœur pressé ne peut plus s'en défendre ;  
Je vous donne ma main en ce moment, Léandre,  
Et je vous donne à vous, Marton, votre congé.

DAMON.

Quel arrêt !

LEANDRE.

Quel bonheur !

---

## SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE BARON,  
LA COMTESSE, LEANDRE,  
ARLEQUIN.

LE BARON *à la Marquise.*

**V**ous avez bien jugé ;  
Tous mes vœux sont remplis, contre mon espérance,  
Livrons-nous à la joie, & que le bal commence.  
Je veux avec Madame y danser aujourd'hui.

La faute de Léandre est heureuse pour lui ;

A R L E Q U I N .

Je vois clair à présent ; voilà qui justifie

Mon goût sûr pour le sexe , & mon antipathie ;

Ces soubrettes m'ont fait presque tourner l'esprit ;

Mais nous en choisirons d'un meilleur acabit.

*Fin de la Comédie.*

---

## DIVERTISSEMENT

M A R C H E .

U N M A S Q U E .

**A** Mans déguisez-vous auprès de vos maîtresses ;  
 L'amour est un vrai bal pour vous ;  
 Cachez de perfides tendresses  
 Sous le masque trompeur des transports les plus doux ;  
 Et ne montrez vos jalouses foiblesses ,  
 Que lorsque vous serez époux.

*On danse*  
**V A U D E V I L L E .**



## VAUDEVILLE.

**L**E ridicule est le vrai lot  
De l'homme d'esprit & du sot  
Par le fond comme par la mine ,  
On a beau changer de vernis ,  
A Londres , à Venise , à Paris ,  
Tout est pagode de la Chine.

Le monde ne gît qu'en saluts ;  
Qu'en coups de tête superflus.  
Machinalement on s'incline.  
On gesticule , on est forcé ,  
On se redresse , on est pincé.  
Tout est pagode de la Chine.

La vieille qui se rajeunit ,  
La prude qui jamais ne rit ,  
La coquette folle & badine ,  
La laide qui se radoucit ,  
Et la belle qui s'applaudit ;  
Tout est pagode de la Chine.

Le poëte ronge ses doigts ,  
L'avocat empoule sa voix ;  
Le caissier étend sa poitrine ,  
Le marquis lorgne en se carrant ;  
L'abbé discret en se cachant ,  
Tout est pagode de la Chine.

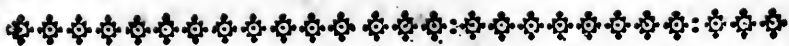
En public , pour être estimé ;  
 Un vieux robin paroît gourmé.  
 Mais sa gravité n'est que mine.  
 Est-il chez lui ? Le bon vieillard  
 Rit , & joue à Colin-Maillard.  
 Tout est pagode de la Chine.

*Au parterre.*

Pour la pièce je suis tremblant ;  
 Et voici le fatal instant.  
 Messieurs , devant vous je m'incline.  
 Pour montrer qu'elle a réussi,  
 Imitiez ce mouvement-ci \*  
 Soyez pagodes de la Chine:

\* Un signe de tête qui marque l'approbation.

F I N.



## A P P R O B A T I O N.

**J**'A I lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie intitulée, *La \*\*\*\* Comédie Anonyme.* A Paris ce 5. Septembre 1737.

Signé, JOLLY.

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L** O U I S , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; **S A L U T.** Notre bien amé **PIERRE PRAULT**, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer, & donner au Public, *Nouveau Recueil de Pièces du Théâtre Italien; le Diable boiteux; Histoire d'Osman, premier du nom; la Vérité triomphante de l'Erreur*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le Contre-scel des Présentes. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation ou de correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui,



à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts: À la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression desdits Livres, sera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. C A R tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingtième jour de Décembre, l'an de Grace mil sept cent trente-sept; & de notre Règne le vingt-troisième. Par le Roy en son Conseil. *Signé, SAINSON.*

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 561. F°. 524. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 24. Décembre 1737. Signé, S. LANGLOIS, Syndic.*



Universitas

BIBLIOTHECA



